LA FAILLITE DE BOURGUIBA

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'EXPRESS

1.25 NF

27 JUILLET — N° 528

120 MINUTES POUR SAUVER LE MONDE

(pp. 22, 23, 24, 25.)

(O.T.A.N.)

ALERTE DANS UNE BASE DU STRATEGIC AIR COMMAND.

« Le soldat de métier acquiert un pouvoir de plus en plus grand à mesure que le courage d'une collectivité décline. »

G. K. Chesterton.

INDEX

Bizerte	3
Cinéma	32
Disques	34
Effel	5
Grande-Bretagne	14
Jazz	34
Lettres	26
Mme Express	17
Négociation	6
Sciences	16
Sélection	21
Siné	9
Tennis	15
Théâtre	31
Tim	3

Pages 7 et 8 :
- Des paras et des ratons par Jean CAU.

Pages 9, 10 et 11 :
- Le passage de Marienfelde, par François ERVAL.

Pages 11, 12 et 13 :
- Des Allemands bien tranquilles, par Malcolm MUGGERIDGE.

et un document fantastique :
« 120 MINUTES POUR SAUVER LE MONDE. »
Pages 22 à 25.

A JEAN DANIEL

Cher Jean Daniel, je ne suis qu'un de vos lecteurs habituels.

Je viens d'apprendre que vous aviez été blessé à Bizerte et que vous aviez été victime d'une fracture du fémur, occasionnée par une balle. Je tiens à vous exprimer mon émotion et, surtout, à vous faire part des vœux de prompt rétablissement que je forme à votre égard.

Caporal-chef F. B.,
Bar-le-Duc
(Meuse).

★

Il y a longtemps que ceux qui suivent votre action savaient les risques que vous preniez. Mais on pensait aux risques de la politique, on ne pensait pas à ceux du combat. Et eux aussi existaient pour vous.

J'en suis, pour ma part, très sincèrement bouleversé, et vous prie de trouver ici, avec les vœux que je forme pour votre prompte guérison, l'hommage de ma fervente admiration.

Général Méric.
Paris.

★

La Radio annonçait ce matin que Jean Daniel avait été blessé à Bizerte au moment où vos lecteurs, grâce à son article, retrouvaient quelques-uns des fils conducteurs de cette affaire qu'il nous montre telle qu'elle est vue et ressentie à Tunis.

Il convient donc qu'il n'ignore pas combien ses articles nous sont précieux. Je voulais lui en exprimer personnellement toute ma reconnaissance et le prier de croire aux vœux de prompt rétablissement que je forme pour lui.

Mlle G. Gattier,
Paris-15e.

★

A partir de ce matin, 8 heures, (Europe n° 1) j'ai compris que pour moi, « L'Express » était plus qu'un journal dont je partageais les idées : c'était ma famille spirituelle.

La blessure de Jean Daniel je l'ai ressentie comme si un frère venait de tomber au combat.

Je n'ai pas voulu vous écrire avant cet accident parce que je ne me considère pas le droit de vous importuner avec mes critiques ou mes louanges, mais depuis ce matin j'ose vous écrire, et vous demander : que peut-on espérer, que peut-on faire ?

Si demain « L'Express » est interdit, si le coup militaire fait, dans les mois à venir, aussi bien assassiner Picasso que vous-même, que ferons-nous ? Que pouvons-nous faire avant ?

Je pèse bien les termes de cette lettre, beaucoup de gens comme moi sont *éperdus*, malheureux...

Le cas est grave, pressant. Après Bizerte, l'Armée va prendre l'offensive. Cela sous le regard hautain et suffisant du Général.

Pourrions-nous être unis, forts, avant le suicide moral, l'abandon, le dégoût, et le silence ?

Longue vie à vous, à « L'Express », à Jean Daniel.

Pierre Kéfer,
Auteuil-le-Roi (S.-et-O.).

★

Je viens d'apprendre que M. Jean Daniel vient d'être blessé à Bizerte. J'aimerais pouvoir lui faire transmettre l'expression de mon admiration pour sa lucidité, son courage et son sens de la mesure dont tous ses articles apportent la preuve au long de ces interminables semaines de conflit.

Je souhaite vivement sa complète et rapide guérison.

Docteur Jean Waltz,
Lyon.

★

Vous voudrez bien transmettre à Jean Daniel mes vœux sincères de prompt rétablissement et en même temps bravo pour « L'Express ».

Maurice Stievenard,
Villeparisis

★

Merci, Jean Daniel, pour tout ce que vous avez apporté depuis des années aux gens de bonne volonté ! Que, comme dit le jeune Algérien Kastali, Dieu vous assiste et vous protège... Car si, comme je le crois, Bourguiba dans son orgueil et sa sagesse qui ressemble si fort parfois à de la folie — si Bourguiba, désabusé, ne croyant plus en de Gaulle, a résolu de remuer ciel et terre, il est obligé, une fois engagé, d'aller jusqu'au bout, sous peine de tout perdre — Quitte ou double... Qu'adviendra-t-il alors ?

Mlle Vuillemot,
Saint-Léger-des-Vignes
(Nièvre).

DOMAINE INTERDIT

Permettez-moi de vous féliciter de votre incursion timide au « domaine interdit » de la toute-puissance de l'Argent (le club des 8 % par Françoise Giroud). Vous touchez là un point sensible que tous les partis négligent, car il met en cause tout le système social...

Je veux croire que vous reviendrez à loisir sur ce sujet inépuisable qui conditionne tout le drame du système de notre monde occidental qui prétend défendre cette liberté, cette égalité truquées dès le départ par cette pseudo-élite du Veau d'Or.

François Menard,
Melun.

JE FAIS PARTIE DES 3 %

Je veux vous remercier pour l'article lucide et généreux de Françoise Giroud sur le « Club des huit pour cent ».

Je fais partie, moi des 3 % de fils d'ouvriers qui ont réussi à se glisser dans l'enseignement secondaire, mais qu'on a « laissés sur le carreau » comme vous dites, devant les portes de la Faculté.

Me voilà lâché dans la vie, avec des milliers d'autres jeunes Français, avec en tout et pour tout mes deux bacs et des ambitions rentrées... une misère ! Tout cela, parce que lorsqu'on me demande ce que « fait » mon père, je devrais répondre, si j'étais sincère : P.3. Cela ne fait pas très reluisant. Je n'y peux rien. La société non plus, apparemment. Et le général qui nous gouverne encore moins.

Merci quand même d'avoir pensé à nous, à ceux qui sont « sur le carreau » en attendant d'y rester vraiment, en Algérie, à Bizerte, à Berlin ou ailleurs, pour remercier notre patrie si généreuse avec nous...

J. P. B.
Paris.

C'EST LEUR FAUTE

Je me permets de vous soumettre quelques pensées qui me sont venues lors de la lecture de l'article de Françoise Giroud : « Le club des huit pour cent ».

Est-ce qu'il est juste, quant à la recherche de la vérité, de donner constamment raison au nombre contre la minorité ? En bref, le désir de s'élever est-il si intense que ça dans les mondes ouvrier, paysan et petit fonctionnaire ?

Pas d'école, soit. Difficulté pour les 92 % de poursuivre leurs études ? je dis non. Bien au contraire, je dis : mauvaise volonté de la part de ces 92 % de poursuivre quoi que ce soit.

Pour moi, les jeunes de basse condition préfèrent l'atelier, le bureau, ou le champ à une salle d'études. Et pourquoi cela ? La réponse est aux jeunes : « *A quoi bon aller à l'école, je suis jeune, autant que je profite de la vie* » ce qui reflète bien notre époque. Ne demandons pas à un jeune de choisir entre un scooter et une année scolaire !

Grâce à nos pères, nous sommes dans une société où qui veut arrive. Il suffit de vouloir.

M. Noel André,
La Bessière par Villefort
(Lozère).

P.S. — Il me gênerait assez que vous pensiez que je suis du fameux club des 8 %. Je suis quatrième de dix enfants. Père cheminot. Ecole jusqu'à 16 ans. Menuisier pendant un an et demi. Dessinateur. Passé examen, parti comme instituteur en Algérie où je suis toujours. Pense poursuivre. J'ai 21 ans.

L'ENCYCLIQUE PAPALE

J'ai été stupéfié par l'article sur l'Encyclique papale. Avais-je acheté par erreur un journal bien-pensant ?

« L'Express » m'avait pourtant habitué à plus de sens critique.

La volonté de puissance temporelle de l'Eglise Romaine n'est pas un mythe, et il n'aurait pas été difficile à un journaliste de votre équipe d'en souligner la permanence derrière les phrases socialistes de Jean XXIII !

Rachetez-vous en faisant illustrer l'Encyclique par Siné.

Pierre Louys,
Montbéliard

EXCELLENT ET OBJECTIF

En qualité de vieux et fidèle abonné à votre journal, je viens vous demander s'il vous serait possible de m'indiquer où je puis me procurer l'Encyclique « Mater et Magistra ».

Je ne tiens pas à en faire mon livre de chevet mais l'excellent et objectif article de votre collaborateur Georges Hourdin me donne envie de lire plus complètement ce texte.

Alex Labat,
Foix.

CHACUN SAIT CELA

Vous écrivez : « *Krouchtchev n'est pas Hitler* »... Non. C'est bien pire ! Si cela est possible ! Même un enfant le comprend.

Ne citez pas trop l'Angleterre : elle est prête à tout pour faire des affaires. Chacun sait cela.

B. M.
Paris.

AUX DOCKERS DE MARSEILLE

Un Européen libéral d'Algérie m'a écrit que le bruit courait à Alger, que les dockers de Marseille refusaient de décharger les bagages des Européens venus en vacances en France. Or les Européens qui quittent Alger cet été sont, précisément, ceux qui auront désobéi aux ordres et aux menaces des « plastiqueurs ».

Je trouve que « L'Express » serait bien inspiré d'informer les dockers qu'ils font un travail peu républicain.

Laurent Goblot.
Lyon.

TOURNURE INQUIETANTE

L'évolution de la situation en Afrique d'expression française semble prendre une tournure inquiétante.

Pour avoir voulu céder au mythe de l'indépendance nationale à tout prix, l'Afrique risque de connaître des jours sombres.

Je ne défends pas le colonialisme que je distingue de la colonisation (défendable quand elle est civilisatrice donc éducatrice). Mais j'ai toujours pensé que la création d'un ensemble fédéral franco-africain pouvait seule résoudre tous les problèmes.

Une évolution s'imposait mais sans aller jusqu'à la création de micronationalités jalouses les unes des autres et prêtes à se combattre au nom d'un néo-impérialisme n'ayant à son actif aucune réalisation susceptible de le justifier.

Quant au Sahara, je crois que correctement et humainement exploité, il pourrait devenir le foyer de l'essor économique des pays riverains, étant tout de même entendu que la France, l'ayant mis en valeur la première, ne devrait pas en être rejetée.

Ceux qui donnent toujours tort à notre pays ne vont pas jusqu'à prétendre que la Sibérie (occupée à l'époque des tsars) n'appartient pas aux Russes.

D'autre part, l'U.R.S.S. ne comprend pas que des Russes. C'est une fédération de peuples, très divers sur tous les plans. Pourquoi, dans ces conditions, ce qui serait admis d'un côté du « rideau de fer » ne le serait pas de l'autre ? Ceux qui nous reprochent d'être colonialistes seraient-ils prêts, dans un souci de logique, à accuser l'U.R.S.S. du même péché ?

Jacques Guillemain,
Paris.

RECALE A 9,20

Je me fais l'interprète d'étudiants qui ont, comme moi, passé cette année le baccalauréat.

En effet, j'ai été très surpris en lisant « L'Express » à propos du Bac :

« ...Ceux qui ont obtenu moins de 7 points sur 20 sont éliminés. Ceux qui ont obtenu au moins 7 sur 20 sont autorisés à se présenter à un « oral de contrôle » où, avec un nouveau 7 sur 20 ils seront déclarés reçus. »

Cet « oral de contrôle » n'a pas dû être organisé comme cela avait été annoncé puisque, passant en série « Moderne prime », je suis recalé avec un total de 230, soit une moyenne de 9,20. Dans le bureau où je suis passé, maintes situations semblables se sont d'ailleurs reproduites.

G. F.
Chocques
(Pas-de-Calais.)

SECOND PLAN

Pourquoi, en vertu de quelle loi certains élèves peuvent-ils être rachetés jusqu'à 7 de moyenne alors que d'autres échouent et perdent une année avec 9,6 ?

Mon cas est probablement celui de beaucoup de garçons : j'ai vingt ans cette année. Quel que soit le résultat de l'examen, je dois, l'année prochaine, partir au service militaire. Le président des A.M. de l'U.N.E.F. vient de me le confirmer. Il me sera impossible de poursuivre des études supérieures. Et je n'accéderai jamais qu'à des situations de second plan. Pourquoi ? Parce que je fais partie des classes creuses.

Alors que faire ?

Comme vous l'avez si bien écrit, si dès notre plus jeune âge nous avons le sentiment d'être « dupé », comment pourrons-nous, par la suite, devenir de bons citoyens et témoigner amour, respect et obéissance à un Etat qui ne fit jamais rien pour nous ?

P. M.
Le Puy-en-Velay.

UN HOMME DE QUALITE

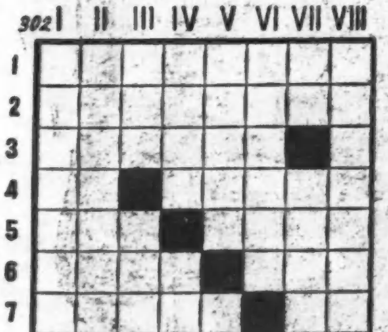
Je crois devoir signaler à votre attention le cas de M. Ahmed Taleb. Le 21 juillet 1961, la Cour d'Appel a rejeté sa demande de liberté, alors que plusieurs médecins experts avaient reconnu la gravité de sa maladie et souligné que « l'état de l'intéressé est incompatible avec une prolongation de la détention ».

Un homme de cette qualité ne doit pas être abandonné. Notre indifférence est toujours coupable.

Jean-Jacques de Félice,
Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

● Le « Bulletin économique S.E.D. », dont M. Robert Pollier assure la direction, recouvre trois sortes de publications régulières qui ne s'apparentent, nous écrit-il, d'aucune manière, à des « lettres confidentielles ». Ces bulletins ont pour objet, non l'information d'avant-garde, mais l'analyse rigoureuse des problèmes économiques d'actualité.

Mots croisés N° 302



Horizontalement. — 1. Sujet de conversation pour elles. — 2. Suit quelquefois un bon trait. — 3. Un camp de la Grande Guerre (mais ce pouvait aussi bien être l'autre). — 4. Ses coups ont pu affecter Cléopâtre. Unique dans certaines imbibitions. — 5. A peu près au milieu de notre millénaire. Dans une expression marquant une certaine émulation. — 6. Leur fin n'est pas fixée à la seconde. Charmant, non loin de Grenoble. — 7. N'exige aucune dentition. Pour une seconde action identique. — 8. Barbu toscan du seizième qui a choqué et ravi. — 9. Auquel un os ne suffit pas. — 10. A cinquante kilomètres de Saint-Tropez, vers l'intérieur.

Verticalement. — I. Où Rousseau passa quelques bons moments, près de « maman ». — II. L'un fut évêque de Poitiers, l'autre pape, un siècle plus tard. L'inconnue classique et la connue la plus usuelle. — III. Rivière qui sonne comme une terre isolée. Nom d'un genre de revue. — IV. Ses voies sont mal vues. Etoffe de laine, en dépit de son étymologie. — V. S'il est faux, on peut l'assimiler à un jeton. Se plaindre sous les bois. — VI. On y trouve les Agneaux et les Bœufs Rouges. A beaucoup servi Pinay. — VII. En dépit de son nom est fort ancien (sigle usuel). L'éléphant n'est pour rien dans sa production. — VIII. Leur degré de distinction est bien formel.

301	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	O	U	C	H	A	R	D
2	A	N	T	I	O	C	H	E
3	H	O	R	S	■	C	I	S
4	A	M	E	■	P	E	N	E
5	R	A	C	H	I	S	■	S
6	A	T	H	O	S	■	B	P
7	D	O	T	S	■	F	E	E
8	J	P	■	T	R	I	E	R
9	A	E	R	I	E	N	N	E
10	H	E	R	E	D	I	T	E

Solution du n° 301.

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

(Autres tarifs sur demande.)

L'EXPRESS
S. A. Presse Union

Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-41.

ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.

Tirage des I.R.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.

Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

27 JUILLET 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE - N° 528

BIZERTE

Une correction

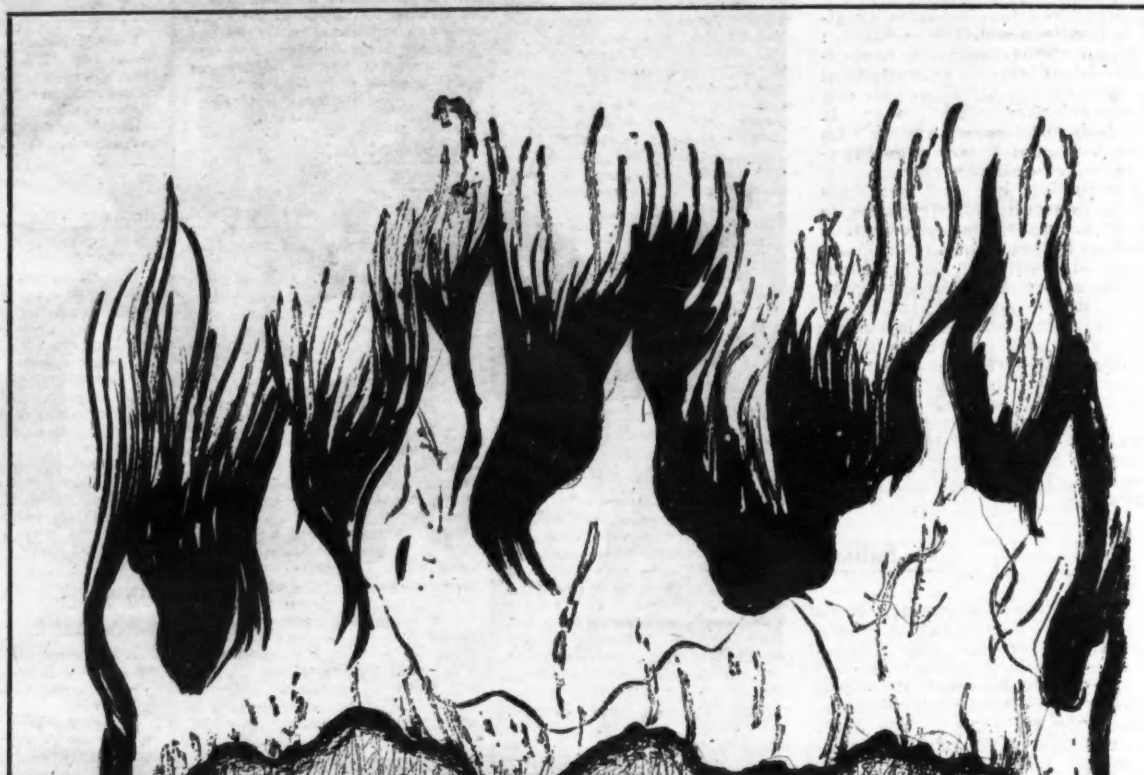
● ***Les Tunisiens crient: « Vive Bourguiba ! A bas le bourguibisme ». A Tunis, Claude Krief a pris la relève de Jean Daniel.***

« JASMIN, M'sieur ? »

Dans les rues de Tunis où la nuit vient de tomber, un jeune garçon de quinze ans, seize ans peut-être, offre aux passants de merveilleux colliers de fleurs ou de minuscules bouquets au parfum doux et pénétrant. Près de nous un camion de réfugiés vient de s'arrêter. Une femme geint interminablement. Tandis que je cherche ma monnaie, le jeune Tunisien m'interroge :

« Tu es Français, Français de France ? Alors, dis-moi pourquoi, pourquoi ce massacre ? »

Cette question, on me l'a posée cent fois. Depuis une semaine les photos des victimes de Bizerte s'étalent dans les journaux, les récits de mitraillage emplissent les colonnes, saturent les ondes. Ce n'est pas la guerre ou la riposte française qui indigne le peuple. C'est le sentiment que des civils impuissants ont été littéralement foudroyés par un feu aveugle, une force mauvaise, sans rapport avec les capacités tunisiennes. Rockets straffing, paras à l'assaut en face de barrages de pierre ou de volontaires sommairement armés, offerts aux coups dans les premières heures. Une correction qui voulait être une leçon...



La stupeur

J'hésite à répondre au jeune vendeur. Dans ses yeux bordés de longs cils noirs on lit à la fois l'étonnement et l'horreur. Pour la première fois la proverbiale gentillesse des Tunisiens fait place à une haine sourde, encore contenue. Dans la Casbah, les visages se ferment sur votre passage. Le même commerçant qui, la veille, s'était personnellement déplacé pour vous indiquer votre route ne répond plus qu'en rechignant. Les premiers moments de stupeur passés, on constate combien la blessure est profonde, peut-être irrémédiable. « *Même à Sakhiet,* remarquait un journaliste tunisien, *les aviateurs français pouvaient croire que l'école bombardée abritait des maquisards algériens... Et même à Suez, ce n'était pas ça, les civils, eux, avaient été épargnés.* »

« *Mais quelle folie !* a surenchéri un Français de Tunisie, jadis ultra convaincu. *Est-ce que de Gaulle veut que plus un Français ne vive dans toute l'Afrique du Nord ? Est-ce que c'est ça qu'il veut ? Nous ne sommes plus que des partants en sursis ou des otages ! Si vous saviez pourtant comme tout allait bien avant Bizerte, comme ce peuple est doux et aimable ! Non, nous n'avons pas peur. Ne comprendront-ils jamais, à Paris, qu'un leader écouté par les masses compte plus pour notre sécurité que des divisions de paras. J'ai peur que cette fois-ci ce soit fini pour la France en Tunisie...* »

Le tournant

En fait, Bizerte marque un tournant d'ores et déjà plus important que l'accession de la Tunisie à la simple indépendance. Jamais, jusqu'à présent, la France en tant que telle ou l'Occident n'avaient été mis en cause. A la racine c'est le bourguibisme qui est en train de mourir, qui est peut-être déjà mort.

Le bourguibisme? C'est à la fois une méthode et une doctrine. La méthode est simple et a maintes fois fait ses preuves : négocier après avoir pris le maximum de risques calculés. La doctrine, elle, repose sur une position de principe fondamentale qui a fait l'originalité de Bourguiba : l'Occident est capable de « décoloniser » et de se « désimpérialiser » ; une association réelle est possible avec l'ancien colonisateur ; une alliance réelle est possible avec l'Occident. Le tête-à-tête du général de Gaulle et du président Bourguiba à Rambouillet, en février dernier, a marqué l'apothéose de cette

→

politique, mais elle en a aussi scellé l'échec.

Pourquoi ? Parce que Bourguiba a cru en de Gaulle. Le Président de la République française a brossé le tableau de ses grandes ambitions devant un interlocuteur séduit et conquis. La paix dans une Algérie indépendante était là pour demain. L'aide française à un Maghreb uni et associé allait être considérable. Une grande force africaine, liée à la France, allait élever sa voix dans le monde, dans le respect de l'indépendance de chacun. Ce langage était celui que Bourguiba rêvait d'entendre dans la bouche d'un homme d'Etat à sa taille. Il concrétisait la justesse de ses vues politiques. Bourguiba n'avait-il pas eu raison de s'opposer à l'Afrique révolutionnaire ? N'avait-il pas eu raison de s'opposer à Nasser, de dire non au neutralisme ? Ne convenait-il pas de prêcher aux « frères » algériens « qui n'avaient pas la chance d'avoir un Bourguiba » la modération et la sagesse ?

Les premières fausses notes surgirent à la Conférence de Dar es Salam : les « bonnes nouvelles » que rapportait le Président tunisien ne dissipaient pas la méfiance des Algériens soucieux de discuter directement avec la France. Mais qu'importait encore ? La mort de Mohamed V faisait de Bourguiba le leader du Maghreb.

A Washington, quelques semaines plus tard, Bourguiba était reçu par le président Kennedy, tout juste installé à la Maison Blanche. Sensible à l'honneur qui lui était fait, le président Bourguiba apprenait la nouvelle orientation politique des Etats-Unis à l'égard du « tiers monde » : la Tunisie allait être un des cinq Etats-pilotes choisis par le Département d'Etat, elle allait être la « vitrine » de l'aide américaine, elle allait servir à démontrer ce que l'Amérique pouvait apporter aux jeunes Etats qui résistaient à la tentation du communisme et du neutralisme. Pour Bourguiba c'était encore un triomphe.

Le Sahara

Les vraies difficultés commencèrent à son retour. L'échec de la conférence d'Evian fut le premier coup : Bourguiba constatait la marge qui existait entre les projets du chef de l'Etat français et la réalité des négociations. N'avait-il pas été dupe ? Les Algériens ne pouvaient-ils pas lui reprocher de les avoir trompés sur les intentions véritables du général de Gaulle ? Mais le vrai différend était ailleurs : il portait sur le Sahara. A Rambouillet, Bourguiba avait évoqué avec de Gaulle les perspectives de mise en valeur en commun du Sahara. Pour la France le but était clair : opposer les Algériens, qui revendiquent la totalité du Sahara aux Marocains et aux Tunisiens afin d'imposer l'idée d'une « africanisation » du désert sous contrôle français. L'idée avait séduit Bourguiba depuis longtemps : depuis le jour où, contre la volonté des Algériens, il avait accepté de laisser construire sur le territoire tunisien le pipeline Edjelé-La Skirrah. N'ayant pas accepté le tracé des frontières datant de l'accession de la Tunisie à l'autonomie interne, le président Bourguiba songea à préparer le dossier de ses revendications sahariennes : il réclamait Edjelé et les puits environnants. Il n'y avait aucune raison pour que la petite Tunisie fût « frustrée » de son espace saharien : le général de Gaulle avait joué les tentateurs et était en fait parvenu à ses fins, diviser le Maghreb sur une question essentielle.

Le dos au mur

Encore fallait-il avoir des appuis diplomatiques pour faire valoir de telles revendications, justifier une négociation directe avec la France sur le Sahara. La visite à Tunis du président Modibo Keita fournit une première occasion. Le communiqué publié par les deux hommes d'Etat se référait au « Sahara africain », mais le démenti malien suivit presque aussitôt : il fallait entendre « Sahara algérien ». Pour les Tunisiens, c'était l'échec : aucun Etat n'acceptait d'appuyer leur idée de discussions sahariennes avec la France, chacun soulignant au contraire qu'il s'agissait, tant que la guerre d'Algérie durait, d'une véritable « trahison » de la cause algérienne.

Pour Bourguiba, c'était l'impasse. Il se retrouvait isolé, coupé des Algériens, au moment où un problème qu'il jugeait vital pour la Tunisie se

UN CAMION DE MORTS A BIZERTE. (Kahia.)
« Même à Sakiet, ce n'était pas ça ! »

JEAN DANIEL GRIÈVEMENT BLESSÉ A BIZERTE

JEAN DANIEL est grièvement blessé.

Ses deux jambes ont été atteintes par une balle de fort calibre qui a traversé la cuisse droite, puis frappé la jambe gauche, brisant net le fémur. Hémorragie, fièvre, il est encore intransportable, et peut à peine parler.

Jeudi dernier, Jean Daniel se rendait à la base française de Bizerte, où l'amiral Amman lui avait fixé rendez-vous. Il devait partir de Tunis dans la voiture qui conduisait Eugène Mannoni, du « Monde », et Thomas Brady, du « New York Times ». Retardé, il rate le départ. Le directeur d' « Afrique-Action » lui propose alors une place dans sa voiture. Pour être exact au rendez-vous de l'amiral, il accepte.

Au lieu-dit La Cimenterie, il quitte la voiture et se dirige vers la base française à pied, en bras de chemise, les mains nues.

La Cimenterie est déjà partiellement détruite. Les tirs ont cessé.

Soudain, une rafale. Quatre soldats français descendant une colline le prennent pour cible. Jean Daniel s'écroule.

Il faudra plus de vingt minutes pour que ses compagnons de route réussissent, sous le feu qui continue, à le hisser dans leur voiture, et à le conduire à l'hôpital de Bizerte, déjà bondé de blessés, où les chirurgiens pratiqueront plus de cent interventions graves en trois jours. Sans eau. Sans électricité. Avec des moyens de fortune.

« Quand on se fait correspondant de guerre, on choisit son camp », dira plus tard le commandant Camine, attaché de presse de l'amiral, à l'un de nos collaborateurs.

JEAN DANIEL.
Au rendez-vous de l'amiral.

Non. On choisit d'être présent partout où la rigueur professionnelle exige que l'on se trouve.

Le lendemain, des ambulances transportent les blessés de Bizerte à Tunis. Celle de Jean Daniel est en tête de convoi. Barrage. Un para soulève la portière et crie : « Il n'y a pas d'armes là-dedans ? » « Regardez », répond Jean Daniel. Et il dit encore, tristement : « Vous faites un drôle de boulot ».

L'homme fait signe au chauffeur de partir. Le convoi démarre. Sous les balles. Alors l'ambulance fonce, secouant les blessés qui hurlent de douleur.

Horrible voyage. Horrible combat. Toute l'histoire de Bizerte est horrible.

Ici, on lit les journaux, on écoute la radio. Et puis on pense à autre chose. Mais ceux qui en reviennent ont encore au fond des yeux la vision d'un sanglant cauchemar. L'odeur de la mort les poursuit. Ils sont accablés, las.

C'est toujours bête, la guerre. Et celle-là plus que toute autre.

Jean Daniel, né en Algérie, rédacteur en chef à « L'Express » depuis 1954, s'est inlassablement dépensé pour lutter contre les passions des extrémistes et des désespérés. Accusé par les uns d'être complice du F.L.N., par les autres d'être un soutien du gaullisme, menacé de mort plusieurs fois par mois, il n'a jamais bronché. Sa rigueur, son objectivité sont reconnues de tous ses confrères. Le coup violent qu'il vient de subir a provoqué dans la presse une émotion qui lui a valu de nombreux et touchants témoignages d'affection.

L'équipe de « L'Express » est à ses côtés dans la souffrance qu'il subit. Elle espère avec ferveur qu'il reprendra très bientôt sa place ici, où il est irremplaçable. Elle remercie en son nom les innombrables lecteurs qui lui ont manifesté leur sympathie.

— Hélas ! Hélas ! Hélas ! .... mais ceux-là au moins sont définitivement décolonisés

posait. Le 1er juillet, une conférence réunissait à Tunis Algériens et Tunisiens. Les représentants de Bourguiba déclarèrent en substance : « *Nous vous appuyons dans vos revendications sahariennes contre la France. Vous serez seuls à discuter mais il convient, avant que nous vous en confiions le mandat, que vous acceptiez nos revendications et que vous vous engagiez à les respecter.* » Les Algériens refusèrent. Après des heures de discussion, un compromis fut établi : Bourguiba transmettrait officiellement sa demande au G.P.R.A. qui, dans une lettre, lui en donnerait acte, les vraies négociations ne reprenant que l'indépendance acquise et dans le cadre du Maghreb uni. Au cours de la même réunion, mais incidemment, les Tunisiens mirent le G.P.R.A. au courant de leur intention d'obtenir l'évacuation de Bizerte. Les Algériens furent d'accord: cela ne les aidait-il pas dans leurs discussions avec la France sur Mers-el-Kebir ? Ils promirent donc au Président tunisien un éventuel appui en hommes et en matériel.

Avec quels atouts ?

Le lendemain, M. Ferhat Abbas partait pour Rabat rencontrer le roi Hassan II : le communiqué publié à l'issue de la réunion concrétisait un accord aux termes duquel seuls les Algériens étaient habilités à discuter du Sahara avec la France, nonobstant les revendications marocaines. M. Bourguiba se sentit plus isolé que jamais. N'allait-il pas faire les frais de la reprise de Lugrin ? Avec quels atouts résister aux révolutionnaires algériens ?

Le discours où il prit à partie une fraction du G.P.R.A. était d'ores et déjà conçu : c'était la crise avec les Algériens, mais c'était aussi la nécessité impérieuse d'aboutir sur Bizerte et la borne 233. Le mécanisme de l'épreuve de force était en place.

La locomotive

Mais celle-ci était encore évitable. Pendant les trois semaines qui ont précédé le choc, les ambassadeurs anglais et américain informèrent leurs gouvernements respectifs, en cinq rapports successifs, que l'affaire était sérieuse et qu'il convenait de le faire comprendre à la France. De leur côté, tant le représentant français, M. Raoul Duval, que l'amiral Amman firent savoir à Paris qu'il convenait de répondre favorablement aux demandes de Bourguiba. Militairement, la base ne présentait qu'un intérêt relatif. Politiquement, on était à un tournant. Le Quai d'Orsay rédigea une première note extrêmement conciliante : elle fut « corrigée » à Matignon et à l'Elysée. C'est cette note que M. Bourguiba reçut il y a dix jours au moment où Jean Daniel se trouvait dans son bureau (1). Paris, pourtant informé et contre la volonté de ses représentants tant militaires que diplomatiques, choisissait l'épreuve de force : Bourguiba était le dos au mur.

C'est pour cette raison que, les barrages en place, les forces tunisiennes tirèrent les premières sur les « mouchards », comme le reconnaissent tous les témoins et les autorités tunisiennes elles-mêmes. L'annonce de l'envoi de renforts de parachutistes fut ressentie ici comme une provocation. Les forces françaises, qui n'avaient pas riposté pendant douze heures, se déchaînèrent dès qu'elles reçurent le feu vert de Paris : là est l'origine du massacre.

Mais la situation se transformait au même moment totalement. Au lieu des quelques blessés « prévus », les cadavres s'amoncelaient par centaines. Etait-ce la reconquête de la Tunisie après l'occupation d'une partie de Bizerte ? C'est à cette heure que la Tunisie se rendit compte de son tragique isolement. La France, avec laquelle Bourguiba entendait toujours jouer et coopérer, lâchait ses troupes, ses blindés, ses avions. L'Amérique offrait ses « condoléances » aux deux parties et se montrait incapable, comme le reste de l'Occident, d'arrêter les combats. En revanche, c'est des « ennemis » de Bourguiba que venaient les premiers soutiens. De Nasser, avec lequel les relations diplomatiques, rompues depuis des années, vont être reprises. De l'Afrique « révolutionnaire », voire des pays de l'Est. Des Algériens enfin qui pourtant, en un sens, étaient à l'origine de la crise puisque, pour les Tunisiens, Bizerte devait être la « locomotive » où accrocher le wagon saharien...

Dix exemples

Aussi entendit-on crier à Tunis « B 26 », du nom des avions américains utilisés par la France. On vit lapider les vitrines du Centre d'information américain. « *Que voulez-vous,* m'a dit un commerçant débonnaire, *nous avons compris que l'Occident ne peut rien pour nous, qu'entre la France et nous, les Etats-Unis choisiront la France. Alors ? La France, c'est la mitraille et les cadavres. Les Etats-Unis, les bonnes paroles. Croyez-vous que l'on aurait pu agir de cette façon vis-à-vis de la Guinée ? Les Mig russes auraient été là immédiatement. Nous nous sommes trompés. Il va falloir tirer les conséquences. Ce sera vite fait...* »

C'est cela la fin du bourguibisme. Sans doute le problème de Berlin et ses exigences ont-ils pesé. « *Mais il y aura toujours un problème entre l'Est et l'Ouest,* m'a encore dit ce même commerçant. *Il y aura toujours une bonne raison pour que les puissances occidentales se soutiennent entre elles et nous sacrifient à leur alliance. Est-ce que l'Algérie, l'Angola, dix exemples n'en offrent pas la preuve ? Nous avons compris où sont nos alliés.* »

Table rase

Pris un à un, les principaux membres du Néo-Destour, le parti de M. Bourguiba, et les ministres du gouvernement tunisien ont affirmé leur accord avec chacun des mots de l'éditorial de M. Bechir Ben Yahmed, qui ouvre la voie au neutralisme tunisien et fait radicalement table rase de tous les espoirs passés. L'avenir de la Tunisie, c'est maintenant la Ligue arabe, l'Afrique montante, le tiers monde.

Le président Bourguiba a immédiatement pris conscience du sens profond de cette évolution. Homme d'Etat, il sent parfaitement son peuple. Mais il entend d'abord faire face à la situation présente sans prendre un virage brutal qui conduirait à de nouvelles catastrophes. Là est le sens de son invitation à M. H., suggérée au cours de rencontres avec les repré-

(1) Cf. « L'Express » du 20 juillet.

sentants américain et anglais à Tunis.

Car le cessez-le-feu n'a rien réglé et la situation est plus explosive que jamais. L'ouverture des négociations entre l'amiral français et le gouverneur tunisien ressemble singulièrement aux péripéties franco-algériennes : discussion sur le lieu de rencontre, sur la procédure, les préalables. Alors que les Tunisiens cherchent une seule chose, l'évacuation d'un territoire qui relève de leur seule souveraineté, que peut offrir la France ? Et comment espérer maintenir un cessez-le-feu après les horreurs des combats, les drames de l'exode, l'occupation de Bizerte ? L'impasse, sur place, apparait totale. La situation née à Bizerte a surpris tout le monde : personne n'avait prévu que l'affaire prendrait un tel tour. Mais les conséquences immédiates sont d'ores et déjà là, indéniables.

Rien à répondre

Bien sûr, la venue de M. H. a mécontenté les pays de l'Est pour lesquels l'actuel secrétaire général des Nations Unies reste l'homme à abattre. Certains y voient encore de la part du président tunisien l'indice d'un petit espoir de sauver quelque chose du bourguibisme classique. Mais encore faudrait-il que M. H. réussisse spectaculairement. Cela permettrait à l'Occident de gagner quelques mois, sinon quelques années. C'est ce à quoi s'emploient Américains et Anglais qui constatent avec désespoir les ruines accumulées en si peu de temps.

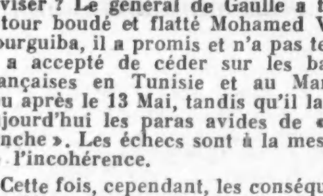
Les conséquences, pour la France, sont encore plus dramatiques. D'abord pour ce qui est du conflit algérien. C'est justement Bourguiba que l'on donnait en exemple aux Algériens insurgés — ce qui, du reste, irritait leur susceptibilité — afin de les amener à accepter de déroger à un certain nombre de principes, à admettre les étapes. Aujourd'hui, les moins intransigeants triomphent : « *N'avions-nous pas raison ?* » Il n'y a plus rien à leur répondre.

Un cadre dépassé

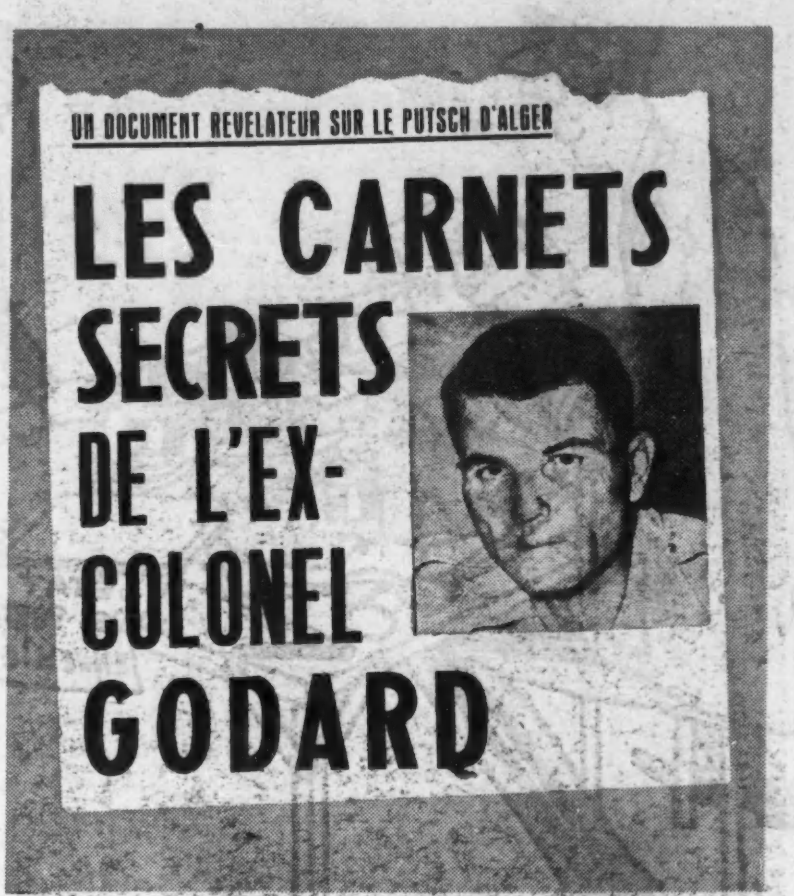
Au même moment, la Tunisie se prive des services de certains fonctionnaires français. Sur quelles bases instaurer la « coopération » franco-algérienne ? Bourguiba reprochait aux Algériens leurs liens avec l'Est ou la Chine. N'est-ce pas son fils qui vient de déclarer à Washington que son pays se tournerait vers l'Est si l'Occident ne pesait pas de tout son poids sur la France ? L'Afrique du Nord marche vers un Maghreb uni : a-t-on tenté autre chose que de le diviser ? Le général de Gaulle a tour à tour boudé et flatté Mohamed V et Bourguiba, il a promis et n'a pas tenu, il a accepté de céder sur les bases françaises en Tunisie et au Maroc, peu après le 13 Mai, tandis qu'il lance aujourd'hui les paras avides de « revanche ». Les échecs sont à la mesure de l'incohérence.

Cette fois, cependant, les conséquences dépassent le cadre de la politique intérieure française, quelle que soit la volonté du général de Gaulle de considérer comme telle l'affaire franco-tunisienne. D'ores et déjà, celle-ci est internationalisée, car la personne de Bourguiba dépasse le cadre de la Tunisie. Il était l'exemple et le symbole d'un choix politique qui est radicalement remis en question.

CLAUDE KRIEF.



LE GÉNÉRAL ET LE COLONEL



L'HEBDOMADAIRE politique de la maison Hachette affichait, la semaine dernière, dans les kiosques à journaux, cette publicité.

Le choc obtenu fut très vif. Du moins sur quelques personnes : les parents, amis et relations du général de Bollardière. C'est, en effet, la photo du général qui a été utilisée pour illustrer l'affichette consacrée au colonel félon recherché par la police et condamné à mort.

Le général, informé, a négligé de protester contre cette manifestation d'humour, involontaire bien sûr.

Les amis du colonel, eux, se félicitent, d'autre part, que les notes publiées aient été amputées de quelques précisions intéressantes sur la préparation du putsch d'avril, telle que Godard l'avait conçue et consignée.

Par exemple : un régiment « challiste » devait occuper une ville de l'Ile-de-France et se mettre en rébellion contre le gouvernement pour créer un abcès de fixation en métropole. Les installations, situées dans la région de Bordeaux, qui permettent la transmission vers Alger des émissions radiophoniques et télévisées devaient être détruites. Un bombardement en piqué de l'Elysée était prévu, etc.

Mais, à la veille du putsch, Challe exigea la présence de Godard à Alger, parce que celui-ci était le seul officier activiste en qui il eût pleinement confiance pour le seconder sur place. Godard passa les consignes au général Faure avant de prendre l'avion pour Alger (sa voiture serait encore à Orly, au parc de stationnement). Et Faure fut arrêté.

Ils essayeront de faire mieux la prochaine fois.

LA NÉGOCIATION

La procédure et le reste

● ***Les délégués algériens ont accepté la méthode de travail proposée par la délégation française. « Mais on ne jeûne pas pendant un an pour finir par manger une sauterelle », ont-ils dit à Jacques Derogy.***

DES propos peu encourageants m'ont été tenus — sur un ton pourtant calme — par trois délégués du G.P.R.A. : MM. Ben Yahia, Taieb Boularouf, Radah Malek, dans la nuit de mardi à mercredi, quelques instants après qu'à Evian le porte-parole de la délégation française au château d'Alaman, M. Thibaut, eut annoncé l'accord de principe intervenu sur la procédure et le démarrage de la négociation franco-algérienne sur le fond.

A entendre le collaborateur de M. Louis Joxe, on avait l'impression que l'acceptation du plan de travail français par le F.L.N. venait de marquer un tournant dans l'histoire des pourparlers franco-algériens et de permettre aux négociateurs d'entrer enfin dans le vif du sujet.

Un document de 8 pages

En fait, M. Thibaut avait un peu forcé la note d'optimisme dont la délégation française fait montre depuis le début de la reprise — à l'inverse du scepticisme qu'elle avait affiché en mai-juin, lors de la première réunion d'Evian.

L'inventaire établi par la France (un document de huit pages dactylographiées répertoriant toutes les questions soulevées au cours des treize séances de la phase exploratoire) et la proposition de titres de commission correspondant aux cinq points de leur ordre du jour, donnaient suffisamment satisfaction aux délégués F.L.N. pour qu'ils se rallient à une méthode de travail qui leur répugnait au premier abord. D'autant plus que M. Belkacem Krim a fini par obtenir de M. Joxe le principe d'une périodicité des séances plénières pour orienter et contrôler le travail des commissions devant lesquelles seraient renvoyés les problèmes techniques et pratiques des chapitres respectifs, une fois dégagée une ligne d'accord sur leur aspect politique.

Trois ouvertures

Dans l'esprit des Français, le système des « petites tables » devrait permettre un examen simultané et parallèle de tous les litiges, sans qu'aucun ne devienne un obstacle à la poursuite de cet examen. Dans celui des Algériens, le travail des commissions reste subordonné aux possibilités d'entente sur les principes en séance plénière.

C'est ainsi que, passant sans plus attendre au premier point de l'ordre du jour — garanties et champ d'application de l'autodétermination — les délégués du G.P.R.A. ont admis la possibilité de renvoyer en commission les neuf sous-rubriques d'ordre technique de la partie « garanties » énumérées dans le plan français (libération des détenus, électorat, neutralité de l'administration,etc.), mais, tout en se déclarant disposés à prendre en considération dès maintenant les intérêts économiques de la France au Sahara, ils ont engagé le débat de fond sur la question territoriale.

Dès lors, tant que la moindre perspective d'accord n'apparaîtra pas sur la souveraineté du Sahara, on ne voit pas comment pourrait être abordée l'étude des autres problèmes qui dépendent tous, aux yeux du F.L.N., du champ d'application de l'autodétermination.

Les Algériens m'ont dit, en effet :

« La bataille de procédure ? Mais il n'y a pas eu pour nous de bataille de procédure, Nous avons tout fait pour l'éviter, car il s'agissait là d'une question secondaire largement dépassée. Nous sommes venus à Lugrin pour négocier la solution pacifique du conflit algérien. Ce qui compte, à nos yeux, c'est la discussion au fond de problèmes essentiellement politiques qu'un accord sur la procédure ne peut suffire à résoudre : nous sommes prêts à engager un véritable débat, dans n'importe quel ordre, pourvu qu'on ne cherche pas à escamoter les litiges majeurs. Or, qu'avons-nous constaté depuis la reprise des pourparlers ? Après cinq semaines de « délai de réfexion », imposé par elle, la délégation française est revenue les mains vides. Elle n'a eu à nous proposer que la constitution de commissions spécialisées. Ses positions restent inchangées quant au fond, qu'il s'agisse du Sahara, des enclaves, de la coopération organique des communautés. Elles n'ont évolué que sur des questions de méthode de discussion, quand elle s'est trouvée placée devant les propositions concrètes de notre ordre du jour.

« Nous avons, quant à nous, fait trois ouvertures importantes qui marquent notre volonté d'aboutir, en acceptant :

1°) *de discuter toute proposition française concernant les garanties à la minorité européenne ;*

2°) *de discuter du maintien des relations futures entre nos deux Etats, alors même que notre représentativité n'est pas encore reconnue ;*

3°) *de prendre des mesures d'apaisement à mesure que se dessineraient des perspectives d'accord.*

A chaque tournant

« Cette évolution de notre part prouve que nous sommes disposés à d'autres concessions pour peu que la délégation française témoigne du même état d'esprit que le nôtre. C'est le sens même de la négociation. Mais il faut d'abord s'entendre sur les quelques points fondamentaux qui risquent de bloquer la négociation, parce qu'ils sont déterminants et qu'on va les retrouver à chaque tournant.

« Notre ordre du jour, dont le premier point est actuellement en discussion, a été conçu dans l'optique suivante : l'indépendance, l'intégrité et l'unité de l'Algérie devant être consacrées par l'autodétermination, toutes les autres questions peuvent faire l'objet de marchandages. Mais com-

ment nouer la négociation si l'on ne sait pas de quelle Algérie l'on parle : de celle qui a pris les armes en 1954 pour conquérir son indépendance ou de celle que l'administration française a amputée du Sahara en 1957 ?

« Comment discuter du cessez-le-feu si l'on n'a pas défini le territoire sur lequel il doit prendre effet (voyez le récent accrochage de Ghardaïa dans les Oasis) ?

« Comment participer à une association si l'on ignore ce qu'on peut y apporter ?

« Comment parler de modalités du référendum, des garanties aux Européens ou de la période transitoire si l'on ne s'est pas entendu sur les frontières de l'Algérie ? Ce n'est pas là préalable mais simple logique de bon sens.

« La souveraineté du Sahara constitue la pierre d'achoppement fondamentale de la négociation en cours, quelle que soit la façon dont on l'aborde. »

Gagner du temps

D'où vient, dans ces conditions, l'optimisme affiché par la délégation française ? De la volonté de maintenir par tous les moyens, sinon à tout prix, dans la conjoncture actuelle, le contact de Lugrin. Les circonstances ne lui permettent plus de prendre, comme le 13 juin, l'initiative d'une suspension brutale. Un fait « nouveau » s'est produit : l'affaire de Bizerte, qui pèse dans la coulisse de la conférence sur le comportement des deux délégations. Elles se sont implicitement entendues pour n'en point faire état dans leurs travaux, mais comment ne tiendraient-elles pas compte de ses éventuels développements ?

Les délégués français ont, pour leur part, un triple intérêt à gagner du temps — ce qui explique leur insistance à installer des commissions : la détérioration des liens entre la France et les pays du Maghreb rend précieuse la tête de pont établie sur les rives du Léman avec les représentants algériens ; la proximité de la session de l'O.N.U. et des raisons de politique intérieure pourraient suffire, d'autre part à faire traîner en longueur les pourparlers de Lugrin.

Une donnée de fait

Mais pourquoi les négociateurs F.L.N. partageraient-ils cet état d'esprit ? En se montrant intransigeants sur le terrain du droit qu'ils déclarent préférer aux « tapis du marchandage », ils peuvent tout juste espérer marquer quelques points, qui leur permettraient d'aboutir à un ajournement sans rupture à la veille de la réunion de l'instance suprême de la Révolution algérienne, le C.N.R.A., prévue pour le 1er août, à Bir-el-Bey, près de Tunis, où se trouve le séminaire du Néo-Destour.

« Nous n'avons pas à nous faire les complices de manœuvres dilatoires, m'ont-ils dit. *Nous n'avons pas non plus à aider la France à résoudre des problèmes qu'elle a suscités artificiellement avec un certain nombre de mythes. Pour nous, il n'y a pas de problème de souveraineté sur le Sahara parce que c'est une donnée de fait. Le problème a été créé de toutes pièces en 1957.*

« Nous n'avons pas plus de raisons de laisser le Sahara au réfrigérateur que nous n'en avions de laisser nos couteaux au vestiaire. La mystification gaulliste s'effrite de plus en plus rapidement. Nous ne sommes pas disposés à jouer le rôle de « commissions d'élus. » C'est pourquoi cette semaine doit être décisive pour la poursuite de la négociation.

« Rappelez-vous le proverbe arabe : « On ne jeûne pas pendant un an pour finir par manger une sauterelle ».

JACQUES DEROGY.

(Dalmas.)

AU « TRIANON », LE CORPS DU BARMAN JEAN-MARIE DEFRANOULLA.
Dans un style d'époque.

ENQUÊTE

Des paras et des ratons

Vous connaissez Metz ? Jean Cau, lui, y allait pour la première fois. Et il n'en est pas encore revenu !

DANS un café, il y avait un ivrogne qui disait que cinq, ou huit ou dix ratons c'était pas assez. Il disait qu'on devrait en tuer cinq cents millions et même ajouter les Juifs. Les consommateurs riaient. L'ivrogne était sympathique mais, bien sûr, il exagérait un peu.

La scène se passait à Metz. Cette ville, Metz, n'est pourtant pas le dernier endroit où l'on rigole. C'est une ville lourde, posée de toutes ses pierres sur la terre lorraine. C'est une ville sévère ; à preuve, pour y entrer, il faut traverser une espèce d'église sinistre — la gare de Metz — bâtie par le sombre délire germanique et où, à mon avis, devrait se tenir la prochaine réunion de l'Internationale Surréaliste. Les habitants de Metz ont la réputation d'être des gens sérieux, honnêtes, travailleurs, propres et pacifiques. Je parle évidemment des « bons » habitants de Metz, je parle des Français. Je ne parle évidemment pas des quelques milliers de ratons qui vivent dans les bas quartiers de la ville. Ceux-là...

Ils ne m'ont pas paru très propres. Je leur ai trouvé la mine louche et le regard fuyant. Travailleurs, oui, on dit qu'ils le sont. Les patrons des chantiers, des usines et des mines de la région reconnaissent qu'à condition de savoir les prendre mais de gueuler quand il faut, eh bien ! les ratons travaillent. Ils travaillent même très dur. Mais ils ont des défauts. Ces derniers temps, en ville, ils allaient jusqu'à devenir *« effrontés »* et être *« effronté »*, à Metz, c'est pas bien.

— Effrontés ? dis-je, indigné.

— *Oui, monsieur,* répond le bourgeois.

— Non ? Et que faisaient-ils ?

— *Ils se croyaient chez eux ; on ne voyait qu'eux ; ils traînaient partout, ils n'avaient peur de rien.*

Je n'en crois pas mes oreilles. Maudits ratons !

— Vous dites qu'ils devenaient « effrontés » ?

— *Oui, monsieur,* répond la dame.

— Non ? Et que faisaient-ils ?

— *Eh bien ! monsieur, moi j'ai un hôtel. Ils arrivent le soir, par le train de Paris, par bande de huit ou dix, et demandent des chambres. Forcément, moi, je leur réponds toujours : « C'est complet » et pour m'en débarrasser je les envoie à un autre hôtel où qu'on leur a répondu la même chose. Eh bien ! ces derniers temps, je vous jure qu'ils me regardaient avec un air drôlement « effronté » quand je leur disais : « C'est complet ».*

Est-ce possible ? Maudits ratons ! Il était temps qu'ils comprennent ! Ils ont compris. Il était temps que « quelque chose » arrivât, à Metz, afin qu'il y eût d'un côté les ratons, de l'autre les non-ratons et, au milieu, un petit fleuve de sang. Voilà. C'est fait. Et, comme toujours, c'est la faute aux ratons. Je vous dis que c'est eux qui ont commencé.

Or, dimanche dernier...

Des parachutistes appartenant à la IIe D.L.I. — transférée récemment d'Algérie en France — dansaient gentiment avec des mignonnes au bar-dancing « Le Trianon ». Ils ne pensaient pas le moins du monde à se lancer dans quelque putsch et à liquider le général de Gaulle. C'est le climat d'Algérie qui leur donne ces idées. En France, « fondus dans la population », ils seront sages, a laissé entendre le gouvernement. Ils danseront avec des mignonnes et rêveront de fonder un foyer. En France, on est en paix. C'est le gouvernement qui le dit. Et le gouvernement a toujours raison.

Or, dimanche dernier, à 22 h. 30, à Montigny-lès-Metz, devant le bar-dancing « Le Trianon », en France, en Lorraine, ce fut brusquement la guerre. La guerre horrible, la guerre-guerre, comme en Algérie. Des ratons appartenant à cette variété appelée F.L.N. attaquèrent à leur manière, c'est-à-dire lâchement, les paras qui dansaient. Jaillis de terre, ils tirèrent une rafale de mitraillette devant le bar-dancing « Le Trianon ». Deux morts : le barman et un para de 21 ans.

Vous, à « L'Express », vous êtes des salauds. Les ratons descendent un barman de 34 ans qui s'appelait Jean-Marie Defranoulla et un soldat de 21 ans qui s'appelait Henri Bernaz et vous trouvez ça très bien. Vous, à « L'Express », plus on tue des Français, plus vous êtes contents. Par contre, le raton, c'est sacré. Dès qu'on s'amuse à tirer l'oreille à un terroriste, vous vous en évanouissez d'indignation. Ah ! salauds, salauds, salauds !

« Ces paras sont des brutes, des bêtes, des... des... » Ne bégayez pas ! Ces paras sont vos fils. Je les ai vus.

Des saints et des monstres

C'est vrai. Moi, en particulier, je suis comme ça. J'adore le F.L.N. Je distribue ses tracts, je pose ses bombes ; je souhaite que 450.000 soldats

→

PARIS - CLERMONT FERRAND - NICE
nouvelle ligne saisonnière
mardi jeudi vendredi
consultez-nous ! ALM. 12-68 BAL. 12-80 RIC. 25-39
AIR INTER
AIR INTER 12, rue Castiglione
Billets combinés Air Inter - S. N. C. F.
Agent Général : AIR FRANCE

français soient exterminés jusqu'au dernier ; j'attends avec impatience que douze cent mille Européens d'Algérie soient égorgés au cours d'une gigantesque Saint-Barthélemy ; je veux applaudir Belkacem Krim défilant à la tête de ses fellagha sur les Champs-Elysées et je brûle d'installer Ferhat Abbas à l'Elysée. Pour moi, les ratons ont toutes les qualités et les paras tous les défauts. Les uns sont des saints ; les autres des monstres. Je suis une crème de salaud. Je suis également fou à lier. Primo parce que c'est comme ça, secundo parce que j'appartiens à un journal de salauds, tertio parce que je n'aime pas mon pays.

Des souvenirs

A « gauche », d'ailleurs, nous n'aimons pas la France. Nous l'avons prouvé sous l'occupation en rampant devant l'ennemi et, naguère, au cours du putsch d'avril en prêtant main-forte à un quarteron de généraux patriotes décidés à reconquérir l'Algérie d'abord, l'Empire ensuite, la France enfin. A gauche, en gros, et dans ce canard, en maigre, nous sommes des traîtres. Je sais qu'un commandant célèbre, un héros, a déclaré : « *Jean Daniel ? il a reçu une balle dans la jambe ? Il aurait mieux valu qu'il la reçoive dans le cul !* » Voilà comment il faut nous parler, à gauche, pour que nous comprenions. Bravo, commandant !

Tenez, commandant X..., je vais vous faire plaisir. Je retourne ma veste et je trahis mes maîtres bradeurs, moscovites et fellouzes. Et ces phrases me sont miel qui coule dans mes oreilles :

— *Ah ! si vous aviez vu cette fête !* me dit un commerçant. *Les paras criaient pour appeler les copains qui étaient dans les cafés ou sortaient des cinémas :* « Les ratons nous ont fait ! On y va ! Tous ! » *Et ils se sont mis à ratisser et à cogner et à massacrer tout ce qui était ou paraissait bicot. Deux types qui vendaient des frites, hop ! dans la Moselle, d'une hauteur de vingt mètres et à un endroit où il y a 30 cm. d'eau. Par la rue des Clers et la rue Serpenoise — en garçons habitués à vous ratisser une ville en trois coups de cuillère à pot — ils foncent en hurlant sur le quartier arabe et tout raton piqué est mis en morceaux. Ceux qui n'ont pas le temps de s'enfuir et sortent un couteau, alors ceux-là, les pauvres... A une heure du matin, de nouveaux paras rappliquent en camions de leur caserne et se jettent sur le buffet de la gare. Ils y coincent une cinquantaine de ratons, les font aligner contre le mur. Cela fait, chaque para s'en choisit un et s'explique avec lui.*

Vous êtes content, commandant X...? Je continue.

— *Moi*, me dit un gamin, *j'ai vu deux ou trois cents paras foncer vers la gare. Il y avait un Arabe, devant l'hôtel National qui regardait, étonné. Quand ils l'ont vu, ils se sont jetés sur lui mais ils étaient tellement à taper dessus à coups de pied qu'ils s'en flanquaient des coups dans leurs chevilles à eux...*

Ça lui fera des souvenirs, pas vrai, commandant, à ce gamin ? Il apprendra ce qu'est la force. Vous êtes content, commandant ?

(Dalmas.)
M. Mario Castronovo, Italien, blessé « par erreur » a la gare de Metz.
« *Ah ! si vous aviez vu cette fête !* »

La faute à Voltaire

Le lendemain, le calme était revenu à Metz. Tout le monde pouvait se frotter les mains de satisfaction. 1) Le F.L.N. qui, grâce à un double assassinat, avait provoqué le déchaînement des paras. Si, le samedi, les milliers d'Algériens qui vivent à Metz n'étaient pas « F.L.N. », ils l'étaient, je le jure, vingt-quatre heures plus tard ; 2) les paras qui, pour venger leur camarade mort, avaient « corrigé » ces effrontés de ratons ; 3) la population messine enfin soulagée d'apprendre que les Arabes sont des Arabes et les Français des Français.

En somme, en vingt-quatre heures, les ratons étaient devenus de plus en plus ratons, les paras de plus en plus paras et les Messins avaient goûté à l'enivrant plaisir d'être pieds-noirs. Ainsi, en vingt-quatre heures, s'était « algérianisée », à une allure record, une ville de province française. A qui la faute ? A Voltaire et à Rousseau d'abord et ensuite, peut-être, à sept ans de guerre d'Algérie.

Mais ces paras ne sont-ils pas des brutes, des bêtes, des... des... ? Ne bégayez pas. Ces paras sont vos fils. Je les ai vus dans la caserne où ils étaient consignés. Ils avaient vingt ans et l'air de collégiens farceurs punis en bloc pour avoir chahuté le censeur. Collés aux grilles qui ferment la caserne, ils riaient, sifflaient les filles et demandaient aux passants d'aller leur acheter de la bière et des cigarettes. A travers les fenêtres, on en voyait, appliqués, qui écrivaient à leurs parents.

« Tintin »

Ni anges ni bêtes mais soldats du contingent — eh oui ! du contingent ! — qui la veille avaient « corrigé » dans un style d'époque des Arabes qui les avaient « provoqués » dans un style d'époque. Enfermés derrière leurs grilles, ils s'amusaient énormément. Si je leur avais dit que j'étais de « l'Express », ils ne m'auraient même pas traité de fumier : ils lisaient « Tintin », Tout ça, encore une fois, à qui la faute ? Voici deux jeunes sous-lieutenants paras du contingent.

— *Ils ont eu un coup de sang, les gosses. C'est une histoire lamentable... Le plus fort, c'est que les habitants, ici, depuis hier nous applaudissent et nous font des grâces. Nous n'en sommes pas si fiers, vous savez...*

A qui la faute ? C'était à Paris la semaine dernière, juste après l'affaire de Bizerte et je déjeunais avec un commandant parachutiste. Dans un restaurant chinois. « *Ça me rappelle l'Indochine* », disait-il. Il m'a raconté l'Indochine, l'Algérie. Que dire ou que répondre lorsqu'un officier français vous demande pourquoi la France l'oblige depuis quinze ans à faire et à perdre des guerres ?

La moitié d'un poumon

— *Mes meilleurs copains sont morts en Indochine et en Algérie. Pourquoi ? J'ai été blessé sept fois et on m'a enlevé la moitié d'un poumon, pourquoi ? Que faisons-nous en Algérie ? La guerre, la paix, l'association, l'Algérie française, le partage ? On nous demande de ne pas faire de politique. Pourquoi nous a-t-on demandé d'apprendre des Viets la guerre psychologique ? Pourquoi nous a-t-on prié d'organiser des élections et des référendums ? Pourquoi ? pourquoi ?*

Il me dit qu'il en a marre. Lui, personnellement, n'est pas « putschiste » mais le cancer ronge l'Armée.

— *Quatre-vingt-quinze pour cent des officiers sont anti-gaullistes.*

— Et ça craquera ?

— *Oui... à moins d'un miracle, oui.*

— Et après ?

— *Après, rien, l'Armée rentrera dans le tas, à l'aveugle. Sans idées, sans accrochage politique à un parti, sans programme. Ça sera un 13 Mai sanglant qu'aucun de Gaulle ne pourra récupérer, une formidable pagaïe. Qu'est-ce qui en sortira ? Je n'en sais rien.*

— Un gouvernement d'extrême-droite ?

— *Même pas. Des Lacheroy, des Godard, des Trinquier vomissent l'extrême-droite ; ils sont fascinés par un Tito par exemple.*

— Oui mais...

— *Je sais... Tito n'est pas le produit d'un putsch militaire effectué après 15 ans de guerres coloniales... Ça sera la pagaïe.*

— Mais vous ?

— *Moi, j'en ai marre. Je ne peux pas féliciter Saint-Marc, par exemple, que j'admire pourtant et je ne peux pas féliciter les hommes qui le jugent.*

L'oiseau rare

J'ai vu d'autres officiers. Les uns d'un anti-gaullisme désespéré, les autres d'un anti-gaullisme agressif. Tous anti-gaullistes. Sauf un, oiseau rare.

— *Regardez-moi, je suis un phénomène. Pourquoi je suis pour de Gaulle ? Parce que si nous l'abattons, c'est le chaos.*

— Et il sera abattu ?

— *Bizerte l'a un peu remis en selle, à peine... Mais si demain il donne Bizerte à Bourguiba, comment voulez-vous que l'Armée comprenne qu'elle a défendu une position pour mieux la remettre à l'adversaire ? Même chose pour l'Algérie. On dit à l'Armée : « Militairement, c'est gagné » et on ajoute : « Politiquement, laissez-moi perdre, c'est mon rôle. »*

— Militairement, ça n'est pas gagné.

— *Je le sais et ça ne peut pas l'être. C'est pour ça que je suis gaulliste. Mais de Gaulle prend l'Armée pour un ramassis de crétins. Admettons... Alors il devrait savoir que les crétins ne pensent pas deux choses à la fois et, par exemple, qu'une victoire militaire doit entraîner une défaite politique. L'Armée a l'impression qu'on lui ment et qu'on l'oblige à marcher dans un labyrinthe débouchant, comme toujours, sur l'abandon. Si les guerres coloniales sont perdues d'avance, pourquoi continuer de les lui faire faire ?*

— Parce que maintenant elle égale paix à abandon et à défaite, et que les gouvernements tremblent devant elle et n'osent lui dire la vérité.

— *Résultat, l'Armée s'ancre dans ses rêves et ses folies et le gouvernement dans ses mensonges.*

— Comment sortir des uns et des autres ?

— *A mon avis, maintenant, c'est trop tard. La contradiction est là : l'Armée ne supporte plus les mensonges et le gouvernement n'est pas assez fort pour lui dire la vérité. Nous n'en sortirons qu'au prix d'une secousse très dure, très dure.*

Comme dit la chanson

351e semaine de la guerre d'Algérie, comme le rappelle ce journal de salauds. Mais cette semaine, deux victoires militaires à porter à l'actif de la France : l'une à Bizerte, l'autre à Metz. Dans les deux cas, les ratons avaient « commencé ». Nous les avons corrigés. Ça leur apprendra. Et plus ils « commenceront », plus nous continuerons. Et des F.L.N. assassineront un para et un barman qui peut-être « ne s'occupait pas de politique » et les paras lyncheront des Arabes qui peut-être ne demandaient qu'à vivre en paix, et des honnêtes gens trouveront « ça » lamentable et sauront de moins en moins dans quel plateau ils doivent peser tous ces cadavres et d'excellents citoyens auront recours à des adjectifs éprouvés et diront que tout « ça » est absurde, inutile, imbécile, incompréhensible, et ça ne finira jamais et ça durera toujours et on verra ce qu'on verra et si on nous tue, nous tuerons et si nous tuons, on nous tuera et si ça continue, ça continuera et « l'on s'en fout d'attraper la vérole », comme dit la chanson.

JEAN CAU.

JEAN CAU

les oreilles et la queue

LES SECRETS DE LA CORRIDA

nrf

GALLIMARD

EN ROUTE POUR CUBA

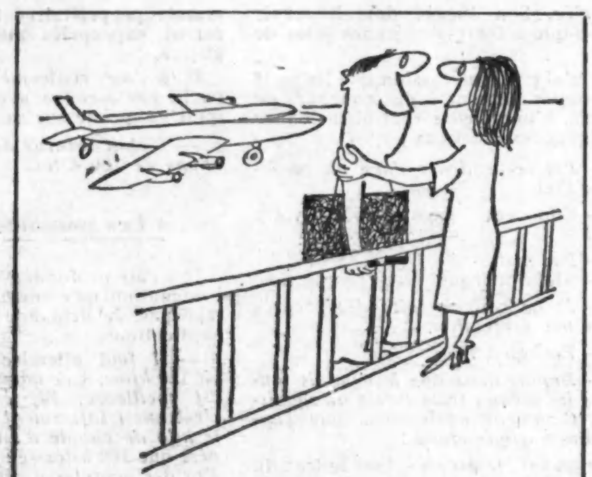
par SINÉ

Siné part cette semaine pour Cuba, puis pour les Etats-Unis (si les kidnappings d'avions entre les deux pays le permettent). Il nous enverra régulièrement son carnet de notes. Avant son départ, il nous a laissé ses impressions de passage en douane.

— *Cuba ?*
— *Si !*
— *Yankee ?*
— *No !*

— *Et ça aussi c'est pour offrir ?...*

— *Barbouze de chez Fior... Kekseksa ?*



— *Tu n'as rien à me déclarer ?*
— *Si, je resterai fidel !*

BERLIN

Le passage de Marienfelde

● François Erval a interrogé les réfugiés qui affluent, depuis l'ouverture de la crise, dans les camps de Berlin-Ouest. Que fuient-ils ? Que cherchent-ils ?

« C*'ETAIT triste.*»

Une jeune fille, 18 à 20 ans, habillée d'un gros pull-over rouge, explique son passage en Allemagne Occidentale. Je lui demande des précisions, mais je les attends en vain.

« Ce n'est pas gai ».

Cette fois-ci c'est un jeune homme, au début de la trentaine qui parle. Lui aussi, hésite avant de continuer, s'embrouille et renonce finalement à d'autres explications.

« Mon travail n'avait pas d'intérêt ».

C'est tout ce que j'arrive à tirer d'un autre jeune homme. Décidément, ils ne sont pas bavards.

Je décide de sortir un instant du camp de Marienfelde, centre de triage pour tous les réfugiés arrivant à Berlin-Ouest. A une vingtaine de minutes en taxi du centre de la ville (Berlin-Ouest a une étendue considérable, 40 km de diamètre et plus de 2 millions d'habitants) il peut accueillir 2.500 réfugiés. Vingt-trois autres camps du même genre existent à Berlin-Ouest, dont certains destinés seulement à une centaine de personnes. C'est Marienfelde qui reste la plaque tournante et une plaisanterie berlinoise raconte que chaque bébé, né en Allemagne Orientale, apprend d'abord trois mots : papa, maman et Marienfelde.

Trois jeunes filles

J'attends devant l'entrée du camp. Le mot camp, comme d'ailleurs le mot réfugié, éveille des souvenirs terribles. Ici, à Berlin, il faudrait dédramatiser ces deux termes. Le camp est composé d'une série de H.L.M. et seules deux baraques de bois, où ont lieu les repas, rappellent les vrais camps. Il en va de même des réfugiés : on pense toujours à des hommes et des femmes pourchassés, en loques, fuyant l'ennemi ou une bataille. A Marienfelde, les réfugiés arrivent par les moyens de transport les plus classiques. Certains descendent de l'autobus, d'autres arrivent à pied, d'autres encore avec leur vélo. Ils n'ont pas l'air affamé et sont convenablement habillés. La plupart des femmes portent de gros pull-overs, ceux qu'on voit également beaucoup à l'Ouest. Je ne me prononcerai certainement pas sur la qualité respective de ces vêtements, vu mon incompétence pour tout ce qui concerne tissus, textiles, etc. L'habillement des hommes a un signe distinctif : la largeur des pantalons. Je constate donc que même dans le domaine de l'élégance M. Krouchtchev sert de modèle à l'Est.

→

Réfugiés est-allemands a Berlin-Ouest.
50 % de moins de 25 ans.

(A.P.)

Une queue s'est formée devant la porte d'entrée. On remet aux arrivants des formulaires où ils doivent expliquer les raisons de leur départ. Ils passent ensuite devant une commission qui les interroge. La procédure est assez expéditive et dure rarement plus de cinq minutes. Le droit d'asile est évidemment rarement refusé, seuls 1 % des réfugiés (asociaux, etc.) sont refoulés.

Lentement, la queue s'allonge. Brusquement, je vois arriver trois jeunes filles, l'une d'elles avec un vélo. Je les regarde avec curiosité, car depuis plusieurs jours la contre-propagande des autorités de l'Allemagne de l'Est s'adresse presque exclusivement aux jeunes femmes. On leur annonce que des officiers américains viennent choisir les plus belles pour les faire travailler dans des boîtes de nuit comme entraîneuses. Je doute de l'efficacité de cette propagande et crains en tout cas que mes trois jeunes filles ne puissent espérer qu'une carrière fort limitée dans cette profession.

La « Gruendlichkeit »

Mais la radio de l'Allemagne de l'Est continue ses appels. Son speaker le plus brillant, un debater redoutable, qui s'est mesuré souvent avec des représentants de l'Allemagne de l'Ouest, s'est laissé emporter par son brio et a soutenu que la jeune Allemande qui vient d'être élue, quelque part aux Etats-Unis, Miss Univers 1961, n'a été choisie que parce qu'elle était une réfugiée. Son succès devrait servir d'exemple à toutes les jeunes filles de l'Est.

Je n'ai pas l'impression que les trois arrivantes pensent à des concours de beauté. L'une d'elles veut bien donner quelques explications :

— *J'étais vendeuse dans un magasin d'Etat.*

— Comment gagniez-vous votre vie ?

— *Pas mal.*

— Alors pourquoi êtes-vous partie ?

— *Je ne pouvais faire des progrès dans ma profession.*

— Pourquoi ?

— *Depuis deux ans je vendais toujours les mêmes trois sortes de saucisson. Comment voulez-vous que j'apprenne quelque chose ?*

Le travail, le progrès dans le travail, la possibilité de bien travailler, voilà les mots que j'entendrai tout le temps. Ils reviennent avec régularité qu'il s'agisse d'ouvriers ou de techniciens. Je me dis que la fameuse «Gruendlichkeit » (1) allemande n'est pas un vain mot.

Je retrouve le même souci, mais sur une autre échelle que chez ma vendeuse, chez un jeune homme de 31 ans, marié, sans enfants. Il est agronome de profession et était directeur d'un important domaine agricole, l'un de ceux qui avaient appartenu à de grands propriétaires terriens et qui furent expropriés aussitôt après la guerre.

(1) Mot qui veut dire à la fois précision, application, acharnement et entêtement dans le travail.

Il a l'air renfermé, timide, mais parle par à-coups avec passion lorsqu'il s'exprime sur sa spécialité.

— *C'était absurde de vendre des cochons de 100 kilos.*

« Les pommes de terre... »

Il a l'air profondément indigné, une indignation qu'évidemment je ne partage pas. Je demande doucement des explications.

— *Il faut attendre qu'un cochon ait 120 kilos. A ce moment-là sa viande est meilleure. Et, économiquement, c'est aussi infiniment plus rentable : le kilo de viande d'un cochon qui ne pèse que 100 kilos se vend moins cher. J'ai des comptes à rendre à la fin de chaque exercice.*

— Vous aviez un déficit ?

Cette fois-ci il est touché.

— *Pas du tout. Je travaillais bien. Le 1er mai de cette année, j'ai même reçu une distinction.*

— Alors ?

— *Je suis un technicien. Il y a des commissions de contrôle qui n'en comprennent aucun. Le président de la mienne était forgeron. Que peut-il comprendre à l'agriculture ?*

— Vous aviez des difficultés d'ordre politique ?

— *Non. Parfois, bien sûr, je me suis engueulé avec des représentants du parti, lorsqu'ils demandaient des choses impossibles. Mais ce n'était pas très grave. Ils n'étaient pas des techniciens. Tenez, les pommes de terre...*

Il explique longuement l'histoire d'un marché de pommes de terre, produit dans « son » domaine, où le stockage, le transport, la date de livraison étaient contraires à toutes les règles de l'art. Il en souffre encore, c'est visible.

Il n'a pas de parents en Allemagne Occidentale, il n'y connaît personne. Il ira quelque part dans le nord du pays où on a besoin d'agronomes. Il a quitté une situation sûre, risquant l'incertitude, « *parce qu'on ne travaille pas comme ça* ».

D'autres ont des parents qui leur ont écrit de venir, en leur promettant une situation. Ils espèrent tous améliorer leur existence. La vie plus facile, plus libre.

« L'Opéra de quat'sous »

Ils connaissent tous Berlin-Ouest. Ils s'y sont promenés, ils ont regardé les vitrines, vu les autos, pris un verre sur les terrasses des cafés. La différence, évidemment, est frappante. Et, pourtant, Berlin-Ouest n'est pas une ville riche. Elle est moins prospère, moins reconstruite que Hambourg, Cologne ou Munich. Ses vitrines sont moins somptueuses que celles de n'importe quelle autre grande ville de la République Fédérale. Isolée économiquement du reste de l'Allemagne, elle ne se développe que grâce à des subsides venant de Bonn ou d'Amérique. Le niveau de vie de ses habitants

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

est inférieur à celui des citoyens du reste de la République Fédérale. Mais elle existe et son existence même provoque des comparaisons.

Dans d'autres grandes villes derrière le rideau de fer on se *souvient* des vitrines, on se *souvient* de la circulation. Ici on *voit*. Le flot des autos s'arrête à la porte de Brandebourg et là s'arrête aussi l' « Occidental Way of Life ».

L'étranger se précipite au Berliner Ensemble, le théâtre fondé par Brecht — j'y ai vu une admirable représentation de « L'Opéra de quat'sous » — mais pour la masse les films occidentaux sont tellement plus séduisants que ceux d'en face. Il y a Brigitte Bardot sur tous les murs de Berlin et, bien entendu aussi, Marilyn, sans parler de films allemands, nuls, mais joués par des vedettes connues. (Il faudrait d'ailleurs expliquer une fois sérieusement, pourquoi le cinéma allemand, qui fut avant Hitler un des premiers du monde, n'a pas réussi à produire depuis la fin de la guerre une demi-douzaine de films de niveau international.)

Il y a quelques mois une jeune fille venant de l'Est a expliqué dans son autobiographie les raisons de son choix. Ce n'était pas grandiose. Elle avait vu, à l'Ouest, de plus jolies robes, pas plus chères, elle avait aussi l'impression qu'elle aurait ses soirées plus libres, qu'elle ne devrait pas assister à des réunions qui l'ennuyaient, en un mot qu'elle disposerait de plus de temps pour faire ce qu'elle voudrait.

La S.S.D.

Les jeunes que j'ai rencontrés à Marienfelde confirment ce livre. En voilà un, 19 ans, mécanicien, habillé d'un magnifique blouson noir :

— *Mes soirées étaient trop occupées. Les réunions m'exaspéraient.*

Un autre, ouvrier dans une cimenterie, 21 ans :

— *Il y avait trop de réunions éducatives. Et puis récemment, on a augmenté la cotisation de 2 marks. Cela m'agaçait. Je trouvais que je payais déjà assez.*

Un autre refusait d'entrer dans l'armée. Il est le premier qui me parle vaguement politique. Mais visiblement, cela ne l'intéresse pas beaucoup. Aucun d'eux n'a jamais été en contact avec la police secrète, mais sa simple existence les inquiétait. Elle s'appelle S.S.D. Des initiales qui manquent d'invention.

Si, il y en a un qui a été en contact avec elle. Il n'en est pas fier et me raconte l'incident après de longues hésitations.

— *C'était la nuit. J'étais ivre. On était plusieurs camarades et on a chanté des chansons américaines. En anglais. On nous a pris pour des espions, mais on a été libérés le lendemain.*

Des pièces de rechange

Autour de la porte d'entrée il n'y a que des jeunes, garçons et filles, tous autour de vingt ans. Selon les statistiques, 50 % des réfugiés ont moins de 25 ans (y compris aussi les enfants qui accompagnent leurs parents). 28 % ont entre 25 et 45 ans, et seulement 4 % au-delà de 65 ans.

Il est compréhensible que le gouvernement de l'Allemagne de l'Est s'inquiète de cet exode. Trois millions et demi de personnes ont quitté son territoire depuis la fin de la guerre et cette émigration risque de vider cet Etat de sa substance. L'Allemagne Orientale est en voie de devenir un pays de vieux : alors que 50 % des réfugiés ont moins de 25 ans, seulement 36 % de la population entre dans cette catégorie d'âge. Il s'y ajoute la perte de l'intelligentsia. De 1954 à 1960, 660 professeurs d'Université, 14.000 instituteurs et professeurs du second degré, près de 4.000 médecins se sont réfugiés en Allemagne Occidentale.

J'ai vu un vétérinaire, 51 ans.

— *Je gagnais bien ma vie. Je suis parti à cause de mes enfants. L'aîné a 18 ans. Il n'a pas été accepté, à cause de ses origines bourgeoises, à l'Université. Dans la famille on est médecin, vétérinaire, pharmacie: de père en fils. Je voudrais qu'il continue la tradition.*

— Pas d'autres raisons ?

— *Si. Je suis croyant. On a introduit chez nous une consécration laïque, pour remplacer la communion. Je voudrais que mon plus jeune fils reste dans la religion protestante.*

Et puis il y a les techniciens. Près de 14.000 ingénieurs et d'autres techniciens ont quitté la D.D.R. J'ai vu un ingénieur, 25 ans, marié, avec un enfant de 2 ans. Il était le premier et le seul parmi tous ceux que j'ai rencontrés qui parlait d'abondance. Mais il parlait métier. Il m'a expliqué que ses machines ne marchaient pas comme il le voulait, car il manquait de pièces de rechange, qu'on les lui avait promises pour septembre 1960, qu'il n'en a reçu que la moitié en janvier, et encore la moitié de cette moitié n'était pas ce qu'il lui fallait, etc. Encore un qui aimait le travail bien fait. Sa femme, charmante (attention au méchant officier américain), parlait des difficultés du ravitaillement, insuffisant depuis trois mois.

Ces difficultés sont souvent mentionnées, en passant. Finalement, tout le monde s'arrange, grâce surtout aux quelques commerçants restés libres, plus débrouillards, bien entendu, que les magasins d'Etat.

Au camp de Marienfelde.
« C'était triste. »
(R. Coral.)

Mais alors d'où vient le brusque accroissement des réfugiés depuis une quinzaine de jours ? Il n'a pas des raisons politiques directes, mais se trouve en rapport avec la situation mondiale. Tous ces gens craignent que Berlin ne soit verrouillé et qu'ils n'aient plus aucune possibilité d'échapper si un jour ils le désirent. Certains s'en vont sans raison immédiate, en quelque sorte par prudence.

Depuis le début de juillet 1.000 personnes en moyenne (le taux normal est inférieur à 500) se présentent quotidiennement à Marienfelde. Berlin reste le chemin le plus facile : il suffit de prendre le métro. A la ligne de démarcation entre les deux Allemagnes, le gouvernement de la D.D.R. a fait construire des miradors, des barbelés et exerce une surveillance stricte.

La théorie de Tocqueville

Que deviennent tous ces réfugiés ? Sont-ils tous contents de leur sort ? On estime qu'environ 10 % regagnent l'Allemagne de l'Est, mais on manque de chiffres précis. Le gouvernement de la D.D.R. affirme que, pendant les six premiers mois, près de 40.000 Allemands ont quitté la République Fédérale, contre les 100.000 qui ont pris le chemin inverse. Ces chiffres sont évidemment contestés à Bonn, où l'on rejette même le mot réfugié pour ceux qui préfèrent l'Est à l'Ouest. On souligne que tout Allemand de la République Fédérale a le droit de s'installer avec tous ses biens à l'Est, alors que ceux de l'autre côté sont obligés d'abandonner tout leur avoir. Juridiquement le point de vue de Bonn est fort ; Adenauer ne reconnaît qu'une seule Allemagne, il est donc normal que chacun de ses citoyens ait le droit de s'installer où il veut sur son territoire, même si cette portion échappe à son autorité.

Je quitte Marienfelde. Je pense à l'extraordinaire déploiement de propagande qu'on fait autour de ces hommes qu'à l'Ouest certains considèrent comme des combattants de la liberté, et qu'à l'Est on dénonce comme des victimes des services d'espionnage américains. Ils ne correspondent à aucune de ces images conventionnelles. Ils cherchent tout simplement un peu de bien-être en plus et surtout un peu de liberté. C'est, je crois, Tocqueville qui a affirmé que les peuples préféreront toujours l'égalité à la liberté. Il me semble que sa théorie n'est pas d'une application universelle.

FRANÇOIS ERVAL.

REPORTAGE

Des Allemands bien tranquilles

● ***Un brillant journaliste anglais, Malcolm Muggeridge, est allé voir les Allemands de près. Millionnaires ou militaires, ils ont excité sa verve.***

UNE étrange psychose empêche, depuis longtemps, les Anglais de considérer l'Allemagne et les Allemands avec l'indifférence teintée de mépris amusé que nous manifestons à l'égard des autres nations et nationaux européens. Ce phénomène est plus ancien qu'on ne croit. Au siècle dernier, Thomas Carlyle, dans son monumental et illisible ouvrage sur Frédéric le Grand, a dépeint ce monarque comme le plus grand des chefs d'Etat, après Cromwell, évidemment. Les opéras de Wagner, les arbres de Noël, les chopes de bière et les bretelles brodées contribuaient d'autre part à dessiner l'image d'un peuple viril et cordial, amateur de saucisses et de chansons.

Kaiser Bill

Sur un plan intellectuel plus élevé, les libéraux n'éprouvaient que de la sympathie à l'égard d'un pays connu pour ses philosophes, sa propreté et sa musique de chambre. Les premiers éditoriaux que j'ai écrits, dans le « Manchester Guardian », présentaient le peuple allemand comme l'innocent souffre-douleur de l'Europe, dont le penchant naturel à vivre et à se cultiver en paix avait été contrarié par les machinations scélérates de Clemenceau et de Lloyd George. L'Histoire nous avait rangés au côté de la France, mais « L'Entente Cordiale » était bien mal nommée. Nos estomacs protestants digéraient plus facilement la choucroute que les cuisses de grenouille ; nos cœurs s'égaraient moins dangereusement à Heidelberg qu'aux Folies-Bergère ; nos esprits préfé-

→

LES CAHIERS
DE LA
RÉPUBLIQUE

Président du comité de direction :
Pierre MENDES FRANCE
8, rue Henner - PARIS (9e)
PIG. 39-76
★
Le numéro 35 des
Cahiers de la République est paru
Au sommaire :

- Les Affaires françaises
Carence de l'Etat et défense de la Liberté
par M. DUVERGER
- L'Actualité économique mondiale
La Grande-Bretagne devant le Marché commun
par U. KITZINGER
Les projets de réforme du système monétaire international
par G. ROUX
Comment lutter contre la faim
par G. ARDANT
- Recherches et discussions
Quelques problèmes posés par la planification démocratique
par R. JACQUES
Ephémérides, notes et chroniques
par J. CHEVERNY et P. VIGNAUX
★
Ce numéro : 3,50 NF
Abonnement d'un an : France .... NF 36 / Etranger .. NF 45 / Soutien ... NF 60
C.C.P. CAHIERS DE LA REPUBLIQUE
Paris 13.693.09
Spécimens gratuits sur demande

raient peiner sur Hegel que sur le Marquis de Sade.

D'un autre côté, sous cette marée germanophile, un fort courant contraire a toujours existé, renforcé par la guerre de 1914-18 et plus encore par celle de 1939-45. Comme chef des relations publiques de son pays, Hitler a été nul, et celui que nous appelions « Kaiser Bill », l'empereur Guillaume II, ne valait guère mieux.

La Maison de Hanovre, qui s'est emparée du trône d'Angleterre après le départ de James II, a pris un mauvais départ avec les quatre premiers George et avec William IV, qui traînaient tous derrière eux une cohorte rapace de parents et de courtisans allemands. La reine Victoria n'a pas arrangé les chose. en mettant constamment en avant son conjoint allemand, le prince Albert, surtout après la mort de celui-ci. Mais elle a finalement réussi à se faire aimer de ses sujets en se contentant de vivre très longtemps. Les Anglais n'ont jamais su résister à la longévité. Si Oscar Wilde avait tenu jusqu'à 80 ans, au lieu de mourir à un peu plus de quarante, il est probable qu'il eût été fait chevalier et nommé président honoraire des boy-scouts.

Lufthansa et Luftwaffe

Après Victoria, les origines germaniques de la famille royale ont été systématiquement passées sous silence. Lorsque l'ancien président Heuss s'est rendu en Angleterre, il n'y a pas longtemps, une certaine émotion a été provoquée par le fait que le rédacteur du discours de la reine avait cru devoir y glisser une allusion à ses ancêtres allemands. Ce rappel a été considéré comme un manque de tact, voire comme un acte de lèse-majesté. Je me souviens d'un éminent professeur de littérature qui, au début de la guerre de 1914-18, parlait avec amertume du goût que prenaient les érudits allemands à écrire de gros livres sur Shakespeare. « *Shakespeare*, concluait-il avec force, *ne leur appartiendra jamais.* »

A l'aéroport, par un lapsus qui illustre peut-être ces sentiments contradictoires à l'égard d'un pays qui a été tant admiré et détesté, je me suis entendu demander les guichets de la « Luftwaffe » (au lieu de « Lufthansa »), lapsus très fréquent, m'a-t-on dit, de la part des voyageurs britanniques. Pendant le vol, occasion rêvée pour la méditation, j'ai évoqué mes souvenirs de Berlin et des autres villes allemandes telles que je les avais vues à la fin de la guerre : tas de ruines incroyablement désolées, imprégnées de l'odeur de la mort, où se traînaient des vivants au visage terreux qu'on distinguait à peine des cadavres. Il m'avait semblé alors que leur destruction était définitive. Quelle erreur !

Le regard un peu fuyant

L'humanité est remarquablement douée pour la survie. On croirait même que c'est là son seul talent durable. Quelles que soient les catastrophes qu'elle précipite sur sa tête, il y a toujours des survivants qui émergent des décombres et reconstruisent patiemment ce qui a été détruit. Même si, dans un dernier accès de folie, un holocauste atomique transforme notre planète en cendres, nous pouvons être sûrs qu'un pygmée oublié sortira de sa jungle africaine pour recommencer l'aventure. Les hommes sont faibles et leurs œuvres sont éphémères mais la vie est puissante.

L'atterrissage à Hambourg a mis fin à mes réflexions. La ville avait l'air aussi riche que Kansas City, aussi animée que Detroit. Je me trouvais plongé d'un seul coup au cœur du miracle économique du Dr Erhart. Les Anglais, tandis qu'ils avalent dans les « pubs » la bière tiède qui reste notre boisson nationale, font volontiers des remarques amères sur la prospérité économique de l'Allemagne. Elle les irrite. Ils estiment que le vainqueur d'une guerre devrait être riche et le vaincu, pauvre, alors que, pour leur exaspération, c'est l'inverse qui semble s'être produit.

Les Allemands ont conscience de ce sentiment et ils ont tendance à adopter un ton d'excuse pour parler de leur prospérité. Les millionnaires américains aiment étaler leur richesse ; les millionnaires anglais portent des vestes de tweed rapiécées, se déplacent sur de vieilles bicyclettes et n'ont jamais de monnaie ; les millionnaires allemands, eux — avec lesquels je n'ai eu, je dois l'avouer, que des contacts limités — ont le regard un peu fuyant et l'expression embarrassée d'une femme non mariée enceinte de trois mois.

Des millions de Néron

Personnellement, je ne vois pas comment on pourrait reprocher aux Allemands de s'enrichir, bien qu'il eût peut-être été plus délicat de leur part de nous habituer progressivement à leur nouvelle prospérité. Après la guerre de 1914-18, ils ont fait faillite, ce qui leur a permis de ne pas payer leurs dettes étrangères. Tout le monde a dit que le coup était bien joué. Après la seconde guerre mondiale, ils ont réussi à accumuler d'énormes réserves d'or et leur monnaie est aujourd'hui la plus solide d'Europe. De nouveau, on prétend que le coup a été bien joué. En ces matières, il semble qu'il soit impossible de plaire aux gens.

L'Allemagne Occidentale, en tout cas, est aujourd'hui le type même de l'Etat prospère. Son cauchemar n'est pas de manquer de produits mais d'en avoir trop. Les automobiles, les machines à laver, les postes de télévision tombent des chaînes de montage comme une pluie de mousson. Il ne s'agit plus de serrer les ceintures, mais de savoir jusqu'à quel point elles sont extensibles. Or, la satiété actuelle pose des problèmes aussi sérieux que la pénurie d'autrefois. Le Royaume des cieux dans les cieux a un avantage sur le Royaume des cieux sur la terre : c'est qu'il ne peut être atteint, s'il doit l'être, qu'à titre posthume. Ce qui peut arriver de pire à un être humain ou à un groupe social, c'est de s'être fixé un objectif qu'il est capable d'atteindre. Lorsqu'il y est parvenu, en effet, l'ennui s'installe et l'énergie se transforme peu à peu en inertie.

L'Histoire nous apprend que le luxe a toujours corrompu les petites minorités qui en ont bénéficié. Il peut aussi bien corrompre la masse. Nos sociétés de l'abondance engendreront peut-être non plus un seul, mais des millions de Nérons, des millions de Tibères qui confondront les images de la télévision avec la vie, les slogans avec les idées, l'excitation avec l'extase et le mouvement avec le réussite.

(O.T.A.N.)

UN SOLDAT DE LA BUNDESWEHR EN MANŒUVRE.
Si l'Histoire nous en laisse le temps.

Les coins d'ombre

On le constate déjà à Hambourg, comme à Manchester, à Chicago ou à Lille. Peut-être est-ce plus sensible encore dans les villes allemandes, où les bombardements de la guerre ont si complètement effacé le passé que le présent se dresse seul, bardé de chromes et illuminé au néon.

Ces villes sont la quintessence de notre milieu de siècle. A me promener dans leurs rues, où chacun, à part moi-même, semblait se hâter vers un but précis, j'ai eu le sentiment d'un certain manque de joie de

(Magnum.)

DEUX OUVRIERS DE KRUPP, A L'HEURE DE LA PAUSE.
Des millions de Tibères ?

vivre. Les passants avaient, pour la plupart, un visage grave. Ils allaient à leurs affaires avec énergie mais sans entrain. J'ai cru sentir qu'une ombre planait sur eux. Ils ne s'étaient pas encore tout à fait réveillés du cauchemar du Troisième Reich et ils avaient conscience, peut-être, de la proximité d'un monde communiste menaçant et prêt à les engloutir.

La prospérité, bien entendu, est davantage une façade qu'il n'y paraît superficiellement. Il y a des coins d'ombre que n'atteint pas la lumière du néon. La prévision du Christ qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous n'a pas encore été démentie. En Allemagne occidentale, leur nombre est constamment augmenté par l'arrivée des réfugiés de l'Est, qui débarquent les mains vides et souvent en mauvaise santé. Ceux d'entre eux qui ne se sentent plus la force de recommencer leur vie subsistent pour la plupart dans des baraquements où ils livrent, selon la formule du Dr Johnson, une faible lutte contre l'ennui.

● J'ai demandé au lieutenant allemand : « Qu'est-ce donc que la liberté ? ». Il ne savait pas. Moi non plus.

« Interdit aux tanks »

Le réarmement allemand a toujours été un point sensible dans l'attitude des Anglais vis-à-vis de l'Allemagne, et il ne manque pas de doigts pour gratter la plaie. En tant que contribuables qui ont horreur de voir leurs fils appelés sous les drapeaux, les Anglais souhaitaient que des troupes allemandes soient incluses dans les forces de l'O.T.A.N.. Mais en tant que victimes de l'agression nazie, ils redoutaient la perspective d'une renaissance de la puissance militaire allemande.

La situation a été encore compliquée par le fait que les Allemands, loin de sauter avec enthousiasme sur l'occasion d'endosser à nouveau l'uniforme et de défiler au pas de l'oie — comme on l'avait prévu — ont manifesté une grande répugnance à se soumettre à toute forme d'entraînement militaire. A la place des anciens officiers prussiens à monocle et des rangs serrés de combattants farouches, on a vu apparaître des personnages au pas traînant, ressemblant davantage à des facteurs qu'à des soldats et dont aucun insigne apparent n'indiquait le rang.

C'était une double déception, exaspérante à la fois pour les prophètes qui avaient prévu le réveil du militarisme allemand et pour ceux qui avaient espéré que les troupes allemandes seraient rapidement assez nombreuses pour que les autres pays puissent réduire leur participation à l'O.T.A.N. Le Destin, ou l'Histoire, ou la force, quelle quelle soit, qui gouverne le déroulement des affaires humaines, a incontestablement le sens de l'humour. Qui eût pu imaginer, pendant les années de guerre, alors que résonnaient les échos de la fureur hitlérienne, de la rhétorique de Churchill et des platitudes exaltées de Roosevelt, que, quinze années plus tard, un fonctionnaire civil allemand, justement nommé Herr Blank, essaierait en vain de réunir une armée pour le compte des vainqueurs. C'est pourtant ce qui s'est passé.

Un officier des relations publiques de la Bundeswehr m'a aimablement convié à assister à des manœuvres militaires qui se déroulaient dans la lande de Lüneberg. Survolant le terrain en hélicoptère, j'ai pu voir partout d'innombrables traces de véhicules blindés. Les manœuvres, en effet, ne s'arrêtent jamais. Dès qu'une unité a terminé, une autre prend la relève. Les paysans de la région, furieux de ces incursions, ont placé sur les barrières en bois de leurs champs des écritaux sur lesquels on lit : « Interdit aux tanks ». Il est navrant que les frontières ne puissent être défendues de cette façon, ce qui économiserait tant de peine et tant d'argent.

L'hélicoptère nous a déposés près d'un abri disloqué sur le sommet duquel des officiers d'état-major suivaient à la jumelle le déroulement des manœuvres. Les véhicules blindés qui sillonnaient la campagne semblaient aussi inadaptés à tout ce qu'on peut imaginer d'une guerre future que les escadrons de cavalerie et les officiers aux bottes vernies que j'avais connus en 1914.

Le seul mot de « panzer »

Le crachat des canons anti-aériens pouvait sans doute importuner les coqs de bruyère, mais il était clair qu'il ne pourrait rien contre des fusées téléguidées. Ce que je voyais, me dit-on, était une division de « panzer ». En 1940, le seul mot de « panzer » nous glaçait de terreur. Aujourd'hui, il ne désigne plus qu'une pièce de musée.

J'ai demandé à un jeune lieutenant qui commandait une batterie anti-aérienne pourquoi il était là et ce qu'il y faisait. Il avait l'air incroyablement jeune, sous son casque d'acier. Il était né, ai-je pensé, dans les décombres d'une guerre perdue et il se trouvait là maintenant, en train de commander ses hommes dans une bataille pour rire sur la lande de Lüneberg. Vingt ans plus tôt, il serait sans doute mort avec enthousiasme pour Hitler ; vingt ans plus tard, peut-être mourrait-il avec enthousiasme pour le communisme. Qui sait ?

En réponse à ma question, il a répété quelques phrases sur la défense de la liberté et de la démocratie, apprises de toute évidence dans les cours d'instruction politique que la Bundeswehr dispense à ses soldats. J'ai insisté : « Qu'est-ce donc que la liberté ? » Il ne savait pas. Moi non plus.

Sous un arbre, j'ai bavardé avec le général Muller, qui dirigeait les manœuvres. C'était un vieil homme très aimable, portant un uniforme frippé et sans aucune décoration. On voyait encore clairement la place où elles avaient été décousues. Je lui ai demandé s'il ne trouvait pas décourageant de commander des troupes équipées d'armes démodées. Non, m'a-t-il dit, c'était un bon entraînement et un meilleur tank, produit en commun par les puissances européennes de l'OTAN, allait sortir dans un an environ. Il espérait voir bientôt davantage de canons anti-chars sur la frontière orientale et peut-être un peu d'artillerie atomique. Il considérait le service militaire de douze mois comme insuffisant, mais il admettait qu'il n'était pas possible, avec le plein emploi, de recruter assez de volontaires pour constituer une grande armée de métier.

Un espoir bien fragile

En Angleterre, lui ai-je dit, où nous avons aboli la conscription, les avantages, financiers ou autres, que nous avons offerts aux volontaires, n'ont pas réussi à en attirer un nombre suffisant. Les jeunes gens ne veulent pas devenir soldats, tout simplement. Comment se faisait-il que, de même que le Diable connaît toujours les meilleures chansons, ce soient les tyrans comme Napoléon et Hitler qui aient les meilleures armées ? Comment pourrait-on rendre notre bonne cause plus attirante que la mauvaise cause de nos ennemis ?

Le général Muller a secoué pensivement la tête: c'étaient des questions politiques qui n'étaient pas de sa compétence. Mais il était optimiste. Des instructeurs enseignaient à ses soldats les bienfaits de la démocratie parlementaire et l'amour de la liberté. Le moment venu, on pourrait compter sur eux. « *Si l'Histoire nous en laisse le temps* », ai-je dit. « *Oui*, a-t-il esquissé d'une voix subitement triste, *si elle nous en laisse le temps* ». Le temps semblait être notre seul espoir, et un espoir bien fragile.

MALCOLM MUGGERIDGE.

Copyright réservé « Stern » et « L'Express ».

GRANDE-BRETAGNE

Aux portes du Marché Commun

● ***Les mesures d'austérité peu originales annoncées aux Communes par M. Selwyn Lloyd préparent pourtant un des tournants les plus importants de l'histoire de la Grande-Bretagne.***

LES mesures d'austérité que le chancelier de l'Echiquier, M. Selwyn Lloyd, a annoncées mardi dernier aux Britanniques, ne sont sans doute qu'un hors-d'œuvre. Elles ne prendront tout leur sens que lorsque sera devenue officielle la décision politique et économique la plus importante que la Grande-Bretagne ait prise depuis la guerre — et peut-être au cours de son histoire.

Il ne faudra en effet rien de moins qu'un bouleversement profond pour guérir le mal dont souffre l'économie britannique, mal dont le déficit extérieur est le symptôme récurrent.

Ce déficit était de 952 millions de dollars l'année dernière ; sauf coup d'arrêt, il atteindrait cette année 980 millions. Comme, en deux ans, l'excédent des exportations invisibles est tombé, lui aussi, de 560 millions de dollars à zéro, la Grande-Bretagne se trouve dans une situation comparable à celle de la France en 1958.

A certains égard, sa position est même pire encore que la française, il y a trois ans. Pour une bonne part, le déficit extérieur français était dû à un effort d'expansion et d'équipement parmi les plus considérables des quarante dernières années. L'économie britannique, au contraire, se trouve depuis 1955 dans une phase de quasi-stagnation. De toutes les économies européennes, elle a eu, après la belge, le taux de croissance le plus bas au cours des dix dernières années.

A qui la faute ?

Sa part des exportations mondiales de produits manufacturés est tombée de 25 % en 1950 à 20 % cinq années plus tard et à 16 % actuellement.

« *De toutes les nations industrielles,* déclarait M. Gaitskell aux Communes, *nous avons obtenu le plus faible accroissement de nos exportations. Celles des Etats-Unis se sont développées 50 % plus vite que les nôtres ; celles de la France, des Pays-Bas et de la Suède trois fois plus vite, au cours des cinq dernières années ; celles de l'Allemagne, celles du Japon six fois, celles de l'Italie huit fois plus vite. Tel est notre bilan pour le quinquennat écoulé.* »

A qui la faute ? Les libéraux, à l'exemple de MM. Rueff et Pinay, la cherchent dans un excès d'interventionnisme égalitariste : la fiscalité britannique, en prélevant jusqu'à 90 % des revenus, bénéfices ou dividendes, et en jugulant périodiquement les achats à crédit, aurait découragé le développement des pôles de croissance. Des subventions à motivations électorales (aux agriculteurs, aux pêcheries, aux charbonnages, aux textiles) auraient versé une rente d'incapacité à des entreprises moribondes et stérilisé ainsi des ressources qui auraient trouvé un meilleur emploi dans les secteurs d'avant-garde.

Les pratiques restrictives (prix imposés et ententes malthusiennes) auraient paralysé la concurrence et maintenu à un niveau artificiellement élevé les prix de nombreux produits industriels. Enfin, la puissance des syndicats aurait arraché bon an mal an aux employeurs des augmentations de salaires dépassant de 6 à 7 milliards de NF l'accroissement de la production.

M. Selwyn Lloyd feint de ne pas partager entièrement ce diagnostic des libéraux (et particulièrement de l'influent « Economist »), c a l q u é consciemment ou non sur celui des deux comités Rueff. Le chancelier de l'Echiquier fait mine de distribuer équitablement les blâmes, en déclarant que, depuis quelques années, « *les dividendes, les salaires et les bénéfices augmentent beaucoup plus rapidement que la productivité* », et que leur blocage s'impose, en attendant que le retard de productivité ait été rattrapé.

Mais a-t-il les moyens d'imposer pareil blocage à tout le monde à la fois ? Dans le passé, toutes les tentatives dans ce sens ont été infructueuses, quand elles furent le fait de gouvernements conservateurs. Ceux-ci étaient moins bien armés que les travaillistes, pendant l'après-guerre, pour peser sur les syndicats, prompts à riposter par la grève. Dans un pays où la majorité absolue des électeurs est salariée, il leur fallait conserver les conquêtes sociales de la période travailliste. Mais comme, en même temps, ils refusaient les nationalisations et la planification, leurs moyens d'action se réduisaient à peu de chose : aux manipulations du taux de l'impôt et du taux bancaire.

C'est essentiellement à ces deux armes que M. Selwyn Lloyd a recours une fois de plus. Leur efficacité serait aussi limitée que par le passé si leur emploi (tout comme les recommandations du comité Rueff) ne devait être suivi par un traitement de choc : l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun.

Malgré les avis défavorables que le gouvernement britannique a recueillis à ce sujet du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sa décision semble être arrêtée, sous réserve des concessions suivantes, qui sont à peu près acquises : qu'un traitement spécial soit accordé aux produits agricoles néo-zélandais (beurre principalement), ghanéens (cacao) et nigériens (huiles), ainsi qu'au thé indien, à l'aluminium et au blé canadiens.

Ces concessions seront sans doute discutées au cours de la rencontre à Paris, le 1er août, des ministres des Affaires étrangères des Six avec leur collègue britannique.

(Holmès.)

LA BOURSE DE LONDRES.
Pour répéter le « miracle » français.

Pour le gouvernement britannique, tout comme pour le français, il y a trois ans, la menace de la concurrence étrangère au sein du Marché Commun doit désormais imposer à l'économie britannique la cure de rajeunissement et d'austérité qu'aucun Parlement, dans des circonstances normales, n'oserait dicter au pays. Il s'agit là, de la part des partis britanniques, d'un aveu de défaite spectaculaire.

Tout se passe comme si quinze années de « welfare state », en injectant des mesures de socialisme distributif dans les vieilles structures du capitalisme britannique, avaient développé un esprit rentier dans toutes les couches sociales, dans les syndicats aussi bien que dans le patronat et dans le commerce, brisant l'esprit d'initiative du libéralisme classique sans réussir à lui substituer des initiatives de type socialiste.

La solution libérale

Pour remonter la pente, écrit le grand économiste de gauche Thomas Balogh (1), la Grande-Bretagne devrait porter à 27 % (contre 16 % actuellement) son taux d'investissement, « *ce qui signifierait que, pendant les deux premières années au moins, les salaires devraient être réduits de 5 %, soit autant qu'ils ont baissé en France en 1958.* » Balogh juge cette action politiquement irréalisable de la part des Conservateurs, « *car elle exigerait de très lourds sacrifices de la classe ouvrière tout en s'accompagnant d'immenses profits pour le grand capital* ». Quant à une solution socialiste, elle supposerait des bouleversements tels, au sein du parti travailliste et du pays tout entier, qu'elle demeure improbable, même si les travaillistes l'emportaient.

Il ne reste donc pratiquement que la solution libérale « forcée » du Marché Commun, dont Balogh énumère avec tristesse les conséquences :

« Par la menace d'annihilation économique, elle poussera les entrepreneurs à une politique bien plus active. La dévaluation inévitable qui suivra l'adhésion au Marché Commun engendrera un vif conflit avec les syndicats. Le dynamisme du mouvement ouvrier britannique sera brisé (ce qui constitue l'argument majeur des milieux gouvernementaux en faveur de l'adhésion au Marché Commun). Après quoi, la réduction des salaires réels et l'accroissement de l'accumulation inciteront les entrepreneurs à accélérer les investissements et le progrès technique.

La concurrence nippone

« Ainsi se répéterait en Grande-Bretagne le « miracle » français et allemand, c'est-à-dire l'abaissement des salaires réels, s'accompagnant d'un accroissement des inégalités, d'une forte élévation de l'accumulation du capital et de la modernisation de l'industrie. Bien que je considère avec méfiance et hostilité la manière dont s'accomplirait cette rénovation économique, et avec plus de méfiance et d'hostilité encore les répercussions internes de cette opération, j'incline cependant aujourd'hui à penser, en tant qu'économiste, que nous ne pourrons pas demeurer en marge. Le tenterions-nous que nous nous trouverions face à face avec la concurrence nippone et américaine, qui sera d'autant plus vive que nous serions exclus du marché européen.

« En demeurant à l'écart, nous tomberions (en raison notamment de la réorientation vers le Marché Commun des investissements directs) dans une position d'infériorité croissante, et personne ne pourra plus arrêter cette décadence. Au bout d'un certain temps, les sacrifices nécessaires pour remettre l'Angleterre sur pied seraient d'une telle ampleur qu'aucun gouvernement, fût-il le plus énergique gouvernement travailliste de gauche, ne se déciderait à les consentir.

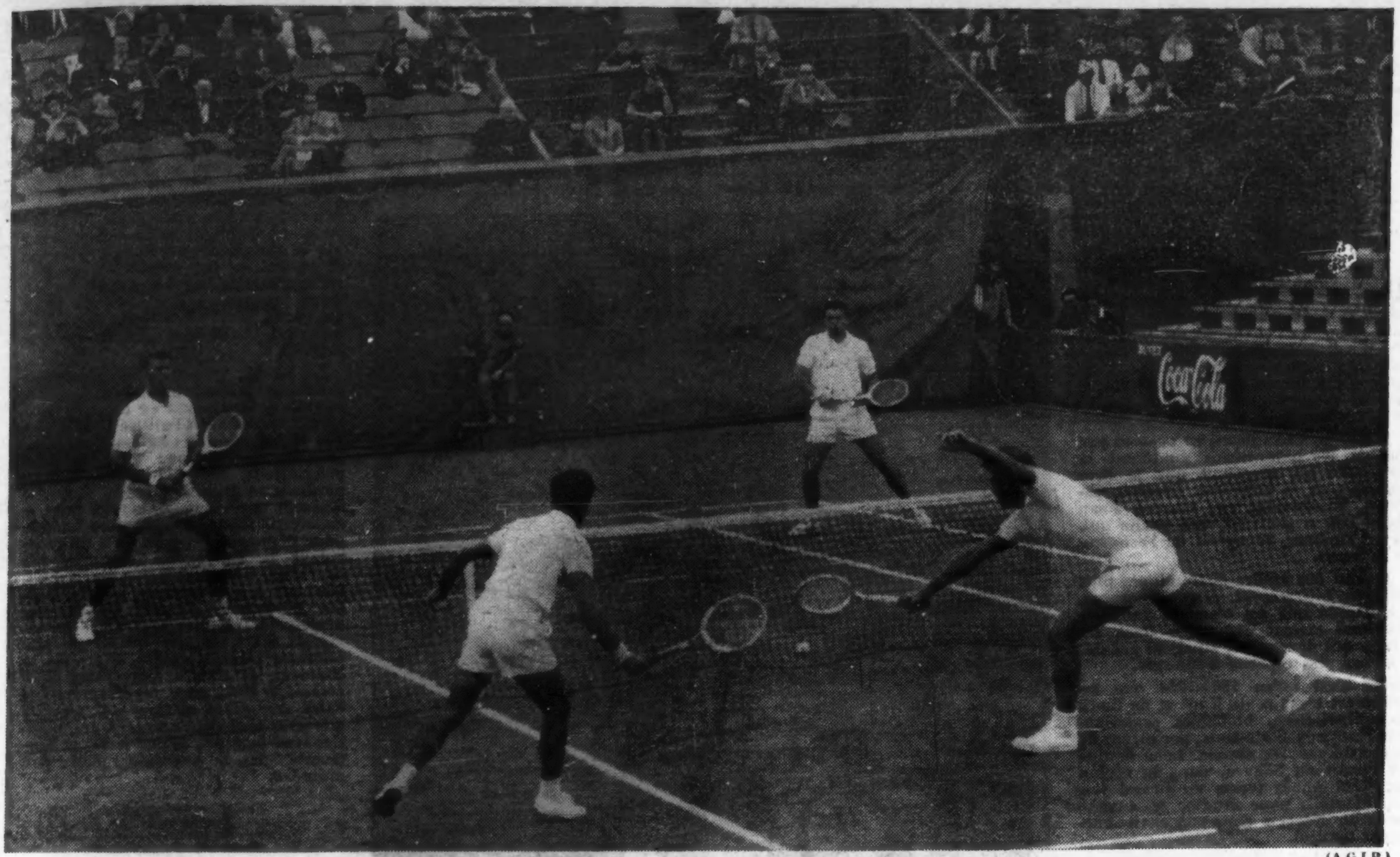
« Ces contradictions, écrit Balogh, me déchirent ; mais j'estime tout de même qu'en dernière analyse l'argument économique parle en faveur de l'adhésion. »

Aux attendus près, cette conclusion est également celle des journaux les plus influents de Grande-Bretagne, et notamment de l' « Observer » et de l' « Economist ».

Les mesures peu originales de M. Selwyn Lloyd préparent l'un des plus grands tournants de l'histoire britannique.

MICHEL BOSQUET.

(1) Dans « La Revue de Politique Internationale », Belgrade.



(A.G.I.P.)

LE DOUBLE DU MATCH FRANCE-ITALIE (*).
D'étranges parties de poker.

TENNIS

Une fois de plus

● ***Jugée sur 50 joueurs, la France pourrait être la première nation du monde. Mais elle ne jouera même pas la finale européenne de la Coupe Davis.***

UNE fois de plus, les joueurs français se sont inclinés devant les joueurs italiens dans l'épreuve reine du tennis : la Coupe Davis. C'est l'équipe d'Italie qui recevra la Suède, en finale européenne, à Milan. Elle a de sérieuses chances de l'emporter et, comme l'année dernière, de rencontrer en demi-finale mondiale les Etats-Unis.

Ce sera la septième fois depuis 1949 que l'Italie sera chargée de défendre l'honneur du vieux continent devant les deux monstres du tennis : l'Australie et les Etats-Unis. L'an dernier, elle a même réussi à éliminer les Etats-Unis, exploit qu'aucune équipe européenne n'avait réalisé depuis que la Grande-Bretagne, en 1937, avait abandonné aux joueurs américains cette Coupe Davis que la « désertion » de Fred Perry, passé professionnel, ne lui permettait plus de défendre. Avec la Grande-Bretagne, une seule autre nation européenne a connu la gloire de posséder le fameux « saladier » : la France des « Mousquetaires », Lacoste, Cochet, Borotra, Brugnon.

La suprématie anglo-saxonne s'explique en partie par la « dictature de l'herbe ». Parmi les nombreuses anomalies du règlement de la Coupe Davis — inchangé depuis 1900 — l'une des plus regrettables est la liberté qu'elle accorde dans le choix de la surface de jeu. Les pays anglo-saxons jouent sur l'herbe, surface rapide où la balle glisse et garde sa vitesse après l'impact. L'Europe et le reste du monde jouent sur la terre battue, qui donne à la balle un rebond béat. Les joueurs européens doivent donc se contenter d'aller à Wimbledon, une fois par an, pour tenter d'y acquérir l'indispensable « pied de la prairie ».

Ce désavantage pourrait d'ailleurs jouer en sens inverse. Si l'Italie, par exemple, détenait la Coupe Davis et ne la mettait en jeu que chez elle, il est probable que l'Australie et les Etats-Unis auraient du mal à la reprendre. Actuellement, le tennis australien repose sur trois joueurs : Laver, Fraser et Emerson. Aucun d'eux n'aurait de chances sérieuses de battre l'Italien Pietrangeli sur terre battue, bien que celui-ci ne soit même pas champion du monde officieux sur cette surface (il a été battu aux Championnats de Paris par l'Espagnol Santana). Tant que les rencontres ne se joueront pas sur une surface unique, la Coupe Davis n'aura pas la signification à laquelle sa réputation la fait prétendre.

Les hommes-sandwiches

Un succès en Coupe Davis, d'autre part, ne traduit pas nécessairement la santé sportive d'un pays. Il suffit, pour remporter l'épreuve, de deux grands joueurs qui pourront prendre trois des cinq points (quatre simples et un double) attribués à chaque rencontre. Il a suffi à la Belgique de pouvoir aligner Brichant et Washer, à la Tchécoslovaquie de réunir Drobny et Cernik, à la Suède de présenter Davidson et Bergelin pour régner sur l'Europe... et disparaître aussitôt après. C'est ce que déplorait Henri Cochet : « Jugée sur cinquante joueurs, la France pourrait être la deuxième, sinon la première nation du monde. » C'est une exagération, mais où il y a du vrai.

Ce n'est pourtant pas la France qui a le plus de chances d'aller aux Etats-Unis ou en Australie dans les années qui viennent. L'Italie continuera sans doute de régner en Europe jusqu'à ce que Pietrangeli (28 ans) et Sirola (33 ans) abandonnent leur raquette. La relève sera peut-être prise ensuite par l'Allemagne, qui semble disposer des crédits nécessaires pour entretenir une intéressante cohorte de jeunes.

L'argent est en effet un ingrédient indispensable à la formation d'une solide équipe nationale. Si l'Espagne, par exemple, avait pu surenchérir sur les propositions (25 millions par an) faites à Gimeno par le maître des professionnels, Jack Kramer, comme l'Italie a pu le faire pour sauver Pietrangeli, elle serait cette année, avec Gimeno et Santana, championne d'Europe.

Pietrangeli est donc payé, dira-t-on, bien qu'il soit amateur ? Evidemment. Numéro deux mondial, il est sans doute le mieux payé de tous les amateurs — qui le sont tous. La Fédération italienne a accordé quelque quatre millions d'anciens francs à ses deux champions, avant même le commencement de la saison. Pour les dissuader de regarder du côté de Kramer, on a fait entrer Pietrangeli et Sirola dans un club privé, succursale publicitaire de la fabrique de réfrigérateurs « Ignis ». Et tous deux arborent partout un survêtement jaune qui proclame, en cinq lettres noires, leur raison sociale. Ils ne violent pas les règles de l'amateurisme : ils les défient. Pietrangeli a d'ailleurs déclaré qu'il aurait refusé cette situation d'homme-sandwich « si elle ne lui avait rapporté que 10 millions par an ».

En face de cette véritable « société d'encouragement au sport bipède » italienne ; en face des firmes commerciales australiennes comme « Dunlop », qui donnent 15 millions par an à Fraser et aux autres joueurs australiens et leur permettent de passer six mois de l'année sur les courts du monde ; en face des universités américaines, qui accordent des régimes de faveur à leurs espoirs sportifs, la France paraît bien désarmée. Elle ne réussit guère qu'à entretenir son numéro un, Pierre Darmon. Les autres vivotent, allant de tournoi en tournoi pour faire ce qu'ils appellent un « biscuit », c'est-à-dire un cachet d'une vingtaine de mille francs.

L'expérience Bergerat

La France n'a tenté qu'une seule imitation fugitive des méthodes étrangères avec « l'expérience Bergerat ». Bergerat, qui disposait, à 23 ans, d'une fortune personnelle d'origine familiale, a consacré ses revenus à la fabrication d'espoirs. Il a fait gagner deux ans à tous nos jeunes, formant Renavand et Bresson, inventant Contet et C. Duxin. Mais les obligations militaires des jeunes Français nuisent incontestablement à leur développement sportif. Renavand, sacré espoir officiel dimanche dernier à Roland-Garros par sa victoire sur l'Italien Merlo, devra repartir en octobre prochain pour un deuxième séjour en Algérie, comme l'ont fait avant lui Darmon, Grinda, Pilet, Viron et Molinari. C'est pourquoi un journaliste italien, G. Clerici, comparant la situation des jeunes de France et d'Italie, a pu écrire : « Il est certain que la perte de la guerre mondiale, qui a enlevé d'un seul coup à l'Italie la Libye, l'Ethiopie et ses illusions sur la Tunisie, a rendu un fier service au sport italien. »

Malheureusement, un goût immodéré du faste et une gestion maladroite ont contraint Bergerat à abandonner son mécénat. Aujourd'hui, le tennis français ne vit plus que de ses propres ressources. Sa technique est faible, car ses maîtres refusent d'admettre les règles de base de tous les autres sports (importance primordiale des qualités physiques, orientation de masse, etc.). Ils continuent à considérer le tennis comme un sport « à part » et se vantent d'une illusoire « méthode française ».

L'Open

Les ressources de la Fédération française sont maigres. Même en arrondissant le prix des licences, elle ne peut compter que sur 78 millions d'anciens francs versés par 70.000 licenciés (il y en a 400.000 en Australie). Le stade Roland-Garros, enfin, ne fait plus recette avec les championnats de France. Il suffirait, bien entendu, de deux ou trois grands champions français en demi-finale pour remplir le stade, mais on a renoncé à les attendre.

Pour attirer le public, on a voulu organiser un tournoi « open », grande confrontation annuelle qui réunirait à Paris tous les champions amateurs et professionnels. Mais cette formule, soutenue par Jean Borotra, par les organisateurs du tournoi de Wimbledon et par les Etats-Unis, a été repoussée une fois de plus à Stockholm par la Fédération internationale. Le principe des tournois « open » a été admis mais le vote a été reporté à l'année prochaine.

Il y a peu de chances que le projet recueille la nécessaire majorité des deux tiers. La difficulté, cette fois, ne vient plus de la crainte des appétits financiers des joueurs professionnels : l'année dernière, Jack Kramer a réglé en une semaine son « contrat de mariage » avec Wimbledon. Ce sont les amateurs qui s'opposent à l' « open », et cela parce qu'ils ne sont plus de vrais amateurs. S'ils l'étaient, ils ne verraient aucun inconvénient à jouer pour rien contre des professionnels qui seraient seuls payés. C'est ce qui se passe dans les tournois de golf. Mais les amateurs ne veulent plus renoncer aux sommes qu'ils touchent actuellement « sous la table » ou qu'ils « gagnent » au cours de parties de poker truquées avec les organisateurs des tournois.

Pour résoudre le problème, il suffirait de supprimer les articles 29 et 30 de leur statut, qui précisent que : « le joueur amateur ne pourra pas : a) jouer pour un prix ; b) jouer dans un match contre un joueur non amateur».

Mais pour accepter d'envisager cette simple retouche, il faudra sans doute beaucoup de temps aux dirigeants de la Fédération internationale.

JEAN MEUNIER.

(*) De g. à dr. : Sirola, Darmon, Pietrangeli et Grinda.

SCIENCE

Le vaisseau du désert

● *On a enfin découvert le secret de l'extraordinaire endurance du chameau.*

D'OU vient la sobriété proverbiale du chameau, cette faculté qui le rend si précieux et si différent des autres animaux domestiques. C'est aujourd'hui seulement, au moment où les énormes camions transsahariens commencent à lui enlever sa suprématie, que sa physiologie commence à être mieux connue.

De Pline à nos jours, en passant par Buffon, les naturalistes éludèrent la difficulté en décrétant que le dromadaire et le chameau, proches parents, possédaient une réserve d'eau dans leur organisme, une poche qui, selon l'auteur, voyageait de l'estomac à la bosse.

Quand des études anatomiques plus sévères infirmèrent cette hypothèse, on décida que les réserves d'eau de l'animal étaient dispersées dans ses tissus qui devenaient ainsi, au gré des auteurs, des espèces d'éponges.

Ce n'est qu'en 1953-1954 que les premiers travaux de Knut et de Bodil Schmitt-Nielsen, biologues scandinaves fixés aux Etats-Unis, permirent de reconsidérer les choses. Leur équipe se rendit au Sahara, dans la région de Béni Abbès (oasis du Grand Erg Occidental), pour étudier le « vaisseau du désert » dans son environnement naturel.

Des tiges et des feuilles

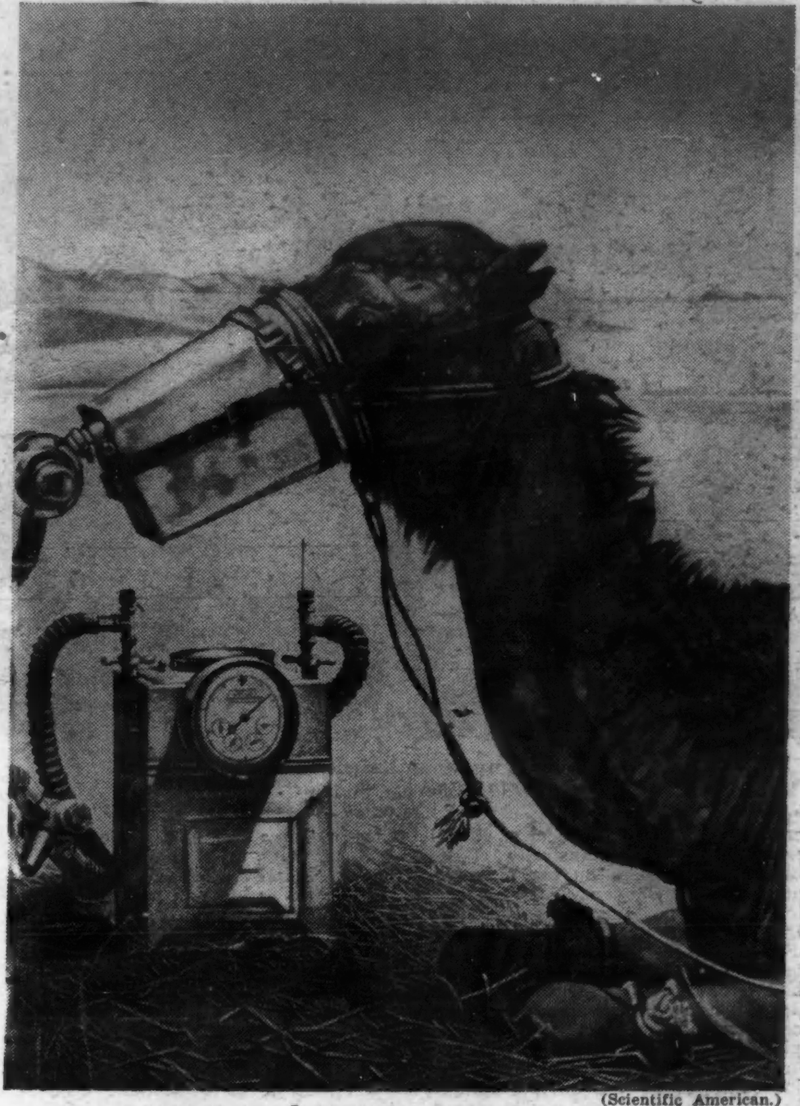
Leurs premières constatations furent formelles : chez le dromadaire au repos, aucun tissu ne contient d'eau excédentaire. A plus forte raison, aucune poche-réservoir n'a été découverte, bien que, comme chez la plupart des ruminants, l'estomac contienne une grande quantité de jus gastrique. Mais ce n'est pas une provision où l'animal puise ; cette quantité ne diminue pas même après plusieurs jours de régime sans eau.

Tout être vivant a pourtant besoin d'eau pour survivre. Il y a plusieurs causes de déshydratation chez les mammifères et le chameau n'y échappe pas. D'une part, en respirant, il perd de l'eau par les poumons. D'autre part, la transpiration provoque l'évaporation de l'eau contenue dans l'organisme. Enfin, les excréments et l'urine emportent du précieux liquide.

L'extraordinaire endurance du chameau, en fait, n'a pas de cause unique. L'ensemble de ses fonctions vitales est adapté à une survie prolongée sans absorption de liquide.

Tout d'abord, à condition de pouvoir trouver une nourriture suffisamment verte — comme c'est le cas souvent en hiver — l'animal peut se contenter des tiges et des feuilles de plantes broutées. Le chameau qui avait passé plusieurs semaines nourri de la sorte refusait l'eau lorsqu'elle lui était offerte. Le cas est commun et se rencontre chez d'autres animaux du désert.

En revanche, lorsqu'il est au régime de nourriture déshydratée — foin ou dattes sèches — l'animal ne peut plus compenser ses pertes en eau. Sans boisson, il maigrit progressivement, tout en continuant à manger « sec » de fort bon appétit. Cette perte de poids provient de la déshydratation progressive. Le chameau peut ainsi perdre une quantité d'eau correspondant au quart de son poids total !



(Scientific American.)

LE CHAMEAU COBAYE.
Rien dans la bosse.

100 litres en 10 minutes

Dans ces conditions, l'homme serait mort depuis longtemps. La différence tient à la provenance de l'eau perdue. Chez l'homme, une déshydratation se traduit en premier lieu par une diminution du volume sanguin ; le sang s'épaissit et devient plus visqueux. Sa circulation se fait alors plus lente, ce qui a des conséquences dramatiques. C'est la circulation sanguine qui permet, parmi d'autres fonctions, d'évacuer vers la peau les calories excédentaires de l'organisme ; avec son ralentissement, cette évacuation devient insuffisante et la température de l'individu monte rapidement. Par temps frais, un homme peut survivre tout en ayant perdu une quantité d'eau correspondant à près de 20 % de son poids total. Sous le soleil du désert, la perte de 12 % devient fatale. Le chameau, lui, peut perdre plus du double de ce chiffre sans que son volume sanguin soit affecté sensiblement. Il évite ainsi « l'emballage thermique » de son thermostat organique.

La déshydratation du chameau se fait aux dépens de ses tissus, qui peuvent perdre un tiers de leur humidité sans dommage. Un animal ayant perdu par déshydratation une centaine de kilos les reprend presque instantanément, dès qu'il peut se désaltérer. Evidemment, la vue d'un animal engloutissant en dix minutes une centaine de litres d'eau, pouvait donner à penser que celui-ci se constituait une réserve, en prévision des besoins ultérieurs. En fait, il ne s'agissait que de combler un déficit.

Sans transpirer

D'autre part, le chameau utilise avec parcimonie le liquide dont il dispose, réduisant au minimum les pertes vers l'extérieur. Son urine, par exemple, est très concentrée. (Le chameau est pourtant battu sur ce point par le rat du désert, dont l'urine est si pauvre en eau qu'elle se solidifie après l'expulsion.) Le travail de ses reins lui permet d'ailleurs de boire des eaux saumâtres très riches en sels, qui rendraient malade un être humain.

La sueur, qui sert de régulateur thermique à l'organisme, est une autre cause de dépense en eau. Ce régulateur, le chameau l'utilise bien moins que la moyenne des animaux. Sa température oscille dans d'assez larges proportions. Chez l'homme, la température ne dépasse guère 37° C, quelle que soit la chaleur ambiante. Chez le chameau, cette température monte pour dépasser 40° sans qu'il ait pour autant la fièvre. En revanche, au cours des heures fraîches de la nuit, l'animal laisse sa température tomber au-dessous de 34°. De longues heures de sudation sont ainsi économisées. Ce n'est que quand sa température interne atteint 40,8° que le chameau se met à transpirer. Mais comme la différence des températures entre son corps et l'air est moindre que pour les autres animaux qui maintiennent leur organisme à 37° C, l'intensité de la sudation peut être moindre.

La synthèse de l'eau

En outre, la transpiration est diminuée par la laine qui protège son dos. Un chameau tondu fraîchement perdait 60 % de sueur excédentaire par rapport à un animal revêtu de sa laine. C'est que celle-ci, excellent isolant thermique, coupe le flot de calories que le soleil déverse sur la peau. De plus, la graisse du chameau n'est pas répartie uniformément sous la peau comme chez d'autres animaux, mais ramassée dans la bosse. De cette façon, il n'y a pas de couche isolante entre la peau et l'intérieur de l'organisme, qui peut envoyer plus facilement ses calories excédentaires vers la surface.

C'est par tout cet ensemble de particularités, dont les plus frappantes sont la température variable du corps et la constance du volume sanguin, que le chameau est adapté au genre de vie si particulier qui est le sien. Certes, d'autres animaux du désert, notamment des petits rongeurs, montrent des caractères d'adaptation au moins aussi poussés (certains d'entre eux vont jusqu'à faire une véritable synthèse de l'eau, en combinant à l'oxygène de l'air l'hydrogène provenant de leurs réserves de graisses). Mais, par le rôle qu'il joue dans la vie des hommes du désert, c'est le chameau qui reste le symbole de la sobriété. Et c'est à lui qu'on peut rêver avec envie lorsqu'on ingurgite des litres de boissons glacées, aussitôt converties en sueur.

JACQUES BURMAND.

MADAME EXPRESS

ANNIE GIRARDOT ET Mlle CHANEL.
Choisir avec passion et patience.

● ***Cette semaine Madame Express a consacré*** **toute son activité à deux spécialités bien françaises: la mode et la cuisine.**

Après avoir assisté aux premières présentations des grands couturiers et constaté que les Parisiens d'été se nourrissent plus volontiers de hamburgers et de sandwiches que de petits plats mijotés, elle s'est demandé, avec un peu d'inquiétude, si, dans ces deux domaines traditionnels, les Français ne sont pas également en train de perdre leur suprématie.

1) En ce qui concerne la mode, il est encore trop tôt pour se laisser aller au découragement. En début de semaine, aucune nouveauté importante n'avait encore fait palpiter le cœur, et Eugenia Sheppard, la plus grande chroniqueuse américaine de mode, disait tristement : « J'ai envie de rentrer à la maison, la mode cette année s'annonce terne ».

Mais Dior et Chanel n'avaient pas encore présenté.

L'hiver 61-62, si ces deux créateurs n'apportent pas de révolutions, aura des lignes sages et arrondies : un souvenir frileux du printemps dernier. Une certitude cependant : les femmes, cet automne, se couvriront de feu et de cendres. Jamais les tisseurs n'ont proposé une gamme aussi luxuriante de matières et de coloris. Jouant à l'impossible, ils traitent les lainages bourrus comme des dentelles, les mousselines comme des lamés, les soieries comme des lainages.

Toutes les fibres se mélangent, se déguisent, se transforment ; les soies sont lourdes et mates, les tweeds, arachnéens et somptueux. Le jour, les feuilles d'automne, les ocres, les rouilles, les briques, les pourpres (toutes les teintes à base de rouge) s'allient au noir et au gris. Le soir, le noir sert de trame aux imprimés et aux brochés. L'or éclate ou s'infiltre, illumine ou souligne.

C'est en travaillant ces étoffes (on n'a pas envie de dire tissus) prestigieuses, que la Haute Couture se bat désormais contre les copieurs et la grande diffusion. On ne pourra jamais vendre à un prix raisonnable une robe dont la matière première vaut 100 ou 150 NF le mètre.

Chanel l'a compris depuis longtemps, elle choisit avec patience et passion chacun des tweeds ou des lamés qui ont fait son triomphe. Cette année encore elle affectionne particulièrement les rapprochements imprévus des tons et des textures qui mettent en valeur la sobriété des lignes (voir photo ci-dessus).

2) Quant à la cuisine, pour savoir s'il s'agit encore d'un art français, Madame Express interroge cette semaine ses lecteurs. Les plus gastronomes d'entre eux pourront, en répondant à ses questions, gagner un des cinquante prix destinés à les récompenser. Une heure de vacances vaut bien un autocuiseur ! **(Voir pages II, III, IV.)**

ÊTES-VOUS GASTRONOME ?

LES Français ont toujours joui d'une solide réputation de gastronomes. Chaque année, pour vérifier cette réputation, des milliers de touristes débarquent à Paris, et font le tour des 8.000 restaurants où ils pourront — du petit bistrot à la table la plus célèbre — déguster, enfin, la vraie cuisine française.

Mais ces petits plats, longuement mitonnés sur un coin de fourneau, les prépare-t-on encore à la maison, ou bien les femmes, surmenées, consacrent-elles de moins en moins de temps à la préparation des repas, et abandonnent-elles aux professionnels le soin de soutenir leur renommée de cordons bleus ?

A vous de dire si la gastronomie est toujours le violon d'Ingres national, en répondant à ces vingt questions d'ordre culinaire ou para-culinaire.

Attention, ce jeu est également un concours récompensé de 50 prix. Envoyez vos réponses avant le samedi 5 août, minuit (le cachet de la poste faisant foi), à Madame Express, « Concours cuisine », 91, Champs-Elysées, Paris.

- **1er prix : une cuisinière à gaz 4 feux.**
- **Du 2e au 7e prix : un autocuiseur « Super-Cocotte SEB » de 10 litres.**
- **Du 8e au 16e prix : un autocuiseur de 8 litres.**
- **Du 17e au 26e prix : un autocuiseur de 5 litres.**
- **Du 27e au 31e prix : une cafetière pression à l'italienne « Moka SEB », 9 tasses.**
- **Du 32e au 41e prix : une cafetière 6 tasses.**
- **Du 42e au 51e prix : une cafetière 4 tasses.**

1 Chaque province française a sa spécialité. Voici 10 spécialités et 10 provinces. Rendez chaque spécialité à sa province.

— Provence, Languedoc, Bretagne, Normandie, Picardie, Franche-Comté, Touraine, Alsace, Bourgogne, Poitou.

— Choucroute, flamiche, cassoulet, bouillabaisse, tripes, andouille chaude, rillettes, cancoillote, jambon persillé, bouilletures d'anguilles.

(Question notée sur 5 - 1/2 point par réponse exacte.)

2 Votre vocabulaire est-il parfaitement au point ? Voici plusieurs expressions qui émaillent le langage de la gastronomie.

Vrai ou faux ?

a) Singer : signifie saupoudrer de farine pour lier la sauce.

b) Cardinaliser : se dit en argot culinaire pour « faire rougir » le crustacé plongé dans un court-bouillon.

c) Parer : entourer un morceau de viande d'une barde de lard.

(Question notée sur 3 - 1 point par réponse exacte.)

3 Certains plats doivent, obligatoirement, être additionnés d'un alcool ou d'une liqueur. Voici trois plats, et, pour chacun d'eux, trois « parfums ». Choisissez le bon :

1) Homard à l'américaine :
a) calvados,
b) cognac,
c) whiskhy.

2) Cerises Jubilée :
a) kirsch,
b) izarra,
c) genièvre.

3) Crêpes Suzette :
a) grand marnier,
b) curaçao,
c) bénédictine.

(Question notée sur 3 - 1 point par réponse exacte.)

4 Pour baptiser leurs plats, les cuisiniers font preuve de plus d'imagination que les conseillers municipaux pour les noms de rues. Pour chacun des noms suivants, nous vous offrons trois « origines ». Choisissez la bonne.

1) MACEDOINE :

a) Ce mélange de légumes constituait le plat favori du grand Alexandre.

b) La macédoine est composée de différents petits morceaux, tout comme l'ancienne province de Macédoine était constituée de petits Etats amalgamés.

c) Sous Philippe le Bel, un cuisinier du nom de Massé-Douan inventa ce plat, dont l'orthographe fut altérée par la suite.

2) BOUCHEE A LA REINE :

a) Une recette inventée par Marie Leczinska, épouse de Louis XV.

b) Chacune de ces « bouchées » a la forme d'une couronne de Reine.

c) Le cuisinier qui, le premier, réalisa ce plat possédait un restaurant avenue de la Reine à Boulogne-Billancourt.

3) EPIGRAMME :

a) Pièce d'agneau, accompagnée d'une sauce très relevée, « piquante », tout comme l'épigramme doit être une pièce de poésie spirituelle et virulente.

b) Une femme du monde, plus élégante que cultivée, entendit un de ses invités vanter les « épigrammes » dont on l'avait régalé à la fin d'un repas : elle en commanda aussitôt à son cuisinier, qui après avoir cherché — mais en vain — inventa une nouvelle façon d'accommoder la poitrine d'agneau.

c) Epigramme : correspond à la partie de l'agneau située (approximativement) sur l'estomac et dénommée épigastre. Mais ensuite,

1

2

3

4

CUISINIERS ET GOURMETS

5 Voici les portraits de cinq hommes, cuisiniers ou... gastronomes, qui doivent leur célébrité à l'art culinaire. Ils s'appelaient :

a) Grimod de La Reynière.

b) Carême.

c) Curnonsky.

d) Escoffier.

e) Brillat-Savarin.

Rendez à chacun son patronyme.

5

(Question notée sur 5 - 1 point par réponse exacte.)

le nom a [...] confondu avec épigr[...]

(Question not[...] par réponse.)

6 Voici trois [...] trois ont la mê[...] pourtant, l'un [...] moins bien équil[...] tres en éléments [...] trouver ce menu [...]

a) Carott[...] pommes frites ;

b) Sal[...] pommes à l'ang[...]

c) Sala[...] pommes de ter[...] (2 par personne) ; [...] pudding [...] confiture.

(Question not[...]

7 Savez-vous [...] besoin de confitu[...]

a) Un [...]

b) Un [...] ?

c) Un [...] actif de 35 ans !

(Question not[...]

8 Les fromag[...] inattendus. [...] énumérons ci-desso[...] un. Lequel ?

— Le [...]

(Question not[...]

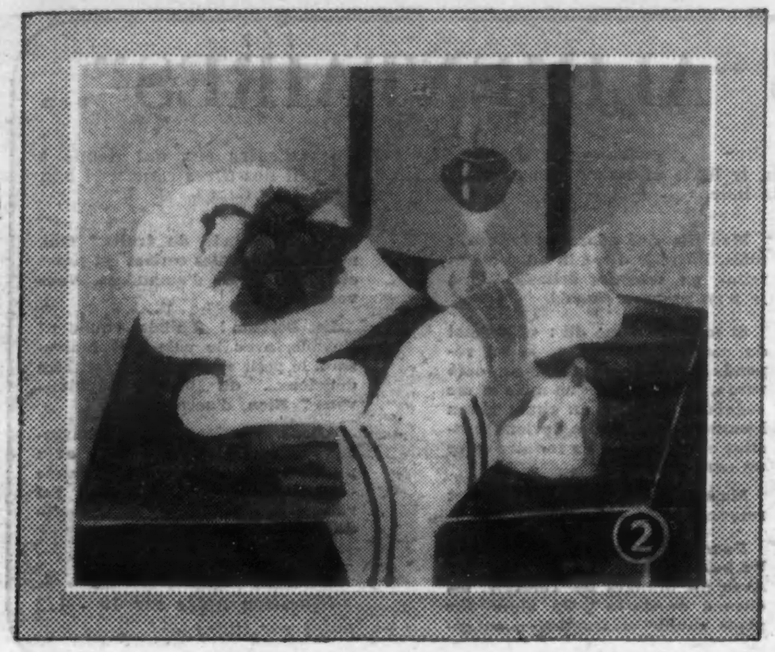
9 Avez-vous [...] mesures ? A votre [...] soupe pleine [...] a-t-il de grains [...]

— 48.
— 72.
— 85.

A 5 [...] vous tiendrons [...]

(Question n[...]

10 Dans la [...] Goût » de Brill[...] cite une recette [...] Sainte-Alliance. Sav[...] ingré-



dients entrent dans la composition de ce plat :

— 5.

— 18.

— 21.

(Nous demandons cette réponse à 2 chiffres près.)

(Question notée sur 2.)

11 Dans la (bonne) cuisine, les sauces jouent un rôle essentiel. Pouvez-vous donner une courte définition de celles-ci ?

— **Sauce pauvre homme.**

— **Sauce Zingara.**

— **Sauce Sainte-Menehould.**

— **Sauce Cambridge.**

(Question notée sur 8 - 2 points par réponse exacte.)

12 Un auteur célèbre s'est livré, un jour, à une expérience d'anthropophagie, qu'il a ensuite relatée, avec un certain humour.

S'agissait-il de :

a) Dumont d'Urville ?

b) Guy de Maupassant ?

c) Rimbaud ?

(Question notée sur 3.)

13 N'avez-vous jamais remarqué de haricots verts trop verts, ou de vin rosé trop rose ? La coloration artificielle de certains produits alimentaires est autorisée par la loi, mais sévèrement réglementée. Voici une liste de 10 aliments ou boissons. La couleur originale de deux d'entre eux ne doit *jamais* être ravivée. Lesquels ?

a) Sucre.

b) Crevettes roses d'Afrique du Nord.

c) Beurre.

d) Bière.

e) Mayonnaise.

f) Moutarde.

g) Margarine.

h) Cornichons.

i) Charcuterie.

j) Poissons séchés et salés.

(Question notée sur 4 - 2 points par réponse exacte.)

14 Madame Express donne souvent des astuces culinaires. En voici trois. Mais deux seulement ont été publiées dans ses pages. La troisième est parfaitement fantaisiste. La détecterez-vous ?

a) Pour enlever aux haricots verts en conserve le léger goût de fer qui les dénature, il suffit, après les avoir sortis de leur boite et rincés à l'eau claire, de les faire chauffer au bain-marie.

b) Pour rendre la mayonnaise supportable à tous les estomacs, il suffit d'ajouter, mélangée au sel, une légère pincée de bicarbonate.

c) Pour faire rester la moelle « dans son os », quand on cuit un pot-au-feu, il suffit de piquer trois grains de gros sel à chaque extrémité de la moelle encore crue.

(Question notée sur 3.)

15 La cuisine a souvent inspiré les écrivains. Voici quatre textes. Leurs auteurs ? Michel de Saint-Pierre, Saint-Simon, Flaubert, Antoine Blondin ? Saurez-vous restituer à chacun sa prose ?

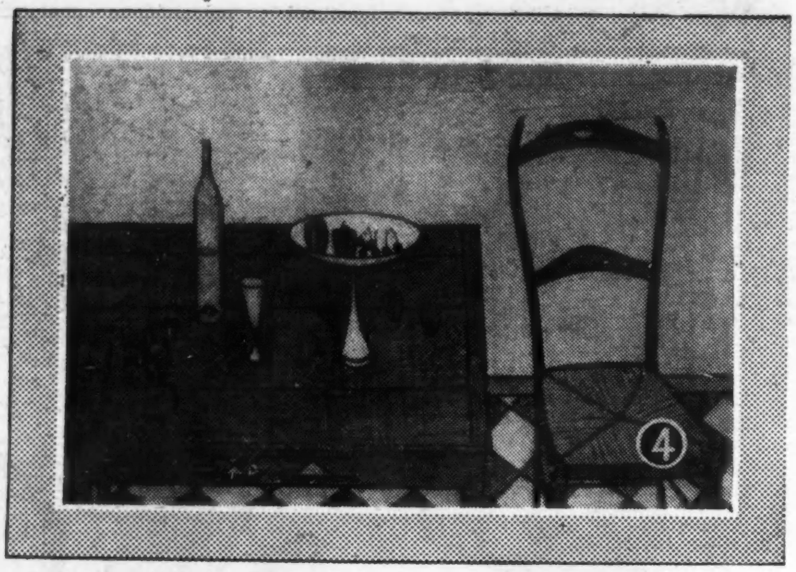
1) La paupiette est un art de clair-obscur, répondit-il, foncée à l'extérieur, nacrée en dedans... Comme je vous l'avais laissé entendre, je pars de l'olive, la noire et la verte enchâssées l'une dans l'autre. Je les enroule dans mon escalope tapissée de jambon et de mousse de foie gras.

2) Il y avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulet, du veau à la casserole, trois gigots, au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille. Aux angles se dressait l'eau-de-vie, dans des carafes.

3) Une foule énorme et fort mêlée se pressait pour admirer la façon dont il avale, au grand couvert, avec une exquise politesse et un parfait souci de l'étiquette, une compote et un morceau de veau, une forte salade, trois perdreaux, une carpe, une tourte à la frangipane et des fruits.

4) D'abord, et de toute évidence, il convient de faire revenir ces petits oignons et ce lard coupé en dés. La chanson du lard épanoui dans le beurre fondu est en soi délectable. Les oignons sentent bon. Mia, qui se laisse emporter par ses passions, murmure : « Si j'étais Guerlain ou Caron, moi, j'inventerais un parfum à l'oignon frit. »

(Question notée sur 16 - 4 points par réponse exacte.)



PEINTRES GOURMANDS

16 ***La « nature morte au compotier » a inspiré plusieurs peintres célèbres.***

Voici quatre toiles peintes sur ce thème. Quels furent leurs auteurs ?

(Question notée sur 8 - 2 points par réponse exacte.)

LES SOLDES
MEN SPORT
valent un détour
MEN SPORT
hommes et dames
16 rue de Sèvres LIT 20-21
Parking gratuit : garage de l'Abbaye
30 bd Raspail

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

frédérique
31, rue Marbeuf
PLEIN ETE
MOUSSELINE SOIE, COTON
ROBES DEUX PIECES
BLOUSES ET PANTALONS
Créations couture dessinées et exécutées en ses ateliers
TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

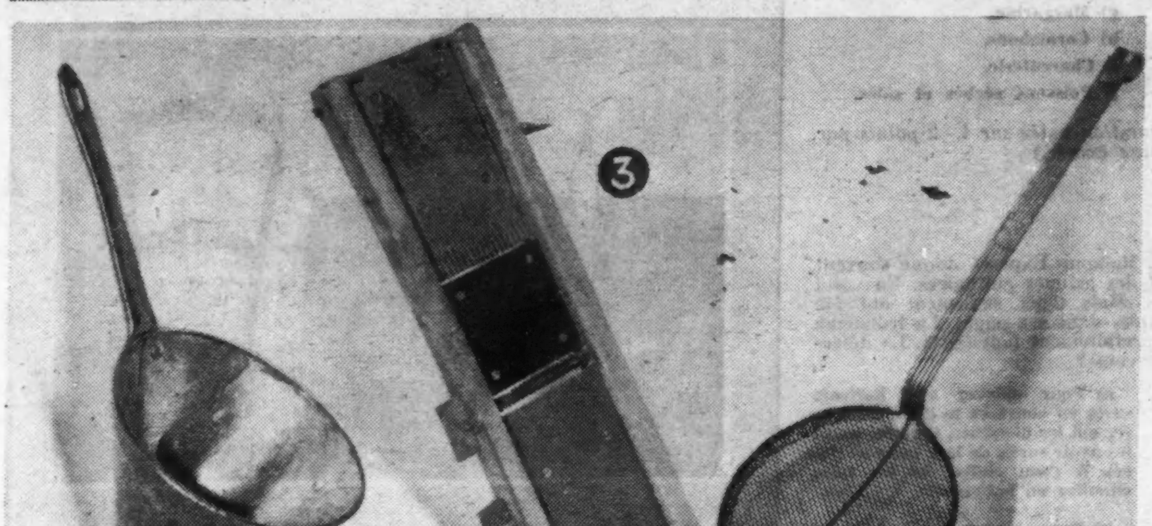
TECHNIQUE

17 Vous êtes peut-être gastronome. Etes-vous également technicien ?

— L'araignée,
— Le chinois,
— La mandoline,
— La négresse,
— Le cul-de-poule

sont couramment utilisés en cuisine.

Saurez-vous les identifier ?



(Question notée sur 10. 2 points par réponse exacte.)

CHANSONS "ALIMENTAIRES"...

18 Les auteurs de chansons doivent être des gastronomes avertis, des centaines d'entre eux ont donné à leurs œuvres des titres... culinaires, le texte ci-dessous en comporte vingt. Il s'agit des *titres exacts*, et non approximatifs. Saurez-vous en dresser la liste.

Il faut, paraît-il, manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. Moi, j'aime vivre... et aussi manger. J'aime le lard, la crème chantilly, les macaroni, les melons, et je ne dédaigne pas une petite salade avec de la mayonnaise.

Composer un menu pour ma famille, mes amis, quelle joie délicate, mais quelle tâche ardue !

Apprenez que pour acheter l'entrecôte idéale, je me lève quelquefois à 5 heures du matin afin de la choisir aux Halles !

Cependant, il faut vous avouer que j'ai mauvais caractère. Lorsque je fais la cuisine, j'exige que personne ne s'en mêle. Quelques exemples :

Mon fils aîné adore les fritures : mais, lui ai-je dit, « là où y a des frites, ça sent les frites », alors, je n'en prépare jamais.

Si mon mari me dit : « Fais-moi du couscous, chérie », je lui réponds : « Va le déguster au café turc », si mon père s'en mêle et me suggère : « Donne du rhum à ton homme », je me fâche, deviens grossière et explose : « Va te faire cuire un œuf, man » !

Mais je me reprends aussitôt et retourne à mes fourneaux.

Pour le dessert, j'hésite toujours. Un beau plat d'agrumes peut-être ? Avec les oranges de Tel-Aviv, les citrons de Jaffa ? Ou alors une glace vanille et framboise, ou encore une salade de fruits ? Oui, mais le temps des cerises est passé et il n'y a plus d'amandes... Nous verrons.

La boisson ! J'allais l'oublier ! Voyons, avec le cassoulet toulousain, le petit vin blanc devrait être délicieux... du bordeaux, dites-vous ? Bien, d'accord.

Allons, j'arrête ici mon bavardage culinaire. Comme vous avez pu vous en rendre compte, j'aime ce qui est bon. Croyez-moi, j'ai raison. Imitez-moi : c'est la recette de l'amour fou.

(Question notée sur 10 - 1/2 point par titre.)

19 On ne sert pas n'importe quel vin avec n'importe quel plat. Serviriez-vous :

1) Le homard à l'américaine avec :
a) Châteauneuf-du-Pape.
b) Pouilly fumé.
c) Bourgueil.

2) Le foie gras à la gelée avec :
a) Bourg-Saint-Gironde.
b) Sauternes.
c) Sainte-Croix-du-Mont.

3) Faux-filet à la landaise avec :
a) Pomerol.
b) Loupiac.
c) Corton blanc.

(Question notée sur 6 - 2 points par réponse exacte.)

20 Pour départager les gastronomes qui auront (brillamment) élucidé les 19 mystères qui précèdent, voici LA QUESTION SUBSIDIAIRE : En 5 lignes maximum, pouvez-vous expliquer pourquoi vous aimez, ou pourquoi vous n'aimez pas faire la cuisine.

Même si votre science culinaire ne comporte pratiquement pas de lacunes, vous n'aurez peut-être aucune envie de répondre à ces 20 questions.

On peut cependant être à la fois paresseux et curieux. Ne jetez pas ces pages. Dans notre numéro du 10 août, les réponses à ce concours seront publiées.

Vous pourrez alors :

● Constater qu'il était vraiment trop difficile, et vous féliciter d'avoir eu la sagesse d'attendre.

● Constater que toutes ces questions, vous les connaissiez... A défaut d'un prix, cela vous vaudra la considération de votre entourage.

De toute façon, nous espérons que vous n'aurez pas perdu votre temps.

VOUS N'AVEZ PAS RÉELLEMENT PRIS UN BAIN SI VOUS N'AVEZ PAS UTILISÉ LE STICK DÉSODORISANT WILLIAMS

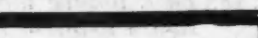
Voici un étonnant stick désodorisant, le stick *double-fraîcheur* Williams. Et voici comment il garde à votre corps, pour la journée entière, la bienfaisante fraîcheur du bain matinal :

Fraîcheur immédiate — Le stick désodorisant Williams, à l'hexachlorophène, neutralise les bactéries et supprime ainsi instantanément toute odeur corporelle sans empêcher la transpiration.

Fraîcheur durable — Tout au long de la journée, l'hexachlorophène continue à neutraliser les germes de la transpiration.

Le stick désodorisant Williams est doux à la peau et n'abîme pas les vêtements.

STICK DÉSODORISANT **Williams**



Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Maurice Leroux, Rosie Maurel, Arlette Royer, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Pour celles qui partent en vacances au mois d'août

Les femmes qui prennent leurs vacances au mois d'août sont-elles désavantagées ?
Le directeur d'un grand magasin de prêt-à-porter pour dames, ELDA, 48, rue de la Chaussée-d'Antin, a été consulté à ce sujet.

Q. - **Dans vos fins de séries, vos clientes peuvent-elles trouver la petite robe pas trop défraîchie et intéressante comme prix qu'elles espèrent mettre pendant leurs vacances ?**

R. - Dans les magasins comme les nôtres à grand débit, les fins de séries n'ont pas le temps d'être « défraîchies » ; en outre ces vêtements sont en quantité extrêmement limitées.

Q. - **Vos clientes n'ont alors pas de choix à leur disposition ?**

R. - Au contraire ; elles ont un très grand choix, les modèles les plus récents et à des prix réellement de « soldes ».

- Robe sac coton à larges rayures avec ceinture .... 35 NF
- Robe bain de soleil à bretelles dans les impressions nouvelles .... 49 NF
- Petite robe de casino riches imprimés originaux .... 39 NF

— *Communiqué.* —

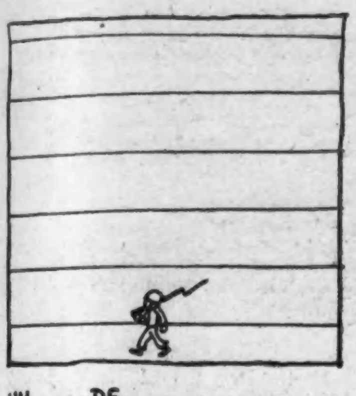
Le jeu du citron pressé de JEAN EFFEL

UN CITRON PRESSÉ

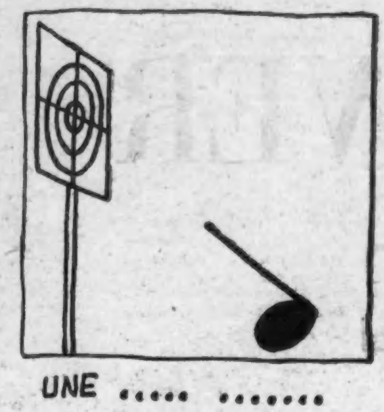
VOULEZ-VOUS jouer avec Jean Effel ?

Chacun de ses dessins illustre une expression qui se rapporte à la musique. Laquelle ?... A vous de trouver. Sous chaque dessin, une série de points indique le nombre de lettres dont se composent les mots à deviner.

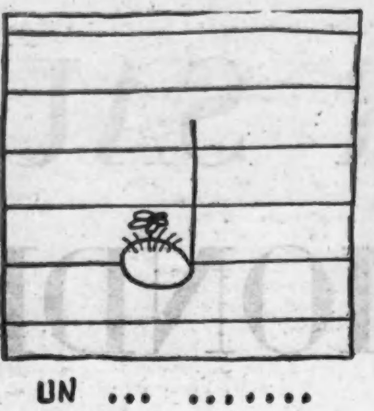
Si vous « séchez » sur cet innocent devoir de vacances, retournez cette page. Vous trouverez la réponse que vous avez au bout de la langue.



UN...... DE........ .....



UNE ....



UN ... .

LA ....

cinéma

NOUVEAU

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

CHIEN ENRAGÉ : une histoire policière dans le Japon moderne, un grand film d'Akira Kurosawa. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

LE DIABOLIQUE DR MABUSE: le troisième Mabuse et le dernier Fritz Lang. Futur classique du film d'épouvante ou bien copie maladroite du Lang d'antan ? (*Marbeuf, BAL.* 47-19).

LA VIACCIA : Jean-Paul Belmondo paysan perverti par Claudia Cardinale: fable moralisatrice ou vieux roman naturaliste ? En tout cas une admirable photo de style 1880. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE : une histoire de clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis Delluc, et la Palme d'or à Cannes. (*Biarritz, ELY.* 42-23.)

EXODUS : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

LA JEUNE FILLE : Bunuel série B, mais Bunuel quand même. Ne pas confondre avec « Viridiana », non encore sorti à Paris. (*Vendôme, OPE.* 97-50 ; *George-V, BAL.* 41-46.)

RECENT

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

SUEURS FROIDES : en Californie, James Stewart enquête sur l'étrange Kim Novak dans un Hitchcock presque sérieux. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

HIROSHIMA MON AMOUR : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

MEIN KAMPF : Hitler par lui-même. Un incomparable documentaire uniquement composé de bandes d'actualités allemandes. (*Abri, GAL.* 46-06.)

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni, avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Hollywood, OPE.* 28-03.)

LA DOLCE VITA : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

ET DIEU CRÉA LA FEMME : les débuts de Vadim et la naissance de B.B. (*Versailles, LEC.* 91-11.)

SAIT-ON JAMAIS... : Vadim à Venise. Une histoire rocambolesque, mais des personnages neufs. (*Dejazet, TUR.* 97-34.)

LES GIRLS : une bonne comédie musicale américaine avec Kay Kendall, Mitzi Gaynor et Gene Kelly (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

ANCIEN

LA GRANDE ILLUSION : 1937. Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Athéna, DID.* 07-48 ; *Brunin, DID.* 04-67.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Un Chien andalou ». (*Studio Ursulines, ODE.* 89-19.)

LE SEPTIÈME SCEAU : une légende moyenâgeuse, contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Agriculteurs, TRI.* 97-48.)

CÉSAR : 1933 : La troisième partie de la trilogie de Marcel Pagnol, avec Raimu, Pierre Fresnay, Orane Demazis. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

DROLE DE DRAME : 1937. Un Carné-Prévert d'avant guerre, burlesque et charmant. Et festival Charlot. (*Floride, PRO.* 63-40.)

LA GRANDE EPOQUE : l'âge d'or du burlesque américain présenté par René Clair. (*Savoie, ROQ.* 29-56.)

ALEXANDRE NEWSKI : 1938. D' Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

M. LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Pagode, INV.* 12-15.)

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : 1951. Un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Madeleine, OPE.* 56-03.) (*Le Mercury, BAL.* 75-90.)

LA MAIN AU COLLET : 1955. Grace Kelly, Cary Grant et Alfred Hitchcock sur la côte d'Azur. (*Béranger, ARC.* 94-56.) (*Champollion, ODE.* 51-60.)

ANNA KARÉNINE : 1935. Moins pour Tolstoï que pour Garbo. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

L'HOMME DES VALLÉES PERDUES : 1953. Un tueur au service de la famille. Un western psychologique et presque classique de George Stevens. (*Elysées-Cinéma. BAL.* 37-90.) (*Paramount, OPE.* 34-37.)

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL,* 09-83.)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : 1942. Cary Grant et des « dames au chapeau vert » qui empoisonnent avec humour. (*Studio Saint-Germain, ODE* 42-72.)

CONFIDENCES SUR L'OREILLER : pour les amateurs de comédie américaine. (*Avenue, ELY.* 49-34.)

UN REVENANT : 1947. Jouvet, Lyon et un dialogue de Henri Jeanson. (*Montcalm, MON.* 82-12.)

FANFAN LA TULIPE : 1952. Gérard Philipe dans son rôle le plus populaire. (*Gaité, DAN.* 46-51.)

LE DIABLE AU CORPS : 1947. Gérard Philipe et Micheline Presle dans le grand film du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

GERVAISE : 1956. Zola illustré par René Clément. (*Ba-ta-clan, ROQ.* 30-12.)

théâtre

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort. (*Grammont, RIC.* 62-61.)

ONCLE VANIA : Tchékhov par la Compagnie André Cellier. (*Vieux-Colombier, LIT.* 57-87.)

REPONSES AU JEU DE JEAN EFFEL

Un soldat de première ligne. — Une noire pointée. — Un sol fertile. — La ronde de nuit.

télévision

JEUDI 27 JUILLET, A 21 H. : « Comme il vous plaira », de Denise Glaser.

JEUDI 27 JUILLET, A 21 H. 40 : « Lectures pour tous ».

VENDREDI 28 JUILLET, A 20 H. 30 : « Le Témoignage d'un enfant de chœur ».

VENDREDI 28 JUILLET, A 21 H. 30 : « Un homme, une époque » : Mouloudji.

SAMEDI 29 JUILLET, A 20 H. 45 : « L'éventail de lady Windermere », pièce d'Oscar Wilde.

SAMEDI 29 JUILLET, A 22 H. 15 : « Ciné-panorama », de François Chalais et Frédéric Rossif.

DIMANCHE 30 JUILLET, A 19 H. : « Festival de Bordeaux 1961 » ; retransmission du récital Andrès Ségovia.

DIMANCHE 30 JUILLET, A 21 H. 45 : « L'art et les hommes » : la Bourgogne au temps des ducs.

LUNDI 31 JUILLET, A 20 H. 30 : « Rêves en bouteille », émission de variétés de Francis Claude.

LUNDI 31 JUILLET, A 21 H. 10 : « Paris-Tokyo », film réalisé par Jean Baert, le célèbre candidat de Télé-Match.

MARDI 1er AOUT, A 20 H. 30 : « Le cantique des cantiques », de Jean Giraudoux.

MERCREDI 2 AOUT, A 21 H. 45 : « Lectures pour tous ».

RECETTES

CORDON BLEU

Du bon usage des crevettes

Vous les faites cuire après les avoir bien lavées en les jetant vivantes dans l'eau de mer (ou l'eau salée) bouillante. Vous les retirez 10 secondes après que l'ébullition a repris. Pour les décortiquer, mobilisez les enfants. Ensuite, vous les accommoderez :

EN COCKTAIL : vous préparez une mayonnaise bien moutardée à laquelle vous incorporez un jus de citron. Quand elle est bien prise, vous y mêlez une cuillerée à dessert de concentré de tomate, 2 cuillerées à bouche de cognac, puis les crevettes. Vous disposez ce mélange dans des feuilles de laitue ou de batavia, vous saupoudrez d'un fin hachis de cerfeuil et de zeste de citron râpé. Servez très frais.

EN BOUCHÉES : vous achetez des croûtes préparées chez le boulanger. Vous faites une sauce épaisse avec un sachet de crème de champignon que vous faites cuire dans une petite quantité d'eau. Mettez les crevettes dans cette sauce avec un ou deux œufs durs coupés en petits morceaux. Garnissez les bouchées. Passez au four pour réchauffer le tout.

EN SOUFFLÉ : vous faites une béchamel épaisse (40 grammes de beurre, 3 cuillerées à bouche de farine, 1/4 de litre de lait, sel, poivre, noix muscade) puis vous la retirez du feu. Vous y ajoutez 3 jaunes d'œufs un à un en tournant bien, puis les blancs battus en neige très ferme, enfin les crevettes. Mettez dans un plat à soufflé rempli aux deux tiers seulement, à four modéré pendant 10 minutes et ensuite à four chaud pendant environ 20 minutes.

Médaillons au fromage

200 gr. de fromage blanc (écrémé ou non) ; 2 œufs ; 125 g. de farine ; 1 cuillerée à café de viandox ; sel, chapelure, huile. Préparation : 5 minutes. Cuisson : 10 minutes.

Vous mélangez le fromage, la farine, un des œufs, le viandox, le sel. Vous divisez cette pâte en petites boules que vous aplatissez dans la main. Vous les passez dans le second œuf battu comme pour une omelette, puis dans la chapelure. Vous les jetez ensuite à la poêle dans l'huile bouillante ; retournez-les. Quand ils sont dorés des deux côtés, servez-les avec une salade.

SUZANNE ET HENRIETTE.

120 MINUTES POUR SAUVER LE MONDE

Un récit de BRYAN PETERS

LA crise de Berlin mobilise l'Est et l'Ouest. Les appareils militaires sont mis peu à peu sur pied de guerre — au cas où... Des escadres de bombardiers atomiques américains B 52 équipés de bombes H sont en vol 24 heures sur 24, prêts à d'éventuelles représailles. Les rampes de fusées soviétiques sont en alerte permanente.

Cependant, personne ne croit vraiment à la guerre atomique. L'idée même qu'elle pourrait éclater dépasse nos facultés d'imagination : on a le sentiment que « c'est impossible ».

Or, des savants atomistes et des hommes politiques ayant eu de hautes responsabilités (en particulier le Président Eisenhower) nous ont mis en garde récemment : c'est possible. La guerre atomique peut très bien éclater sans qu'on le veuille ni d'un côté ni de l'autre. Mais comment ? De dix manières différentes. Par exemple ? Un Américain, Bryan Peters, fort bien documenté, a écrit le récit scientifiquement exact du commencement de cette guerre. En lisant ce document fantastique, on découvre un monde inconnu — celui de la guerre et de la paix en 1961.

9 h 45 G.M.T. — 12 h 45 Moscou — 16 h 45 Washington

« ANGE DE L'ALABAMA. »

APRES quatorze heures de vol, l'équipage de l' « Ange de l'Alabama », appareil du « Strategic Air Command », dépendant de la base de Sonora, dans le Texas, avait accompli le plus dur de sa tâche.

De Sonora, ils avaient foncé droit au nord, dévorant les heures et les kilomètres, jusqu'au moment où, au-dessus de l'île de Baffin, ils s'étaient fait ravitailler en vol par un premier avion-citerne. L' « Ange de l'Alabama », un bombardier intercontinental du type B-52, avait bu avidement le carburant de son frère nourricier, puis il s'était hâté d'aller en retrouver un autre, qui l'attendait au-dessus des déserts glacés s'étendant entre le Nord-Est du Groenland et le Spitzberg.

Là encore, une « Strato-citerne » K C-135 avait étanché la soif de ses huit puissants moteurs. Maintenant, tandis qu'il approchait de son dernier virage, l'avion était plein à ras bord de carburant ; ses réservoirs en contenaient assez pour le mener à n'importe lequel des objectifs qui lui étaient assignés en territoire russe, et pour lui permettre, sa mission accomplie, de revenir à une base des Etats-Unis sans autre ravitaillement.

Mais cela, c'était sa mission de guerre. Grâce à Dieu, on était en paix, si bien que l' « Ange de l'Alabama » se bornerait à atteindre le point extrême de son périple — le Point X, comme on l'appelait dans le jargon du S.A.C. — puis il tournerait sa mince silhouette en forme de flèche, non plus vers les centres vitaux de Russie, mais vers une base anglaise.

Quatorze heures auparavant, les trente-deux bombardiers de la 843e escadre avaient tous quitté Sonora. Tout comme l' « Ange de l'Alabama », chacun d'eux se trouvait maintenant à quelque deux cents kilomètres de son « Point X ». Ils se trouvaient tous à peu de chose près, à deux heures de vol d'un objectif russe de première importance.

Le « Point X »

L'équipage de l' « Ange de l'Alabama » était le plus jeune de l'escadre ; l'âge moyen de ses membres, tous célibataires, n'était que de vingt-trois ans.

Brown était le papa de l'équipage, à l'âge mûr et fort avancé de vingt-six ans. C'était un homme essentiellement d'aplomb, ce qui lui avait valu de recevoir trois ans plus tôt que la moyenne de ses camarades, le commandement d'un bombardier de 180 tonnes, valant quelque trois millions de dollars.

Pendant la première partie de la mission, ni lui ni les autres n'auraient plaisanté, mais toujours, juste avant de faire demi-tour au « Point X », l'ambiance changeait radicalement, et un esprit de collégiens en vacances régnait de nouveau à bord. Peut-être le devaient-ils à ce que, tout le long du voyage jusqu'au « Point X », l'affreuse peur ne cessait jamais de les accompagner, comme une passagère invisible mais présente, tapie dans un coin de la carlingue pressurisée.

Aucun d'eux n'en était exempt, et l'Armée de l'Air américaine en avait parfaitement conscience. Jamais, dans l'Histoire, un corps de troupe n'avait été soumis à des contrôles aussi sévères et fréquents que ceux imposés aux aviateurs du S.A.C. Et quand l'épreuve devenait trop pénible, quand on constatait, à certains signes, que l'esprit humain ne pouvait plus endurer la hideuse responsabilité, on libérait simplement ces hommes-là et on leur confiait de nouvelles fonctions ; on les affectait alors à des postes où leur cerveau se réadaptait lentement à une ambiance normale, et où ils se guérissaient, grâce à la certitude réconfortante que, pendant une certaine période en tout cas, ils ne seraient pas appelés à détruire plus de cinq millions d'êtres humains en pressant simplement sur un bouton.

Aussi, lorsque le lieutenant Andersen, navigateur du bord, annonça : « Plus que trois minutes avant le « Point X » ! et que Brown régla le gyroscope selon les nouvelles coordonnées, l'équipage fut-il content.

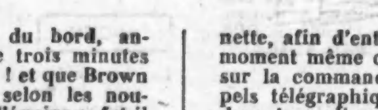
Une fois de plus, ils étaient parvenus à ce fameux « Point X » et une fois de plus rien ne s'était produit.

— Plus que dix secondes ! annonça Andersen.

Brown posa son doigt sur la manette, afin d'entamer le virage. Au moment même où il allait appuyer sur la commande, une série d'appels télégraphiques morse retentit dans la carlingue. Brown attendit, pour abaisser son doigt sur la manette, que le message fût entièrement transmis. La voix du sergent Mellows s'éleva alors, sèche et claire :

— Un message de la base, capitaine ! Ordre à l'escadre de rester aux « Points X » !

Alerte générale ! Nous sommes en guerre.



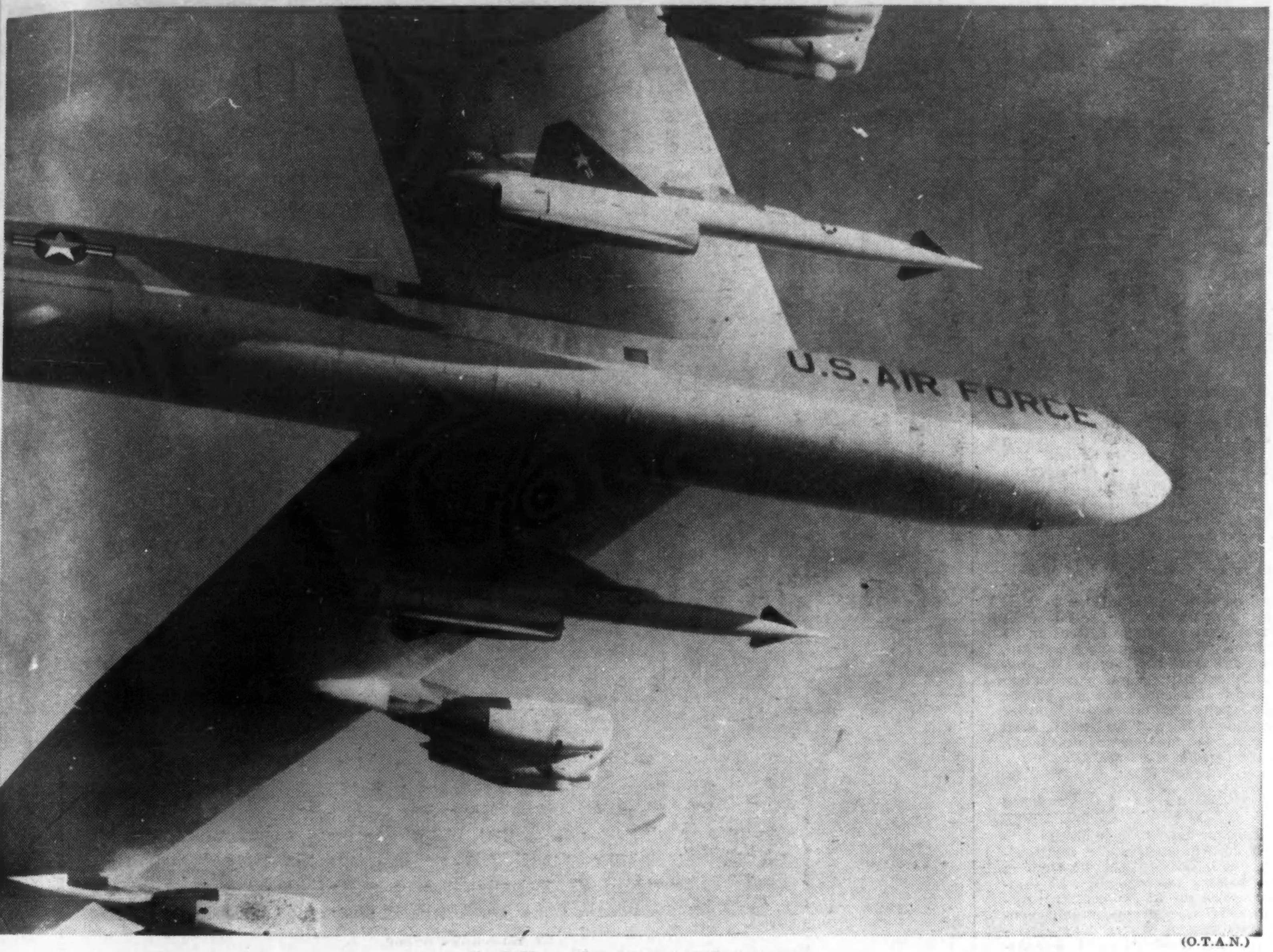
9 h 55 G.M.T. — 12 h 55 Moscou — 16 h 55 Washington

SONORA (TEXAS).

Le brigadier-général Quinten, commandant supérieur de la base aérienne militaire de Sonora, jeta un regard, par la fenêtre, aux vitres blindées de son bureau, vers les pistes d'envol brillamment éclairées.

La porte du bureau s'ouvrit et son adjoint entra, sans avoir frappé, comme il en avait le privilège. Le major Paul Howard était astreint à des fonctions au sol, en attendant la guérison d'une mauvaise fracture à la jambe. Il posa sur le bureau de son chef une enveloppe cachetée.

— Ma ligne rouge est toujours en dérangement, général, dit-il. On n'a pas encore trouvé la coupure.



(O.T.A.N.)

UN B-52 DU STRATEGIC AIR COMMAND.
Ces Boeing, équipés de huit réacteurs, patrouillent chaque jour dans le monde entier chargés de bombes H.

— Prévenez-moi dès qu'elle sera rétablie, voulez-vous ?

Howard fit demi-tour, sortit et referma doucement la porte derrière lui. Une fois de plus, il était frappé de constater combien le général avait vieilli en deux ans.

Quinten retira de l'enveloppe l'unique feuille qu'elle contenait et la déplia. Elle provenait du commandant en chef du S.A.C. C'était un message personnel, par lequel son chef le remerciait du travail accompli au cours des quatre dernières années, l'affectait à d'autres fonctions au Pentagone et l'informait que son remplaçant arriverait le lendemain. Quinten s'attendait depuis quelque temps à recevoir cette lettre. Certes, il savait que cette mutation allait impliquer sa promotion au grade supérieur, avec attribution d'une seconde étoile sur son épaule, mais il n'en éprouva aucune joie. Il savait qu'il était très gravement malade.

Il replia la lettre, et ce fut seulement en la remettant dans l'enveloppe qu'il remarqua à quel point ses mains tremblaient. Sans en avoir pleinement conscience, il regarda la grosse aiguille des secondes tourner autour du cadran de la pendule électrique fixée au mur, en face de lui ; il était 9 h. 58 G.M.T. Il appuya deux fois sur un bouton de sonnette.

Alerte générale !

Vingt secondes plus tard, Howard entra ; il constata aussitôt que le général tenait à l'oreille droite l'écouteur de sa ligne rouge et qu'il était très pâle. Mais sa voix demeura calme et ferme, en répondant simplement : « J'ai compris ! » Puis il reposa le récepteur sur l'appareil rouge, qui le reliait directement au bureau des opérations du S.A.C.

— Major, déclara-t-il, donnez l'ordre à l'escadre de demeurer aux « Points X » ! Exécution immédiate !

Il s'était exprimé sur le ton tranquille et impersonnel d'un officier supérieur habitué depuis de longues années à exercer un commandement. Howard enregistra l'ordre, et, dans la minute même qui suivit la décision de Quinten, donna à son tour l'ordre prescrit à la 843ᵉ escadre. A vrai dire, le maintien des bombardiers aux « Points X » ne le troublait pas beaucoup, car le fait s'était déjà produit plusieurs fois. Il s'agissait alors d'exercices d'entraînement, destinés à vérifier le bon fonctionnement et la rapidité des transmissions entre la base et les bombardiers disséminés dans toutes les régions du vaste monde. Sans doute était-ce encore la même chose...

Le commandant de la base tenait l'écouteur de sa ligne rouge. Il était très pâle...

La sonnerie du téléphone rouge retentit avec force et impérativement. Howard ne put s'empêcher de tressaillir, tandis que son chef décrochait l'appareil.

Quinten garda collé à son oreille le récepteur lisse en matière plastique et resta quelque temps immobile, à écouter. Son visage, pâle comme un linge, et son regard tourmenté impressionnèrent Howard. Finalement, il dit :

— Entendu !... J'ai compris !... C'est d'accord !

Lorsqu'il voulut raccrocher l'écouteur, ses mains tremblaient beaucoup, si bien que, sur-le-champ, Howard comprit ce qui se passait. Cette fois, ce n'était plus un exercice, mais la réalité. Une attaque contre les Etats-Unis était en cours.

— Eh oui, Paul ! dit avec calme le général. Vous avez probablement deviné ! Nous sommes en guerre ! Alerte générale ! Plan R ! Restez dans votre bureau pour y recevoir tous les accusés de réception des ordres. Moi, je fais le nécessaire pour mettre la base en état de siège, conformément au Plan Rouge.

Il suivit des yeux son adjoint, qui se précipitait dans le bureau voisin, puis appela au téléphone le P.B.X. Son cerveau fonctionnait maintenant avec une extrême rapidité ; attentif à ne rien oublier. Sans doute n'était-il pas en pleine forme, mais il se sentait encore capable de mener à bien une opération dont le plan était gravé, en ses moindres détails, dans sa mémoire, avec toute la clarté due à d'innombrables répétitions. Dès qu'il entendit au bout du fil l'officier responsable du P.B.X., il lui dit :

— Ici le commandant de la base. Vous reconnaissez ma voix ?

Le second lieutenant Manelli approchait du terme de sa journée de service, dans l'abri à air conditionné creusé à quelque vingt mètres sous les bureaux de la base. La question le tira brusquement de sa somnolence et il se hâta de répondre aussitôt :

— Oui, général. Je reconnais votre voix.

— Bien, Manelli ! Transmettez sur-le-champ l'ordre d'Alerte Rouge à tous les services ! Compris ?

— Compris, général ! Ordre d'Alerte Rouge. Rien d'autre, général ?

Manelli brûlait du désir de demander à son chef si c'était vraiment la guerre, mais il s'en abstint. Comme tous les autres hommes du S.A.C., il avait été formé à une école où l'on enseigne que les questions oiseuses font perdre de précieuses secondes.

— Si, encore ceci ! répondit Quinten. A partir de maintenant, la base est en état de siège et toutes les communications sont supprimées. Nous pouvons avoir affaire à des saboteurs se faisant passer pour n'importe quelle personnalité, y compris le Président lui-même. Je répète donc : vous ne transmettrez plus aucune communication avec l'extérieur et, quant aux appels du dehors, non seulement vous ne les transmettrez pas, mais vous n'y répondrez même pas. Donc, débranchez vos appareils. Aucune communication sans exception. C'est bien compris ?

— Oui, général. Aucune communication de ou vers l'extérieur sans votre accord personnel.

— Avec ou sans mon accord personnel ! insista Quinten calmement. On peut aussi imiter ma voix, lieutenant !

Une précision

Manelli avala sa salive. Il était très jeune et très fier des lourdes responsabilités de sa fonction.

— Absolument aucune communication. Comptez sur moi, général !

— Je n'y manque pas, Manelli !

Sur cette affirmation, Quinten raccrocha et alluma une cigarette. Le P.B.X., central téléphonique de la base, demeurerait désormais hermétiquement clos.

Quinten actionna le levier du téléphone multiplex qui le reliait aux principaux postes de la base, et appela l'officier de transmissions ainsi que la tour de contrôle.

— Fermez vos bureaux, ordonna-t-il, dès que tous les appareils de la 843ᵉ auront accusé réception de l'ordre.

Le capitaine Masters, officier de transmissions, répliqua :

— Général, je me permets de vous demander une précision. Si je ferme les installations de radio et la tour, nous n'aurons plus aucun contact avec l'extérieur. Est-ce bien ce que vous voulez ?

— Exactement, et vite !...

→

Ordre à l'escadre d'attaquer le plan R.

10 h. 5 G.M.T. — 13 h Moscou — 17 h Washington

« POINT X. »

L'ordre de demeurer au « Point X » fut accueilli avec calme par l'équipage de l' « Ange de l'Alabama », mais il suscita un certain malaise. Les aviateurs avaient déjà vu le fait se produire, mais jamais l'ordre n'était arrivé si tard.

Clint Brown maintint l'avion sur une orbite constante autour du « Point X ».

Le sergent Mellows concentra toutes ses facultés et son énergie à observer le petit voyant vert de son radio-récepteur. Il se rendait parfaitement compte qu'il était maintenant l'objet de l'attention de tous ses camarades. Tout à coup, pendant un bref mais douloureux instant, il fut saisi d'une grande frayeur, à la pensée que, peut-être, il allait oublier brusquement tout ce qu'il avait appris, la manœuvre du poste, voire l'alphabet morse.

Un message de la base

Puis, par une sorte de vertu magique, cette peur panique fut dissipée par le crépitement des signaux morse dans ses écouteurs. Le message qu'on lui adressait était transmis avec une exceptionnelle lenteur et il l'enregistra très clairement. Lettre par lettre, il le transcrivit sur son bloc-notes, et il ne put s'empêcher de penser qu'à Sonora, les opérateurs radio n'étaient vraiment pas très forts. Il ignorait en effet que, suivant un règlement formel du S.A.C., les ordres d'attaque devaient être transmis très lentement, à une vitesse ne dépassant jamais douze mots à la minute. Le S.A.C. ne voulait pas risquer de manquer un objectif pour une simple erreur dans la transmission des ordres.

— Un message de la base, capitaine ! annonça Mellows. K N H F, A G R B !

Il se sentit soudain la gorge sèche, et il eut de la peine à ajouter :

— En clair, ça signifie : « Ordre à l'escadre d'attaquer Plan R », capitaine !

Pendant une dizaine de secondes, un silence total régna dans la carlingue. Goldsmith fut le premier à le rompre, le premier à pouvoir traduire en paroles ses pensées :

— Bon Dieu ! fit-il. Non !... Ce n'est pas possible !...

Puis, comprenant qu'un tel ordre signifiait nécessairement que les Etats-Unis étaient attaqués, il s'écria :

— Où est-ce qu'ils ont bien pu nous atteindre, les salauds !... Qui est-ce...

21 plans

La voix du capitaine lui coupa la parole.

— Goldsmith ! dit-il, si vous parlez encore une fois sans que je vous y aie autorisé, je vous ferai passer en conseil de guerre, dès notre retour aux Etats-Unis !

Sa voix était demeurée froide et nette ; il ne faisait aucun doute que sa menace n'était pas une formule et qu'il la mettrait à exécution. Il attendit un instant, pour s'assurer que ses paroles avaient porté, puis il reprit, sur le même ton :

— Ce que je viens de dire s'adresse aussi à chaque membre de l'équipage. Que cela ne se reproduise plus !

Pendant une dizaine de secondes, un lourd silence régna dans la carlingue, puis, d'une voix ferme, Goldsmith répliqua :

LE TÉLÉPHONE ROUGE. (O.T.A.N.)
C'est ce système d'alerte, relié au célèbre « téléphone rouge », qui permet au Haut-Commandement d'obtenir immédiatement contact avec les bases du S.A.C. dans le monde.

— Capitaine !

— Oui ?

— Je m'excuse. J'ai perdu la tête.

Brown sourit. En fait, il était reconnaissant à Goldsmith de lui avoir fourni, sans le faire exprès, l'occasion de souder les uns aux autres, dès le début de l'action, les hommes placés sous ses ordres pour en faire un bloc sans faille.

— O. K., Herman ! répliqua-t-il. N'en parlons plus. Stan, décachetez l'enveloppe contenant les ordres ! Garcia, vous les distribuerez !

Stan Andersen ouvrit le tiroir du petit bureau métallique sur lequel reposait la carte ; il contenait six grandes enveloppes. En tout, le S.A.C. avait élaboré vingt et un plans différents, désignés par des lettres allant de A à U. Mais il n'y en avait que six qui concernaient la 843ᵉ escadre.

Andersen brisa les cachets de l'enveloppe marquée « R », après avoir replacé les autres dans le tiroir. Celles-ci contenaient un produit incendiaire qui pouvait être allumé en cas de danger ou qui prendrait feu automatiquement, par un dispositif déclenché par la force de l'inertie, en cas de chute de l'appareil.

Garcia remit à chaque intéressé le dossier qui le concernait. Les dossiers du capitaine et du navigateur comportaient, en plus de leurs ordres personnels, les doubles de ceux des autres membres de l'équipage.

Le C R M-114 est réglé

Brown jeta un coup d'œil au document et constata qu'il n'avait pas besoin de modifier l'altitude ni la vitesse de vol, pendant la première étape.

— Mellows ? Vous avez accusé réception de l'ordre ?

— Oui, capitaine. Rien de spécial, pour le code ?

— Voici ce que disent les ordres, répliqua le télégraphiste : « Pour être sûrs que l'ennemi ne pourra en aucun cas émettre de faux ordres, après l'envoi et la réception de l'ordre d'attaque, il est prescrit d'intercaler dans le circuit de réception le dispositif C R M - 114. Les trois lettres de l'indicatif du jour devront être placées sur le cadran alphabétique du dispositif C R M - 114, lequel bloquera ainsi toute transmission de message précédée d'autres lettres que ces trois-là. » J'ai exécuté l'ordre, capitaine ; le C R M - 114 est réglé !

— O. K., Mellows ! dit Brown. Bombardier ?

Le lieutenant Harry Engelbach répondit à son chef, d'une voix nette :

— Objectif principal, la base I C B M de Kotlass, capitaine. Une bombe à lâcher à 7.000 mètres. La seconde ne doit être utilisée pour le même objectif que si la première n'a pas fonctionné de façon satisfaisante. Autrement, elle est destinée à l'objectif secondaire : c'est le centre d'approvisionnement de la base de Kotlass, aux abords d'Arkhangelsk. Elle devra alors être larguée à 8.000 mètres.

Deux escadres prennent l'air en direction du nord.

10 h G.M.T. — 13 h 5 Moscou — 17 h. 5 Washington

QUARTIER GÉNÉRAL DU S.A.C., OMAHA (NEBRASKA).

Cent stations d'écoute diverses tendent, haut dans les airs, leurs antennes réceptrices. Elles constituent les points de jonction de l'invisible toile d'araignée tissée par la radio. Elles couvrent de leur réseau la totalité de l'hémisphère boréal et 90 % de l'hémisphère austral. Elles ne dorment jamais.

Sept d'entre elles reçurent sur leurs antennes les ordres d'attaque adressés à la 843ᵉ escadre. Quatre autres entendirent les accusés de réception des avions. En quelques minutes, ces messages, dûment filtrés, furent transmis à tous les échelons de l'organisation, pour arriver finalement, dans un crépitement de machines télétypes, au quartier général du Strategic Air Command, à Omaha, dans le Nebraska.

Exactement six minutes après que les ordres d'attaque avaient été lancés par Sonora, leur première transcription en langage clair arriva sur la table de l'officier de garde, au bureau des opérations du quartier général du S.A.C. ; et, trois minutes plus tard, il était également en possession de tous les accusés de réception des bombardiers de la 843ᵉ escadre.

L'officier de garde, au bureau des opérations, n'avait jamais un grade inférieur à celui de colonel plein. Il détenait d'immenses pouvoirs discrétionnaires. En certaines circonstances, il pouvait ordonner à tout le S.A.C. de prendre l'air, avant même d'en avoir obtenu l'autorisation du commandant en chef ou de son adjoint.

Ainsi donc, le colonel de service lut la première transcription du message, puis, levant les yeux vers le mur, il examina avec une extrême attention l'immense carte

(O.T.A.N.)

LE POSTE DE PILOTAGE D'UN SUPER-BOMBARDIER.

Le chef d'équipage est à la fois pilote et commandant de bord. Quand le B-52 atteint son Point X, le commandant de bord donne l'ordre de retour à une base du S.A.C. — sauf s'il reçoit un message « alerte ».

sur laquelle, toutes les deux minutes, son personnel marquait la position des appareils montant la garde et celle des avions étrangers repérés par les services de détection. Il réfléchit rapidement à la décision qu'il convenait de prendre. Le commandant supérieur du S.A.C. se trouvait à Washington, mais son adjoint dormait paisiblement, à quelques dizaines de mètres au-dessus du bureau du colonel.

Le colonel chargea son adjoint de faire venir de toute urgence le commandant en second du S.A.C. Puis il décrocha son téléphone rouge et dit au standardiste d'appeler Sonora. Il connaissait bien Quinten, l'aimait et le respectait beaucoup. En moins de dix secondes, il l'eut au bout du fil et il lui dit :

« Général ! Ici, l'officier de service au bureau des opérations du quartier général ! Nous recevons quelques transcriptions de message que l'on suppose avoir été échangées entre Sonora et la 843ᵉ escadre. En avez-vous connaissance ? »

Il écouta attentivement la réponse de Quinten, qui ne parla pas plus d'une demi-minute. Puis il entendit le déclic indiquant que le général avait raccroché. Ecartant un instant l'écouteur de son oreille, il réfléchit et rappela le standardiste.

« Donnez-moi le commandant en second de Sonora ! ordonna-t-il.

— Excusez-moi, colonel, répondit le sous-officier. Mais le commandant en second n'est pas à Sonora en ce moment. Il est en route pour l'Angleterre, avec la 843ᵉ escadre. L'officier qui fait fonction d'adjoint au général pendant quelques jours est le major Howard.

— Passez-le-moi !

— Impossible, colonel ! Sa ligne est en dérangement depuis deux heures. »

Le colonel raccrocha et examina de nouveau la vaste carte : du côté russe, en tout cas, aucune réaction n'était encore signalée. Sans plus tarder, il commença à donner des ordres. Il y avait des douzaines de détails à mettre au point, et le colonel s'y employait fébrilement, quand le commandant en second du S.A.C. vint le rejoindre.

Très vite, il lui rendit compte de la situation.

Le commandant en second était un général à deux étoiles. Il pouvait aller beaucoup plus loin que le colonel et ne s'en priva pas. Deux autres escadres reçurent l'ordre de prendre l'air, en direction du nord ; d'autres ordres leur seraient envoyés en cours de route, lorsqu'ils se trouveraient dans la zone de ravitaillement des strato-citernes. Toutes les bases S.A.C. audelà des murs furent mises en état d'alerte.

On finit par trouver, à Washington, le général Franklin, commandant en chef du S.A.C. Il se montra fort irrité d'être tiré de son lit à une heure aussi indue. Le commandant en second lui en donna raison. Les deux généraux échangèrent quelques mots, pendant une demi-minute, puis le commandant en second, se tournant vers le colonel de service au bureau des opérations, lui dit :

— Le général Franklin désire que vous lui répétiez vous-même ce que vous a dit le général Quinten. Tâchez de vous rappeler exactement ses paroles !

Le colonel prit l'appareil.

— Général, dit-il. J'ai demandé au général Quinten s'il était au courant des ordres donnés à la 843ᵉ escadre et reçus par tous ses appareils. Autant que je puisse me souvenir de ses termes exacts, il m'a répondu : « Bien sûr ! Ces ordres, c'est moi-même qui les ai donnés ! Ils sont maintenant partis pour l'attaque, et je vous conseille fortement d'envoyer tout le reste du S.A.C. à leur suite ! Mes gars vont vous donner le meilleur départ que vous puissiez souhaiter, et je vous fiche mon billet que maintenant vous ne les arrêterez plus ! »

Le général Quinten n'a plus confiance

10 h 15 G.M.T. — 13 h 15 Moscou — 17 h 15 Washington

SONORA (TEXAS).

Quinten tourne le commutateur du microphone par lequel il venait de s'adresser à tous les services de la base. Pour parler à ses hommes, il s'était levé, mais dès qu'il eut achevé son allocution, il se laissa choir avec lassitude dans son fauteuil de bureau.

« Cette fois, ça y est ! se dit-il en allumant une cigarette. L'attaque est lancée et la base est hermétiquement close !... »

Il était si fatigué que, s'il avait pu enfouir sa tête entre ses bras croisés, il aurait sans soute pu dormir ainsi, sur son bureau, une semaine entière. Mais ses nerfs hypertendus se refusaient à tout apaisement, si bien que, presque malgré lui, son cerveau se mit, une fois de plus, à repasser en revue le plan qu'il avait élaboré afin d'y découvrir quelque erreur de conception ou d'exécution.

Il avait la ferme conviction que la 843ᵉ escadre, à elle seule, pouvait détruire les forces que les Russes se préparaient à lancer sur le monde, dans une guerre d'extermination. Il ne s'agissait pas d'une folle spéculation, issue d'un cerveau déséquilibré ; c'était la conclusion des longues méditations d'un chef militaire expérimenté, et ayant passé sa vie à l'étude des bombardements.

Ses hommes l'aimaient, respectaient son jugement et lui obéissaient sans l'ombre d'une hésitation. Nul ne pouvait donc douter un seul instant qu'ils exécuteraient scrupuleusement les ordres ayant eu pour effet de lancer la 843ᵉ escadre contre ses objectifs et de fermer hermétiquement Sonora à tout contact avec le monde extérieur.

Le dernier jour

Le destin avait eu son rôle à jouer dans la décision prise par Quinten : ce matin-là, toutes les conditions s'étaient trouvées réunies pour assurer la bonne exécution du plan caressé depuis longtemps par le général.

En tout premier lieu, la 843ᵉ escadre était non seulement en cours de mission d'entraînement, mais ses appareils avaient à leur bord la totalité de leur armement, puisqu'ils étaient en route vers la nouvelle base où ils devaient séjourner deux mois. D'autre part, le commandant en second de Sonora, dont les soupçons auraient pu être éveillés en voyant son chef prendre certaines décisions, était parti avec l'escadre. Enfin, le rapport secret des services de renseignements, annonçant la nouvelle d'avaries survenues aux rampes de lancement de la fusée intercontinentale, avait dissipé la dernière hésitation de Quinten : il craignait, en effet, que les Russes n'eussent le temps de lancer leurs engins avant la destruction des rampes de lancement par les B-52-K.

La plus importante de toutes les circonstances favorisant son plan consistait assurément en la lettre qu'il venait de recevoir du commandant en chef : elle signifiait que ce jour était le dernier dont il pourrait profiter pour mettre ses projets à exécution. Oui, certes, le soldat obéit à son chef, mais tant qu'il garde en celui-ci cette foi, la discipline et sa formation militaire continueront pendant un certain temps à faire de lui un homme discipliné. Superficiellement, il restera aussi bon soldat qu'auparavant, mais ce ne sera qu'une apparence. Le jour où il se trouvera dans une situation critique, il s'effondrera, et, dans ce cas, il deviendra capable de faire n'importe quoi.

Un navire en haute mer

Tel était le cas de Quinten. Depuis longtemps, il avait perdu toute confiance dans le haut commandement. Il ne blâmait pas tant les généraux, ses supérieurs, que les hommes d'Etat dont ils dépendaient. Il savait même que quelques-uns, parmi ces grands chefs de l'armée, partageaient entièrement sa manière de voir et qu'ils auraient considéré son plan comme une opération logique, ne coûtant rien, et absolument indispensable. Il ne les blâmait que d'avoir laissé jour après jour les hommes d'Etat leur imposer des handicaps de plus en plus lourds.

Mais ils n'étaient pas en situation d'agir eux-mêmes, tandis que Quinten, lui, l'était. Il commandait une des bases les plus considérables de l'Armée et de l'Air. Dès l'instant où cette base était hermétiquement close et coupée de tout contact avec l'extérieur, Quinten devenait un maître aussi puissant que le commandant d'un navire en haute mer.

(A suivre.)

Copyright
Librairie ARTHEME FAYARD.

Traduction française de Jacques BRECARD.

(Les illustrations photographiques de ce récit sont des documents officiels fournis par le Strategic Air Command, l'Armée de l'Air des Etats-Unis, et l'O.T.A.N.)

LA SEMAINE

LES IMPRIMEURS FERMENT, les éditeurs sont en vacances, les critiques ont enfin la possibilité d'abandonner provisoirement les romans et de se consacrer à la lecture d'études plus nourries. A propos d'un nouvel essai, Emmanuel Berl retrace la véritable histoire de l'Affaires Dreyfus. Jean Duvignaud parle de Netchaïey, le doctrinaire du nihilisme, qui servit de modèle à Dostoïevski pour « Les Possédés ».

L'actualité littéraire en France s'est déplacée cette semaine en province.

IL FAUT ALLER A VICHY pour voir une exposition consacrée à l'auteur du « Piéton de Paris ».

Pourquoi Vichy ? Léon-Paul Fargue, il est vrai, y séjournait assez souvent, mais pour des raisons plus amicales que hépatiques : il fut, pendant près de trente ans, l'ami intime de Valery Larbaud. Et Larbaud, lui, est un fils du pays. En son honneur, la ville de Vichy vient d'inaugurer un Centre Culturel Valery-Larbaud, équipé pour toutes sortes de manifestations culturelles, et qui contient l'immense bibliothèque (50.000 volumes) et toute la correspondance du poète (avec Gide, Valéry, F. Jammes, Joyce et bien d'autres), qu'il légua à sa ville natale.

C'est donc ici qu'a lieu l'exposition Fargue et qu'on se penche sur les nombreuses épitres des amis brouillés, débrouillés et rebrouillés. On se répète les contrepèteries de Fargue — « crâneur de la commensavate » (1), par exemple — et l'on murmure, avec toute la déférence due aux grands hommes, qu'ils contaient tous deux fleurette à Adrienne Monnier. Cette « petite sœur des pauvres — et des riches — écrivains » (le mot est d'André Chamson, qui est venu exprès à Vichy pour nous parler de Fargue) tenait, pendant les années 20, la célèbre Maison des amis du livre, rue de l'Odéon. Elle aurait préféré Fargue — ce qui expliquerait le « froid » survenu entre les deux rivaux vers 1925 — peut-être parce qu'il était brillant causeur, alors que Valery Larbaud, de mémoire de Vichyssois du moins, « n'ouvrait jamais le bec ».

Mais la mémoire des Vichyssois remonte plus haut. On se souvient du père Larbaud, pharmacien qui, le premier, exploita la source de Saint-Yorre. Source aussi de revenu que Valery Larbaud, tout prodigue qu'il fût, ne parvint pas à épuiser. On se souvient avec orgueil des « Enfantines » de Larbaud, qui ont pour décor Vichy et ses environs. On se souvient enfin du vieux Larbaud paralysé qui finit sa vie à Vichy dans l'immobilité totale et le silence...

La Reine des villes d'eau, réputée calme entre toutes, est, cet été, plus calme encore que de coutume. Les curistes d'Afrique du Nord, retenus par les événements, brillent par leur absence, et les 380 hôtels et pensions ne sont pas tout à fait pleins. A part cela, c'est comme toujours la grande aristocratie du foie. A cause de lui, on canote tout doucement sur l'Allier, on marche plus doucement encore, les voitures même circulent au petit pas. Seules les aiguilles à tricoter se meuvent avec une surprenante rapidité. Comme au temps de Napoléon III (qui, il y a exactement cent ans, venait ragaillardir ici un foie éprouvé par les festins impériaux) comme au temps de Valery Larbaud, Vichy demeure, par excellence, la ville de la détente. Seulement aujourd'hui cela s'appelle « le relaxe ».

M. LEOPOLD SENGHOR, président de la République du Sénégal, est également un grand poète de langue française. Parlant ici de son dernier recueil, Yves Berger lui a attribué la présidence de la République... du Congo. Il a eu un zéro en histoire et géographie.

(1) Cravate de la Légion d'honneur.

L'Affaire, vue par Forain :
Les Juges contre l'Armée.
« Et on supporte ça ! »

L'Affaire, vue par Ibels :
L'Armée contre la Justice.
« Et on supporte ça ! »

HISTOIRE

L'Affaire

● Le premier vrai livre d'histoire sur l'affaire Dreyfus. Des leçons bonnes à méditer sur la France et l'anti-France, dit Emmanuel Berl.

On disait que l'affaire Dreyfus, bonne pour les anciens temps du libéralisme bourgeois, était aujourd'hui inactuelle.

En fait, elle a inspiré récemment toute une série d'ouvrages qui grossissent encore l'énorme masse de matière imprimée qu'elle a produite.

Il faut mettre à part « L'affaire sans Dreyfus », de M. Thomas (1). C'est, sur la question, le premier livre qui soit un vrai livre d'histoire, parce que son auteur, le premier, a eu la possibilité et la constance d'examiner les documents, jadis ignorés, aujourd'hui surabondants, que les Archives et la Bibliothèque Nationale rassemblent. Des documents nouveaux s'y ajouteront sans doute, on glosera sur l'ouvrage de M. Thomas, mais je suis persuadé qu'il restera décisif et fondamental.

Jusqu'à lui, dreyfusards et antidreyfusards supposaient à l'origine de l'affaire une préméditation — qui la rend atroce et sublime, comme Monte-Cristo. Elle résulte plutôt d'une confluence de hasards — ou de fatalités. Il faut nous résigner à ce qu'elle soit complexe.

Elle commence par une erreur : le service de contre-espionnage intercepte, en septembre 94, un bordereau anonyme qui annonçait cinq pièces, dont une note sur le 120 court et une sur les troupes de couverture, livrées à l'attaché militaire allemand, Schwartzkoppen.

Ces notes, personne ne les a vues, sauf Schwartzkoppen et ses chefs. Elles ont sans doute brûlé.

Le service de contre-espionnage ne voit pas d'abord qui pouvait être l'auteur du bordereau ; il décide d'attendre qu'un hasard heureux le révèle ; il montre ainsi sa parfaite bonne foi.

« Le « petit bleu »

Mais, le 6 octobre, le colonel d'Aboville, rentré de permission, pose en axiome que les « notes » du bordereau répondent à celles que les services de l'Etat-Major détiennent sur les mêmes objets. C'est l'esprit de géométrie dans toute son imprudence. D'Aboville conclut que le traitre ne peut être qu'un « stagiaire », vu que les stagiaires seuls passent dans des services si divers. Ils ne sont pas très nombreux. Parmi eux, Dreyfus. Son écriture ressemble beaucoup à celle du bordereau ; cette ressemblance n'eût pas trompé un très bon graphologue, elle frappe encore aujourd'hui les non-initiés. Sans cette concordance funeste, il n'y aurait pas eu d'affaire Dreyfus.

La fortune, la vie digne et stricte du suspect auraient dû faire douter de sa trahison. Mais il est juif, et l'antisémitisme sévit à l'Etat-Major, un peu plus même que dans le reste de la France ; il obnubile le sens critique des policiers militaires.

D'autre part, à peine l'enquête est-elle ouverte que la presse s'en trouve informée. Elle prend feu, et le ministre, Mercier, prend peur. En vain, son collègue des Affaires étrangères, Hanotaux, le rappelle à la prudence : la pièce est vague, et elle a été volée à l'ambassade d'Allemagne ; on peut prévoir des protestations de l'ambassadeur, elles ne tarderont d'ailleurs pas. Mercier s'obstine d'autant plus. En vain l'instructeur qu'il a désigné, du Paty de Clam, ne trouvant rien, conclut à l'abandon des poursuites. La presse antisémite le fouaille, elle l'accuse de complaisance pour les Juifs, elle dit : « Ou Mercier, ou Dreyfus ».

Ici commence la forfaiture. Puisque Dreyfus est inculpé, il faut qu'il soit condamné ou que Mercier perde son portefeuille. Le service de contre-espionnage fait flèche de tout bois pour constituer un « dossier secret ». Ce dossier devrait être une hypothèse de travail — en fait, on le destine au Conseil de guerre ; il lui sera communiqué à l'insu de l'accusé, quoique la loi l'interdise.

C'est un travail de très mauvaise foi. On utilise contre Dreyfus les faux rapports du policier Guenée, et une lettre de Schwartzkoppen à son collègue italien où il parle de « ce canaille de D... ». L'initiale, loin d'être probante, indiquerait plutôt que l'agent visé n'est pas Dreyfus — les attachés militaires n'ayant pas l'habitude de désigner d'une manière si transparente leurs espions. Tel qu'il est, le dossier secret suffira pourtant : son contenu importe moins au Conseil de guerre que le fait de sa communication et que l'ardeur avec laquelle Henry, au nom des services de contre-espionnage, du Paty au nom de la justice militaire réclament la condamnation ; ils l'obtiennent : le Conseil, unanime, condamne Dreyfus à la déportation, le 22 novembre 1894.

« Iniquité » ne fait aucun doute, et aucun esprit sérieux ne le conteste aujourd'hui. Crime ? C'est plus contestable. L'Etat-Major ne peut ignorer combien sont faibles les charges dont il accable Dreyfus, mais que sa trahison soit difficile à établir ne la rend pas impossible et peut ne pas empêcher d'y croire.

Un concours funeste

Le deuxième acte du drame commence à la fin de mars 1896. M. de Schwartzkoppen dicte un « petit bleu » qu'il adresse au commandant Esterhazy et que le service de contre-espionnage, dirigé à présent par Picquart, intercepte. Ce document prouve

(1) Editions Arthème Fayard, 586 pages - 19,50 NF.

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
31, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 + Angle Boulevards - Parking dans l'immeuble

UN GRAND VOYAGEUR
HANS HELFRITZ
au pays de la Reine de Saba
L'ARABIE HEUREUSE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Zola, vu par Caran d'Ache dans « Psst ».
« La vérité sort de son puits. »

Zola, vu par Clerac dans « Le Pilori ».
« Bravo Général, et surtout ne le lâchez pas ! »

LE TON DU DÉBAT

Une caricature vaut, dans la polémique, un éditorial, et parfois même le dépasse par sa percutante concision.

L'affaire Dreyfus a été le cheval de bataille des dessinateurs de la fin du siècle, séparés en deux camps. L'excellent ouvrage que M. Jacques Lethève vient de consacrer à « La Caricature et la Presse sous la IIIe République » (1) reflète la violence des passions au service desquelles les dessinateurs de l'époque mirent leur verve indignée.

Forain, fanatique, Caran d'Ache, plus prudent, et Clérac furent les supporters de l'état-major, pour couvrir Zola de boue. Hermann Paul et Ibels furent les ardents défenseurs de Zola et du capitaine Dreyfus. Voici, en cinq dessins, le ton du débat.

(1) Coll. Kiosque, Armand Colin, 270 pages - 750 NF.

l'existence d'un second traître, en aucune façon l'innocence du premier. Picquart enquête sur Esterhazy sans penser d'abord à Dreyfus. L'enquête ne donne pas grand-chose contre Esterhazy et ne le peut guère, vu que, par le « petit bleu », Schwartzkoppen signifiait à Esterhazy sa décision d'espacer leurs rapports. Picquart reçoit quand même des renseignements graves contre Esterhazy, et, quand il parvient à se procurer des lettres de lui, il constate que leur écriture est identique à celle du bordereau. Il avertit, non pas son chef direct, le général Gonse, mais le chef d'Etat-Major lui-même, Boisdeffre, qui lui demande de persévérer sans se départir de sa prudence. On pouvait admettre que Dreyfus n'était pas l'auteur du bordereau sans que son châtiment fût injuste.

Mais Picquart examine le « dossier secret », il en voit le néant, et que la sentence de 94 est une erreur judiciaire. Il se soucie sans doute moins de Dreyfus que de l'Etat-Major auquel il désire éviter un scandale qu'il estime inévitable si l'Armée ne prend elle-même l'initiative de la révision. Ses chefs s'inquiètent et balancent.

Des fuites

Ils sont encore libres : personne n'a encore mis en doute la bonne foi des juges, des enquêteurs, des généraux.

Le malheur veut que, en ce bref moment de liberté, le journal « L'Eclair » publie un article qui suppose une certaine connaissance du dossier secret, et que, un peu plus tard, « Le Matin » publie un fac-similé du bordereau. Nous savons aujourd'hui que la photo du bordereau provenait d'un expert en écritures commis et d'ailleurs récusé par le Conseil de guerre. Mais cette idée ne vint pas à l'esprit de Boisdeffre ni de son ministre, le général Billot.

Ils renouvelèrent les faux raisonnements du colonel d'Aboville : des fuites s'étaient produites, elles concernaient des pièces dont Picquart et son service avaient la garde. Les fuites intéressaient plus les grands chefs militaires que le jugement passé du Conseil de guerre. De même que Picquart, jeune espoir de l'Armée, les intéressait plus que Dreyfus auquel ses origines juives avaient toujours interdit, en fait, l'accès des hauts postes.

Une armoire pleine

Picquart les inquiéta d'autant plus que le sénateur Scheurer Kestner, dernier représentant de l'Alsace, intervenait avec vigueur auprès de Billot, son ami, en faveur de Dreyfus. Ils ont probablement cru à des manœuvres de Picquart pour les diviser, les supplanter peut-être.

En quoi ils se trompaient. Mais leurs passions étaient mobilisées. Boisdeffre signifie sa disgrâce à Picquart. Il pense l'envoyer en Indochine, il l'enverra bientôt en Tunisie. Quant aux scrupules de Billot, ils seront tout de suite calmés. Henry forge son célèbre faux : une lettre supposée de Panizzardi à Schwartz Koppen : *« ... Un député va interpeller sur Dreyfus... je dirai que jamais j'avais des relations avec ce Juif... Dites comme ça. »*

Désormais, l'Etat-Major est criminel et le sait.

Dreyfus gracié, vu par Hermann Paul dans « Le Figaro ».
« Et qu'on ne vous y reprenne plus à être innocent... »

Le dossier secret grossit. Il grossit trop : *« Des preuves contre Dreyfus, j'en ai une armoire pleine »*, dira Henry à Paléologue.

La « lettre du uhlan »

Evidemment, il faut tenir Picquart. Henry y travaille d'autant mieux qu'il le déteste. On incrimine d'abord son indiscrétion : il a parlé des affaires du service à des personnes étrangères à l'Armée. L'affaire des fuites devient une affaire de quasi-trahison. Bientôt on enverra à Picquart de faux télégrammes, pour les saisir et qu'ils le compromettent.

Mais le perdre ne suffit pas ; il faut aussi veiller sur Esterhazy, lequel, pour de l'argent, est capable de tout, même de dire la vérité. Affublés de fausses barbes, Henry et du Paty le prennent en main. Esterhazy parlera d' « une femme voilée », mais se contredira quand il en parle. L'agent de Scharwtzkoppen devient celui de Henry contre Picquart. On fait passer Esterhazy devant le Conseil de guerre, pour qu'il l'acquitte. On informe contre Picquart pour « divulgation de secrets intéressant la Défense Nationale » ; on l'arrête le 12 juillet 1898. Quant à ceux qui mettent en doute la trahison de Dreyfus, ils sont des ennemis de l'Armée, de l'Etat, de la France. Zola est condamné pour avoir écrit « J'accuse ».

La victoire de Henry, de Gonse, de Boisdeffre, de Mercier paraît complète, l'effondrement est proche. D'abord les dreyfusards publient les lettres d'Esterhazy à Mme de Boulancy, sa cousine qui avait été sa maîtresse, et à laquelle il avait extorqué près de 40.000 francs. Les Français lisent avec stupeur la « lettre du uhlan », où il exprime sa haine démentielle de la France.

Son cousin Charles, qu'il a escroqué, le dénonce comme auteur de faux télégrammes envoyés à Picquart ; sur ces télégrammes, la justice civile enquête : le juge Bertulus fait arrêter Esterhazy la veille même du jour où la justice militaire fait arrêter Picquart.

Du pittoresque

Le nouveau ministre de la guerre, Cavaignac, après avoir lu les pièces fausses du dossier secret à la Chambre qui en vote l'affichage, les fait examiner par le capitaine Cuignet. Le faux est découvert. Henry avoue. On l'enferme au Mont Valérien, il se suicide. Boisdeffre démissionne, ainsi que Pellieux qui a mené l'enquête sur Esterhazy et se déclare « dupe de gens sans honneur ». Il est incroyable que, après ce coup de foudre, les antidreyfusards n'aient pas désarmé. Le Conseil de guerre de Rennes, auquel la Cour de Cassation renvoie l'affaire, condamne Dreyfus « avec circonstances atténuantes », impressionné par l'acharnement de Mercier et de ses agents. Le Président de la République le gracie. Il devra attendre jusqu'en 1906 sa réhabilitation.

Telle fut cette affaire confondante dont M. Thomas expose la genèse policière et judiciaire. Il a tiré la

→

LA LUMIÈRE DES JUSTES
TROYAT
de l'Académie française
165e mille I les compagnons du coquelicot
150e mille II la barynia
150e mille III la gloire des vaincus
Flammarion

AU JEU DES PASTICHES LITTERAIRES Signal GAGNEZ UNE EDITION DE LUXE (VALEUR 250 NF)

(LISEZ LA RÈGLE DU JEU ET PASTICHEZ GAIEMENT !

1 - Rédigez, en 200 mots maximum, un pastiche d'auteur classique ou contemporain connu 2 - Thème obligatoire : l'arrivée en France du dentifrice Signal 3 - Vous pouvez envoyer plusieurs pastiches 4 - Les réponses adressées à BP n° 507-08 Paris-8 avec la mention : "Jeu pastiches Signal" doivent comporter vos nom et adresse ainsi que le nom de l'auteur-pastiché 5 - Les réponses pourront être utilisées librement par le dentifrice Signal 6 - Le Jury est composé de spécialistes de l'information, de la publicité et de critiques littéraires 7 - Les décisions du Jury sont sans appel 8 - Date de clôture du jeu : 5 Août 9 - Le Jury se réunira tous les mercredis. A chaque délibération, il jugera les réponses parvenues le samedi précédent avant minuit, et attribuera un grand prix et 4 seconds prix. Ses décisions et le meilleur pastiche seront publiés dans le numéro suivant de l'Express 10 - Récompenses - Pour chacune des 4 sessions : 1er prix : une édition rare d'une valeur de 250 NF ou bien 250 NF de livres à votre choix - 2e, 3e, 4e. 5e prix : un disque microsillon du catalogue Erato 1961 11 - Les prix seront expédiés à domicile franco de port et d'emballage.

Date limite de l'envoi pour participer à la troisième sélection : le 29 Juillet, le cachet de la poste faisant foi.

DENTIFRICE **Signal** 2 produits en 1 seul :

1 Les rayures rouges protègent la santé de vos dents (elles contiennent de l'Hexachlorophène, puissant élément protecteur)

2 La pâte blanche nettoie en douceur (c'est le meilleur dentifrice au phosphate)

Signal pour la protection prolongée de vos dents

VOICI LE PASTICHE VAINQUEUR

(1ère SELECTION)

AUTEUR : Mme N. SALVATERRA
à 10, rue Saint-Paul - CHAVILLE (Seine-et-Oise)

A LA MANIERE DE MARCEL PROUST

Le délicieux tableau que ce petit ruban de dentifrice SIGNAL courant à fleur de brosse, dans sa coquette blancheur costumée de rouge, quand ce parfum de menthe, d'aubépine et de rose, ce goût de glace et de fruit dont, dans ma vie citadine et fade, je rêvais chaque matin jusqu'à en aspirer l'évanescente fraîcheur, me sont présentés maintenant en une quintessence bienvenue, quand les stries rouges gravées sur la virginale blancheur de la pâte brillent dans la transparence du verre à dents, pour me remettre en mémoire l'impérissable souvenir de gourmandise, d'hygiène, et de bonne santé de ces grands bols de crème fraîche décorés de fraises rouges, du rouge à peu près de SIGNAL, que ma mère et moi allions cueillir du côté de Meudon, et qui restent pour moi la chose délectable et tonifiante qui me réjouissait le plus à déguster.

SECONDS PRIX :

- M. Charles LECHAT
  51, r. de Paris, MEUDON (S.-et-O.)
- Général JOUBERT DES OUCHES
  11 bis, rue Grimaldi, NICE (A.-M.)
- Mlle Colette CROSNIER - TY ROCH'H
  r. des Salines, LE CROISIC (L.-A.)
- M. Henry MORET
  128, rue Marcadet, PARIS (XVIIIe)

Les gagnants recevront sous huit jours la liste des livres et des disques parmi lesquels ils pourront choisir leur prix.

SG-31-748/2

vérité de son puits. On peut, comme Renan, la trouver triste. Les personnages sont mesquins. Mercier a bien défendu son portefeuille en 94 et sa personne en 99 ; il n'est sans doute ni le grand traître dantesque que croit Paléologue, ni le défenseur féroce et sublime des secrets du 75 que croit M. Giscard d'Estaing. Sa férocité tint à son manque d'autorité plus sans doute qu'à sa rigueur.

Esterhazy a, au moins, du pittoresque. Intelligent, ivre d'intrigues, homme à femmes, joueur, mythomane, il reste pourtant un officier médiocre, un boursicotier malheureux et mal marié qui n'était pas grand-chose avant l'Affaire, ne sera rien après et mourra oublié en 1923.

Un faux médiocre

Henry est un brave officier colonial, sorti du rang et devenu un policier efficace. Il n'a fait qu'obéir ou croire. Son faux est aussi médiocre que sa personne. Il était sans doute sincère quand, après ses aveux, il écrivait à sa femme : *« Je suis absolument innocent. »*

Gonse est sans doute moins imbécile qu'il ne paraît, capable d'esquiver avec ruse ses propres responsabilités, et de regarder sans frémir Henry marcher à la mort pour lui avoir complu. Il n'en est pas moins l'officier de second ordre que Picquart méprisait.

Du Paty de Clam croyait bien faire en faisant mal. Il avait beaucoup de patriotisme et très peu de bon sens. Chassé de l'Armée, il y rentra comme soldat, en 1914, et mourut héroïquement en 1916.

Picquart les domine de sa lucidité. Il discerne le vrai du faux et le possible de l'impossible : il est le seul. Mais sa résolution paraît bien moindre que sa perspicacité : ce n'est pas Bayard. Ce n'est pas non plus Lyautey ; on le verra quand Clemenceau fera de lui son ministre de la Guerre.

Le général de Pellieux était cernement un homme très honnête, chaleureux, éloquent, que rien ne préparait à démêler des intrigues policières et que Henry et ses agents n'eurent pas de peine à leurrer.

Plus déconcertant est Boisdeffre, à la fois intelligent et déraisonnable, indolent et anxieux, sa piété fervente l'incline à la mystique, sans lui interdire un manque de rigueur morale qui étonne chez lui.

La pure efficacité

Quant à Cavaignac, on ne se l'explique pas sans un certain délire. Mais la France entière délirait : l'opposition farouche de Cavaignac à une révision que son enquête même avait rendue inéluctable. On est déconcerté aussi par la souscription ouverte pour honorer le prix d'Henry et que Valéry y ait porté son obole.

Ici d'ailleurs s'arrête la recherche de M. Thomas. Son « affaire Dreyfus » est aussi l'affaire sans la signification éthique et politique. La querelle a débordé infiniment son objet initial, au point que Dreyfus lui-même devint, en effet, comme étranger à sa propre affaire. Nous ne pouvons oublier qu'elle fut un épisode important de notre Histoire, *« un moment de la conscience humaine »*.

M. Thomas n'en a pas moins raison de rappeler qu'elle fut, à l'origine, et qu'elle n'a jamais cessé d'être, une affaire de police et de contre-espionnage ; il l'a sortie, par son labeur méthodique, des cadres manichéiques où le déferlement des passions l'avait enfermée. Je crois qu'il rend par là un grand service et propose des leçons bonnes à méditer.

La première, assurément, c'est que les polices et les milices ont tort, de leur propre point de vue, quand elles s'abandonnent au vertige de la pure efficacité, faisant à la violence et à l'imposture un crédit que, en fin de compte, l'Histoire conteste, non moins que la raison.

La seconde, c'est que les Français ont tort, quand ils font de la France la somme de deux anti-Frances, chacune d'elles s'attribuant avec candeur toutes les vertus et attribuant à l'autre tous les vices, avec un pharisaïsme atroce d'abord et, l'orage une fois passé, risible. Autant que terrible.

EMMANUEL BERL.

ESSAI

Netchaïev le révolutionnaire absolu

● *Le 4 avril 1866, un étudiant noble tira sur le tsar... La lutte était engagée.*

ON a dit que le XIXe siècle était « stupide ». C'est douteux. Il est, en tout cas, incontestable que cette époque a vu naître des hommes surprenants. Les caractères les plus *intéressants* n'apparaissent-ils pas lorsque tremble le plancher de la barque et que l'homme, privé des garde-fous de la tradition, doit s'inventer lui-même ?

Les plus étonnants de ces « déracinés » sont sans doute les révolutionnaires du siècle dernier. Et le plus étrange de tous, le plus déroutant aussi, ce Serge Netchaïev, dont René Cannac nous retrace aujourd'hui la biographie (1)...

Lorsqu'en 1861, le tsar Alexandre II publia le « statut du paysan libéré », il était bien évident que la vieille société russe mourait et qu'un courant d'air nouveau soufflait sur le vieil empire.

Pourtant, les mesures du tsar étaient tardives et incomplètes : il était déjà trop tard pour réparer des erreurs séculaires. Mais il était encore trop tôt pour tous ceux qui, autour de la couronne, se faisaient les défenseurs de l'autocratie traditionnelle.

On le vit bien quand les paysans, déçus par des mesures tardives et partielles, s'ameutèrent pour réclamer une justice qu'on leur distribua généreusement à coups de fusil, et que le tsar, vexé par tant d'ingratitude, se rejeta dans les bras de la noblesse réactionnaire.

« La Cloche »

Après l'espoir et les rêves du libéralisme, la détresse fut grande dans l' « intelligentsia » dont les étudiants formaient la partie la plus active. Déjà, on ne prêtait plus l'oreille aux leçons modérées du vieil Herzen, qui, de son exil de Londres, depuis des années, envoyait clandestinement en Russie son journal, « La Cloche ». Il fallait quelque chose d'autre.

C'est alors qu'apparurent ceux qu'on nomma les « nihilistes », moins parce qu'ils rejetaient toute espèce d'ordre, que parce qu'ils ne croyaient plus à la possibilité de replâtrer la société ancienne et prônaient une révolution radicale, appuyée sur le peuple.

Mais ce peuple, qu'est-il ? Qui le connaît ? Une barrière sociale s'interpose entre les étudiants et les paysans (on ne peut parler des ouvriers) : en 1861, le « peuple » applaudit la police du tsar quand elle charge les étudiants à Pétersbourg. C'est donc qu'il faut trouver l'oreille de ce monde mystérieux et inconnu. C'est le but de Tchernychevski lorsqu'il fonde le mouvement « Terre et Liberté » qui, pour la première fois, demande le partage des terres entre les paysans russes.

L'élan était donné. Le glas commença à sonner lorsque, le 4 avril 1866, un étudiant noble tira sur le tsar, sans l'atteindre, un coup de pistolet qui avertit le monde entier que la lutte était engagée entre les « nihilistes », ennemis de toute concession, et le pouvoir...

Un ascendant de sorcier

C'est à cette époque, en octobre 1868, dans le cercle révolutionnaire de la Petersburgskaïa Storona, qu'apparaît Serge Netchaïev.

Sur-le-champ, il s'impose : il sait se taire, dans un milieu où l'on parle beaucoup. Il laisse croire que, fils de moujik, il a su s'élever par ses seuls moyens. Surtout, il s'entend à merveille à créer un climat de mystère et à faire vivre ses camarades dans une panique perpétuelle, soigneusement entretenue. Et puis, ce petit homme chétif, aux yeux noirs en vrille, aux cheveux ras, exerce un

(1) « Aux sources de la révolution russe : Netchaïev, du nihilisme au terrorisme ». Préface d'André Mazon. Payot, éditeur. 182 p. 12 NF.

(Photographie de 1878.)

DES PAYSANS RUSSES PRENANT LE THÉ EN 1878 (*).
Une justice à coups de fusil.

ascendant de sorcier sur ceux qui l'approchent. De lui, on s'attend à tout.

Aussi admet-on que, quelques semaines après son apparition, le jeune homme disparaisse mystérieusement, qu'il ait été enlevé par la police et qu'il se soit — chose inouïe, impensable... — évadé de la forteresse de Pierre et Paul... Mais ceux qui ont étudié la magie savent que la crédibilité est d'autant plus forte que le « miracle » est inconcevable.

Bien entendu, Netchaïev a inventé de toutes pièces cet enlèvement et cette évasion. Il a pris le train pour Moscou et il y fait une brève apparition dans un autre cercle révolutionnaire, celui de la « Société du Rouble ». Pour peu de temps. Il disparaît encore. Mais, cette fois, il passe la frontière et débarque à Genève, refuge des révolutionnaires russes en exil, chez le célèbre Bakounine.

Et là, sous les yeux de l'anarchiste vieillissant qui se prend de tendresse pour lui, le génial acteur qu'est Netchaïev va réaliser sa meilleure création — celle du révolutionnaire absolu, tel que le définit « Le Catéchisme révolutionnaire ».

Perdu d'avance

Quant Netchaïev arrive à Genève, Bakounine a 55 ans. Il s'est empâté. Ce n'est plus le piaffant aristocrate anarchiste qui s'évade de Sibérie en séduisant la fille du geôlier, fait le tour du monde, débarque à Londres et lance un défi au monde. Il a vieilli. Les révolutions de 1848 où il faisait le coup de feu sur les barricades sont oubliées et oubliées aussi les cavalcades de politiciens armés de fusils à pierre.

Bakounine, naïf, généreux, presque génial, voit dans Netchaïev son disciple. Il lui ouvre un immense crédit. Le jeune homme lui promet, en retour, la gloire : des milliers d'étudiants attendent le révolutionnaire.

De cette amitié naquit « Le Catéchisme révolutionnaire », plus marqué par le fanatisme glacé de Netchaïev que par le sentimentalisme de Bakounine.

On connaît les grandes lignes de ce « code du terrorisme absolu » : le révolutionnaire, comme le jésuite d'autrefois, est tranché de tous les attachements, de toutes les « adhérences » avec sa classe, sa famille, ses passions. Il est perdu d'avance et condamné. Il le sait. Mais seule compte la révolution et cette fin justifie tous les moyens, même les plus abjects.

S'il ne peut craindre d'avoir « les mains sales », le révolutionnaire ne doit pas redouter non plus de tuer ses amis, s'il sent chez eux la moindre faiblesse, ou même s'il porte le moindre doute sur la rigidité de leurs intentions. Dans la société, d'ailleurs, le révolutionnaire doit utiliser tous les hommes pour accomplir ses desseins : initié au culte de la puissance, il en mesure les effets et sait bien *« qu'on ne règne pas innocemment »*.

La « Société de la hache »

René Cannac a raison de rappeler ici le Karl Moor des « Brigands » de Schiller : cette génération a pris au sérieux la leçon un peu rhétorique du poète allemand. Mais l'arrière-plan romantique ne fait pas oublier la nouveauté du texte — le premier qui, dans l'excès logique, définit une éthique révolutionnaire.

Netchaïev rentre en Russie. Il n'est plus un inconnu : il représente la « puissante » organisation internationale appelée « la Société de la Hache » (qui, il est vrai, ne compte, avec Bakounine, que deux membres !) et il a tôt fait de séduire les étudiants de Moscou.

Là commence le drame. Appliquant systématiquement le « Catéchisme », Netchaïev, fascinant, impitoyable, plie les étudiants à l'obéissance aveugle. Il rencontre peu d'obstacles : on se croit toujours obligé d'admirer les Saint-Just.

Un seul des étudiants se rebelle. Il se nomme Ivanov. Il a observé Netchaïev. Il a pressenti la mystification. Un jour, s'opposant à une mesure jugée provocatrice du « chef », il menace : il a signé son arrêt de mort.

Certes, il n'est pas facile d'entraîner des jeunes gens à tuer un de leurs amis, surtout un ami estimé. Netchaïev y parvient pourtant. Il ne peut plus reculer : à ses yeux, comme à ceux des étudiants qu'il dirige, il faut appliquer le code de la terreur.

On entraîne donc Ivanov dans un parc. Netchaïev, aidé par ses complices, l'abat d'un coup de revolver. Le crime est découvert le lendemain.

Un écrivain errant

Il faut lire les pièces du procès, telles que les présente René Cannac : Netchaïev est en fuite, mais ses complices le défendent encore. Ils nient l'évidence...

A cette même époque, un écrivain errant qui vient de se fixer à Dresde lit avec avidité les journaux russes et, dans un éclair, décide de faire de Netchaïev le personnage de son prochain roman : Dostoïevski pouvait-il oublier son propre passé ? *« Sans doute,* écrit-il en 1873, *sans doute, n'aurais-je jamais pu être Netchaïev ; mais je ne garantis pas que, dans ma lointaine jeunesse, je n'aurais pas été netchaïevien ».*

Si grand est, en effet, le prestige de ces individualités « de grand format » que la littérature ne peut se passer de répondre au défi qu'elles paraissent lancer à la conscience : « Les Possédés », ou plus exactement « Les Démons » sont un essai pour questionner une fois de plus l'homme sur la « Mort de Dieu ».

Netchaïev en fuite regagne la Suisse. Bakounine vient de se fixer à Locarno. Mais le jeune homme est devenu inquiétant, dangereux. Le procès ouvre un jour singulier sur la nature profonde de son caractère.

Un procès truqué

Aussi, la brouille vient-elle très vite. Netchaïev, abandonné, solitaire, pourchassé par la police russe, erre de ville en ville. Un jour, enfin, un agent secret parvient à l'attirer dans un piège, puis à l'enlever. Il est emmené en Russie.

René Cannac, et c'est la plus saisissante partie de son livre, raconte maintenant le calvaire du terroriste : procès truqué, internement dans une casemate secrète de la forteresse Pierre et Paul, le « ravelin Alexis », la mort lente promise à brève échéance.

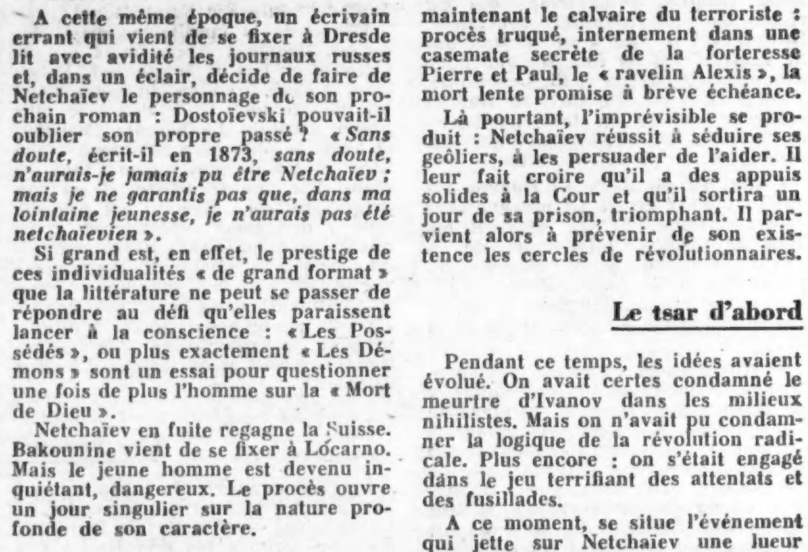
Là pourtant, l'imprévisible se produit : Netchaïev réussit à séduire ses geôliers, à les persuader de l'aider. Il leur fait croire qu'il a des appuis solides à la Cour et qu'il sortira un jour de sa prison, triomphant. Il parvient alors à prévenir de son existence les cercles de révolutionnaires.

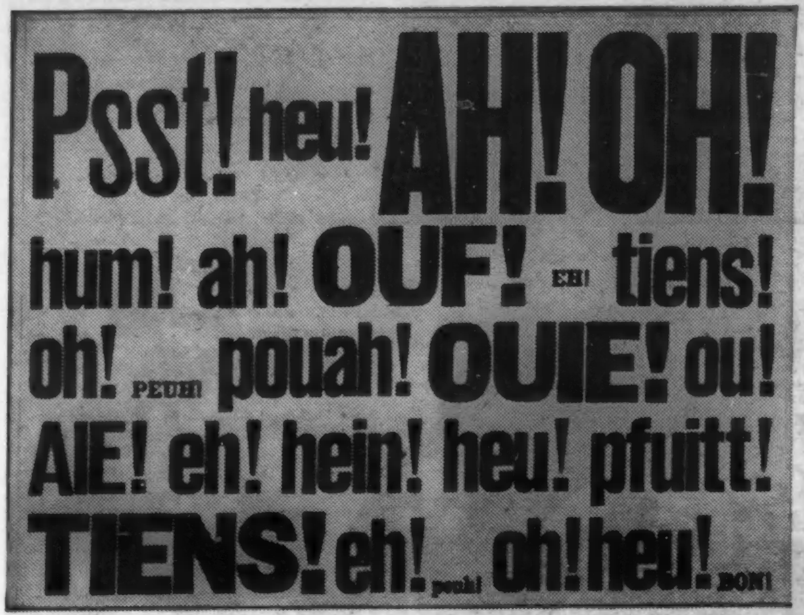
Le tsar d'abord

Pendant ce temps, les idées avaient évolué. On avait certes condamné le meurtre d'Ivanov dans les milieux nihilistes. Mais on n'avait pu condamner la logique de la révolution radicale. Plus encore : on s'était engagé dans le jeu terrifiant des attentats et des fusillades.

A ce moment, se situe l'événement qui jette sur Netchaïev une lueur étrange et qui peut sans doute modifier l'idée qu'on se fait du personnage : en 1880, les révolutionnaires préparent l'assassinat d'Alexandre II. C'est une affaire de jour. Ils peuvent aussi aider Netchaïev à s'évader. Ils le veu- →

(*) Ce document est extrait de l'Histoire Illustrée de la Russie, publiée par Jack Carmichael chez Gallimard.





AU CLUB DES LIBRAIRES : « EXERCICES DE STYLE »...
Pour la relecture.

lent : l'homme est un des leurs, malgré tout. Ils lui donnent le choix. Netchaïev n'hésite pas. Il préfère mourir dans son cul-de-basse-fosse et que le tsar soit exécuté.

L'occasion était perdue. La répression après l'attentat réussi fut terrifiante. Et Netchaïev lui-même, dans sa cellule, en subit les conséquences. Il est soumis à un nouveau régime, plus dur encore. Il meurt le 21 novembre 1882.

Un Hamlet moderne

On peut le haïr. Le détester. Qu'on le veuille ou non, il est un « héros de notre temps ». D'un temps qui est riche en individualités contraires. Dostoïevski en fait « *un bouffon qui ne cesse d'être un bouffon que pour devenir un demi-fou* ». Et, sans doute, y a-t-il chez lui une sorte de Hamlet moderne, cuistre et glacé, passionné et malade, d'une logique qui est celle-là même de la révolution.

Camus l'a dit dans « L'Homme révolté » : « *Cet esprit est presque sans contradiction* ». En ce sens, il est bien le produit intellectuel de la culture occidentale et n'aurait pu apparaître nulle part ailleurs. D'ailleurs, avec son « Catéchisme », n'est-il pas resté l'image du radicalisme de la terreur ?

Quel écrivain, touchant aux problèmes de la révolution et soucieux de définir une éthique justifiant le terrorisme, n'a été logiquement conduit à retrouver, le sachant ou non, le fulgurant et sinistre génie de Netchaïev : « Les Mains sales » répondent ici aux « Conquérants ». Il faut croire que Dostoïevski se trompait en voyant en lui « *le dernier conspirateur russe* ». Même Victor Serge, en parlant de Staline, pense encore à lui. N'incarne-t-il pas le mal de l'Occident, qui, au moment où se désintègrent les humanismes et les morales historiques, se découvre impuissant à en inventer de nouveaux ?

JEAN DUVIGNAUD.

ÉDITION

Le mouton noir

● ***Un nouveau Club du Livre vient de naître. Mais coment se portent les autres ?***

DERNIER-NE des clubs de livres en France, le Club du Livre Américain, fondé sur les instances de l'ambassade des Etats-Unis, a pour Q.G. un grand local tout flambant neuf en haut du boulevard Saint-Michel.

L'aîné de la famille a aussi des locaux flambant neufs, mais qui se trouvent en bas de la rue de la Paix ; c'est le Club Français du Livre. C'est lui qui, de tous les clubs, a le plus grand nombre d'adhérents (300.000) et aussi le plus long catalogue : 800 titres et 256 disques. Comme tous les clubs d'origine française, il est son propre éditeur. Mais il est presque seul à distribuer directement : ses clients reçoivent leurs livres à domicile. Ses prix semblent, à première vue, élevés : 26 NF pour un « Crime et Châtiment », ce n'est pas donné. Mais l'amateur achète aussi la reliure de peau, le papier bible et la traduction (originale et exclusive) d'Arthur Adamov.

Des remous

Le Club Français du Livre n'a pas hésité à réimprimer les nouvelles — introuvables — d'un certain Bandello, dont les audacieuses grivoiseries faisaient la joie des Italiens en l'an 1554. Aucun éditeur, de nos jours, ne s'y serait risqué. Le C.F.L., qui a sa clientèle acquise, en a écoulé 5.000 exemplaires en un temps record. Il en a fait autant pour « Au-dessous du volcan », de Malcolm Lowry, un des grands romans de l'après-guerre, mais réputé difficile.

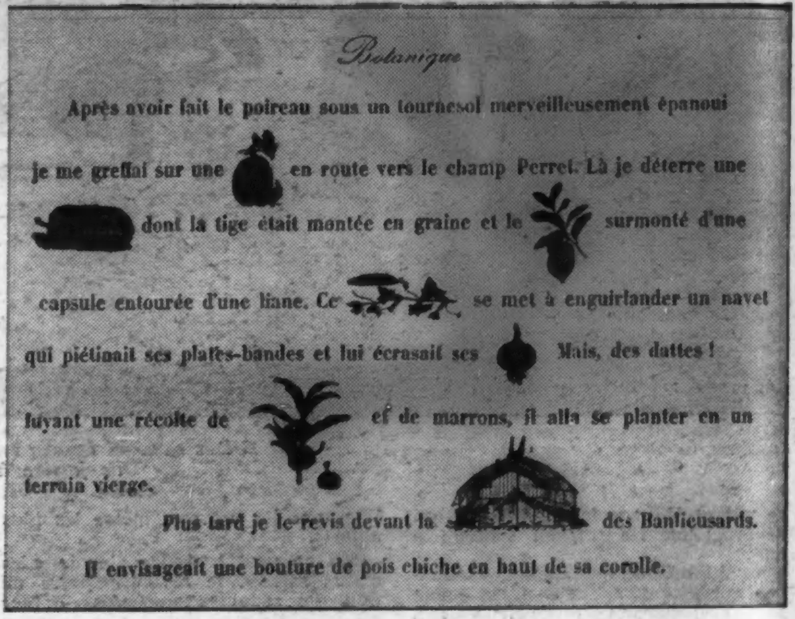
Le même Club avait également entrepris, sous la direction d'Albert Béguin, une édition des œuvres complètes de Balzac selon un système nouveau : la classification chronologique des différents romans de la « Comédie Humaine », qui pouvait ainsi être lue comme un seul grand roman. Actuellement, des traducteurs divers — dont Yves Bonnefoy — préparent une nouvelle édition du théâtre de Shakespeare.

Le siège du Club des Libraires (100.000 adhérents) se trouve à La Hune, à Saint-Germain-des-Près.

« *Les gens qui viennent à nous savent déjà lire*, souligne son directeur, M. Gheerbrandt. *Nous leur donnons le goût, non pas de la lecture, mais de la relecture. En même temps, nous obéissons à de véritables canons esthétiques quand nous confectionnons un livre.* » En effet, l'édition, par le Club des Libraires, des « Exercices de style », aussi fertile en inventions graphiques et typographiques que l'esprit de M. Queneau en canulars, n'est pas un livre : c'est une œuvre d'art.

Auprès de ces deux clubs, devenus presque vénérables malgré leur relative jeunesse, le Club du Livre Américain fait figure de mouton noir. Parce qu'il n'édite pas ses propres livres et se contente de les acheter à l'éditeur, parce qu'il ne vend pas non plus par l'intermédiaire des libraires, sa création a provoqué quelques remous dans le petit monde des lettres. « *Ce n'est même pas un club !* » grogne-t-on. Mais si, c'est un club — un club à l'américaine, voilà tout !

Sa formule — qui a connu, aux Etats-Unis, un formidable succès — consiste à vendre, non pas des ouvrages de luxe ou semi-luxe, mais des volumes très ordinaires avec — c'est là l'astuce — une remise de 20 %. Pour rester membre du club, il faut acheter 5 livres par an (contrairement à la coutume française, qui est de n'imposer aucune obligation). Dans ces conditions, donc, vous pouvez choisir au Club du Livre Américain entre 80 livres américains *en traduction française*, et près de 5.000 livres de poche en langue anglaise.



... DE RAYMOND QUENEAU.
De véritables canons esthétiques.

La concurrence

Américaine ou française, la formule club ne survivra que si elle est rentable. L'est-elle ? En ce qui concerne le Club du Livre Américain, seul l'avenir le dira. Que dire des clubs français ? Certains nouveaux venus, comme le Club du Livre Policier, marchent admirablement. D'autres ont échoué.

Tout a commencé à la Libération. Les libraires étaient inquiets du succès remporté par la formule de vente directe, au Club Français du Livre ; et irrités (ainsi que leurs clients) par la production courante de livres brochés, salissants et fragiles (ils ne résistent pas à la troisième lecture), imprimés sur un mauvais papier. Ces libraires, donc, eurent une idée : le livre-club vendu en librairie. Reliés, durables, bien faits, ces ouvrages remportèrent un tel succès que les éditeurs voulurent en faire autant. D'où concurrence. Ce qui n'empêcha pas les concurrents de faire de bonnes affaires ensemble : les coéditions, par exemple.

70 % de provinciaux

Mais le lecteur, dans tout cela, que devient-il ? Et d'abord, *qui* est-il ? L'adhérent-type (il suffit d'acheter un livre pour devenir membre d'un club) a plus de 30 ans. « Jeune ménage », il a une bibliothèque à remplir. Enseignant, il n'est pas un nouveau venu au pays des livres. De profession libérale, il cultive les arts et lettres, il a « du goût ». S'il est un client idéal, il vit loin des centres culturels, et il est prêt à s'incliner devant la sélection du club.

Le succès des clubs américains s'explique en effet par le fait que la population rurale ou semi-rurale — donc isolée — lit beaucoup. Pour le club comme pour ses membres, le système de la vente directe est donc très avantageux. Le Club Français du Livre, qui emploie le même système, recrute près de 70 % de sa clientèle en province.

Mais les autres clubs français ont préféré la vente en librairie. Cela veut-il dire qu'en France l' « urbain » est un meilleur client que le « rural » ? C'est possible. Mais cela ne veut pas dire que la vente en librairie est automatiquement la formule la plus rentable. Le Club du Meilleur Livre, qui est passé de la formule directe à la vente en librairie, n'a pas pour autant augmenté sa clientèle.

L'apport des clubs à l'édition française a été et reste important. Dans un pays où le livre broché est roi et où il s'installera de plus en plus grâce aux livres de poche, des éditions soignées, qui ne veulent pourtant pas faire concurrence à cette manie qu'est la bibliophilie, encouragent le goût de la lecture et surtout le désir de posséder une bibliothèque, c'est-à-dire la base de toute culture.

ANNE GUERIN.

LA NEF
13 mai 24 janvier 22 avril ?
lisez le numéro spécial sur
L'ARMÉE FRANÇAISE
Le "trouble" de l'armée. - La crise interne du corps des officiers - Pourquoi nous avons perdu la guerre d'Algérie - Portrait d'un colonel - L'état d'esprit du contingent, etc...
La NEF est en vente dans les kiosques et les librairies.
Abonnements : 34, rue de l'Université - Paris VII°

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
H A R T U N G

LA SEMAINE

DEUX FILMS VIENNENT DE SORTIR à Paris (« Les Adolescentes » et « Cette nuit ou jamais ») portant des signatures qui furent des garanties : Alberto Lattuada et Robert Wise.

On savait, bien sûr, que Lattuada était passé au cinéma d'affaires : grandes machines historiques ou exploitation des charmes de jeunes découvertes. « Les Adolescentes » se rangent dans cette deuxième catégorie avec une franchise voyante. L'adolescente étudiée est Catherine Spaak, fille de Charles et nièce de Paul-Henri. Elle est, en effet, charmante. Un film pour vieux messieurs.

« Cette nuit ou jamais », qui date de 1957, réunit la délicieuse Jean Simmons, le sympathique Paul Douglas et le viril Anthony Franciosa : c'est l'ange du Massachusetts dans les bas-fonds de New York. On a voulu doser avec esprit l'attendrissement et l'humour, mais nous ne sortons pas du ridicule triste. Il vaut mieux penser que Robert Wise a prêté son nom à un amateur de ses amis.

BONNE FIGURATION DU CINEMA français au festival du film documentaire et de court métrage de Venise : six films couronnés et le prix de la meilleure sélection.

A noter le succès de Jean Herman, déjà lauréat du festival de Tours avec « Actua-Tilt », et qui remporte le grand prix de sa catégorie avec « La Quille », histoire d'un soldat qui, à son retour d'Algérie, retrouve Paris et l'amour — mais ce n'est plus tout à fait ça. Un style très personnel à travers l'influence de Godard.

Autre succès à souligner : celui de Maurice Vialat, auteur de « L'Amour existe », film-pamphlet sur la banlieue parisienne d'une vigueur et d'une sensibilité exceptionnelles.

UNE VENUS NOIRE a bouleversé les Allemands. C'est la chanteuse noire Grace Bumbry qui a tenu le rôle de Vénus dans « Tannhauser », de Wagner, au Festival de Bayreuth. Des journaux ont parlé de « honte culturelle » mais cinquante mille quatre cents places ont été retenues pour les vingt-huit représentations données au cours de ce festival du 23 juillet au 25 août.

STUPEUR au Festival de Moscou qui vient de se terminer. Au cours d'un documentaire, une photo de Lénine est apparue sur l'écran. A côté de Lénine, un homme barbichu : son camarade, Trotsky.

Mais seuls les plus de 50 ans, et les visiteurs étrangers, l'ont vu. Le visage du vieux chef révolutionnaire banni est totalement inconnu dans son pays. Sans doute les auteurs du documentaire ne se sont-ils pas aperçus eux-mêmes de ce qu'ils faisaient en lui rendant officiellement existence.

PAS LE TEMPS de souffler. Les premières invitations sont assurées pour la rentrée du 4 septembre : « La Chauve-Souris », par l'Opéra de Vienne. 14 septembre, Première de « Spartacus », film à grand spectacle produit et interprété par Kirk Douglas.

200 DISQUES sortent en moyenne chaque semaine. Aussi est-il exclu qu'une seule personne puisse, sérieusement, et avec une compétence qui s'étende à tous les genres de musique, les écouter pour sélectionner les meilleurs enregistrements, les comparer aux précédents, et en rendre compte aux amateurs.

Désormais, c'est une équipe de huit spécialistes particulièrement qualifiés qui fourniront aux lecteurs de « L'Express » le résultat — sévère — de leurs écoutes quotidiennes. Pour échapper à toute pression, ces huit spécialistes signeront, ensemble, Pick-Up. Vous trouverez en page 34 leur sélection de la semaine.

ARTS

Sortis des caves du Petit Palais

(Marquis.)

Picasso a posé pour Mac Avoy.

DIRIGE par M. Héron de Villefosse, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le Musée National d'Art Moderne, dirigé par Jean Cassou, bien qu'ils occupent l'un et l'autre le même Palais de Tokyo, avenue du Président-Wilson) abritait presque uniquement les divers « Salons » qui se succèdent, en saison normale, au rythme moyen de trois toutes les trois semaines.

Désormais, ces Salons se tiendront dans les salles restaurées du premier étage, autour d'un vaste hall où seront fixées, cet hiver, de façon définitive, les 250 mètres de fresques que Dufy exécuta sur le thème de l'Electricité pour la grande Exposition internationale de 1937.

Au rez-de-chaussée, le Musée d'Art Moderne de Paris existe enfin de façon permanente depuis la semaine dernière. Deux cents peintres y sont représentés. Non seulement Matisse, Picasso, Van Dongen, Derain, etc., par des œuvres maîtresses, mais aussi « pompiers de bonne volonté » du moment : Limouze, Brayer, Chapelain-Midy, Mac Avoy, Terechkovitch et les représentants des tendances les plus diversement actuelles : Hartung, Cottavoz, Caillaud, Corneille, Buffet, Singer, Ravel, etc.

Origine de cet accrochage d'un intérêt exceptionnel : la fameuse collection Girardin, que le Petit Palais, depuis son exposition d'il y a cinq ans, conservait dans ses caves. Elle représente environ 80 % des toiles exposées, le reste étant composé par les acquisitions récentes de la Ville.

Rôle du nouveau musée : devenir le musée véritable de « l'Ecole de Paris » proprement dite, alors que le Musée National d'Art Moderne, en achetant de plus en plus d'œuvres d'artistes étrangers travaillant à l'étranger, tend à compléter, en les actualisant, les collections du Louvre.

THÉATRE

Les quinze ans d'Avignon

● ***Vilar explore cette année deux nouveaux domaines du grand théâtre européen.***

QUINZE ans — l'âge du festival d'Avignon. Il n'y a pas en France depuis longtemps une entreprise théâtrale d'une aussi grande qualité menée avec une telle continuité et un tel succès. Chaque soir, pendant plus de quinze jours, trois mille spectateurs se réunissent dans la cour du Palais des Papes, et, quand les premiers accents de la musique s'élèvent vers la nuit, leurs préoccupations, leurs ennuis s'effacent pour un temps, la fête commence.

C'est ce caractère de cérémonie, mais de cérémonie joyeuse, qui marque toujours les soirées d'Avignon. Fête populaire de la musique, des couleurs, et aussi du texte. Le public le plus spontané et le plus vrai rencontre le répertoire le plus grand, de Sophocle et de Shakespeare à Strindberg et à Eliot, de Corneille et de Molière à Brecht et à Supervielle en passant par Kleist, Hugo, Russell. C'est tout le grand théâtre européen qui a été mis ici en pleine lumière.

A cela qu'on pourrait répéter chaque année, la réussite du quinzième festival permet d'ajouter deux traits, quant au répertoire : M. Jean Vilar aborde le domaine classique espagnol avec « L'Alcade de Zalaméa », de Calderon, et le domaine classique italien avec « Les Rustres », de Goldoni. Et quant à la troupe, son succès est d'autant plus remarquable qu'elle joue non seulement sans vedettes, mais encore sans plusieurs de ses comédiens habituels. Or, éléments anciens et éléments nouveaux se juxtaposent parfaitement. Il existe au T.N.P. ce qui n'existe nulle part ailleurs en France, et particulièrement pas à la Comédie Française, une troupe de comédiens qui jouent ensemble, dans le même mouvement et dans le même style.

« L'Alcade de Zalaméa »

« L'Alcade de Zalaméa » est une simple anecdote dramatique. Un capitaine, noble mais quelque peu soudard, enlève, viole puis abandonne la fille d'un riche paysan. Il est blessé et ramené au village dont le paysan vient d'être nommé alcade. Il refuse de réparer en épousant la jolie fille déshonorée. Et l'alcade fait son procès, le condamne et, indifférent aux privilèges de la justice militaire, le fait pendre. Le roi Philippe II, de passage à Zalaméa, ne peut qu'approuver.

Ces histoires de militaires insubordonnés qui prétendent n'en faire qu'à leur tête, puis se juger (et s'absoudre) entre eux ; de paysans qui lèvent leurs fourches pour imposer le respect de leurs droits et la justice, cela vous fait peut-être penser à quelque chose, et je ne suis pas sûr que M. Jean Vilar n'y ait pas pensé comme vous... Heureux le pays qui vit un prince ennemi de la fraude et respectueux des libertés démocratiques au point de rendre inamovible le juge populaire. Heureux le peuple qui a comme celui-là le sens de sa liberté et le sens de son honneur.

Leçon de civisme d'autant plus efficace que dans la pièce de Calderon, fort bien adaptée par M. Georges Pillement, l'anecdote instructive ne nuit pas au mouvement, ni à la diversité. En face du capitaine qui se laisse emporter par une passion criminelle, il y a un autre type d'officier, bourru, loyal, mais malgré tout attaché à ses privilèges de caste ; à côté de lui, toute une troupe de soldats avec sa vivandière. Et dans le village, à côté de l'alcade et de sa famille, un grand seigneur famélique et fanfaron, léger croquis à la Don Quichotte, qui fait beaucoup rire, ainsi que son ahuri de valet.

« Les Rustres »

« Les Rustres », de Goldoni, ce n'est qu'un divertissement. Les rustres, ce sont les maris à la vieille mode, tyrans domestiques, grognons, jaloux de leur autorité plus encore que de leurs femmes. Et leurs femmes... eh bien ! ce sont des femmes, point mauvaises, mais vives, fines,

→

GALERIE CHARPENTIER

FORMES ET COULEURS

76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

adroites à saisir la moindre occasion pour mettre en défaut la vigilance de leurs sauvages. Tout le monde est d'accord pour marier la fille de l'un avec le fils de l'autre, mais tandis que les rustres rêvent d'un mariage d'autorité, les femmes et les jeunes gens veulent des façons un peu plus humaines et plus respectueuses des inclinations. Faut-il vous dire que, après bien des traverses, des dégrisements, de savoureuses colères, tout finit au mieux ?

Les deux pièces, l'espagnole et l'italienne, sont jouées par les mêmes acteurs à merveille et mieux encore : comme il faut.

« Roméo et Juliette »

L'éclat d'Avignon éclipse un peu les autres festivals de la région. Il serait injuste de ne pas signaler le très grand travail du Théâtre d'Eté, de M. Jean Deschamps. De Carcassonne à Arles et au fin fond de la Provence, cette troupe promène pendant toute la saison trois ou quatre très grands spectacles ajustés chaque fois au cadre nouveau.

Au théâtre antique d'Arles (2), par exemple, le cycle des représentations a commencé par un très intéressant « Roméo et Juliette ». L'adaptation de M. Yves Florenne est très vivante, très savoureuse, avec peut-être une prédilection un peu marquée pour les effets comiques, les petits anachronismes (les bougainvillées, par exemple) et les grosses obscénités, et malheureusement le jeu d'un modernisme un peu appuyé de Mlle Marie Versini en Juliette ne corrige pas cette impression. Mais ici encore, il y a un très solide travail d'équipe. La mise en scène de M. Jean Deschamps utilise très bien les ruines du théâtre antique pour multiplier les lieux où se joue le drame de Shakespeare. Elle se tire moins bien d'une autre difficulté, parfaitement maîtrisée par Vilar à Avignon comme à Chaillot, qui est l'immensité du dispositif d'ensemble. Leur scène jouée, les comédiens sortent en marchant chez Vilar, et au pas de course chez Jean Deschamps, ce qui, contrairement à ce que l'on pourrait croire, nuit au rythme et à la rapidité du spectacle. Mais il ne faut pas bouder son plaisir : grâce au Théâtre d'Eté, dans la nuit d'Arles, nous étions nombreux à souhaiter prolonger notre plaisir, comme Juliette, jusqu'au chant de l'alouette...

(2) Autre représentation de « Roméo et Juliette » à Arles le 10 août.

(Archives.)

JEAN-CLAUDE BRIALY ET ANNA KARINA DANS « UNE FEMME EST UNE FEMME ».
« Metteur en scène, c'est aussi bien que banquier. »

(J.-R. Roustan.)

JEAN-LUC GODARD.
« Si quelqu'un a écrit un livre, c'est qu'il était écrivain. »

25 ANNEES D'EXPERIENCE
DANS LE POSTE A PILES

Le POCKET-MARTIAL
dernier éclos des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 350 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 5 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 56-47

A Vaison-la-Romaine

● ***Les plus beaux couplets d'amour de Shakespeare.***

A Vaison-la-Romaine où l'on allie les charmes du festival de petite ville méridionale à ceux d'un grand passé, on avait eu l'idée de ressusciter l'une des pièces les moins connues de Shakespeare, « Troïlus et Cressida ». Drame historique et comédie d'amour, mais sur le mode ironique. S'il y a du Roméo en Troïlus, il y a de la Cléopâtre en Cressida et elle est prête à changer de bras en changeant de camp. Comment d'ailleurs prendre tout à fait au sérieux cette guerre de Troie qui n'est, après tout, on nous le répète sur tous les tons, qu'une histoire de mari trompé ?

La pièce est surtout une satire toujours très aiguë, souvent burlesque de la guerre et de ses chefs. Ce Shakespeare n'avait pas le culte du héros : il ridiculise Ajax, Nestor, Ménélas, et fait assassiner Hector par deux tueurs aux gages d'Achille.

Jean Négroni, avec une émotion sincère, Françoise Spira, avec un mélange très intelligent de passion et de coquetterie, ont admirablement dit quelques-uns des plus beaux couplets d'amour du théâtre shakespearien. Et Huguette Forge a mis le pathétique le plus vrai dans les deux courtes scènes de Cassandre.

Malheureusement, la pièce d'amour est éclipsée par la pièce historique qui paraît souvent lente.

Pour orchestre de chambre

Une mise en scène parfois hésitante, meilleure dans les scènes de délibération, confuse et molle dans les scènes de batailles et une utilisation médiocre de l'espace scénique accentuaient cette impression, et les costumes d'opérette de M. Bernard Daydé, qui n'a pas senti une différence entre ce Shakespeare précurseur et l'Offenbach de « La Belle Hélène », n'arrangeaient rien.

« Le Voyage de Thésée », de Georges Neveux, qui constituait le second spectacle du festival, n'a pas gagné non plus en passant de la scène classique aux grands espaces du théâtre antique, malgré la bonne mise en scène de Henri Soubeyran et l'excellente interprétation de Bernard Noël.

En fait, ce n'est pas une tragédie, mais l'explication subtile, intelligente, poétique d'une tragédie, la transcription de la grande aventure de Thésée, d'Ariane et du Minotaure pour orchestre de chambre et cette musique un peu trop intellectuelle se perdait dans les airs.

ROBERT KANTERS.

ENTRETIEN

Un film est un film

● ***Jean-Luc Godard ne s'intéresse pas plus à la construction dramatique qu'à la technique. Et pourtant... il tourne.***

LE troisième film de Jean-Luc Godard, « Une femme est une femme », a été présenté au Festival de Berlin. Il a obtenu l'Ours d'argent et sa femme, Anna Karina, a reçu le prix d'interprétation féminine. Le film, qui sortira au début de septembre à Paris, risque néanmoins de déconcerter le public, comme Jean-Luc Godard trouble par ses contradictions chacun de ses interlocuteurs.

Après « A bout de souffle » qui fut un grand succès, et « Le Petit Soldat » qui fut interdit, Godard continue d'improviser. Seul de tous les jeunes metteurs en scène, il bouleverse vraiment les canons classiques du cinéma, et tourne, comme il écrirait, ce qui lui passe dans la tête. Il réagit comme un journaliste. De tout ce qu'il entend, de tout ce qu'il voit, il se dit : « Tiens, on pourrait en faire un film ». Il ne se soucie pas plus de la construction dramatique que des règles les plus élémentaires de la technique.

Si la pellicule est surexposée ou sousexposée, il fait dire à l'un de ses personnages : « C'est drôle, le temps se couvre » ou : « Le ciel s'éclaircit », et le tour est joué.

Le sujet de « Une femme est une femme » (d'ailleurs peut-on appeler cela un sujet ?) se résume en une ligne : « Un femme veut à tout prix avoir un enfant ». Là-dessus, Godard brode une comédie musicale. Enfin, si

(Archives.)

ANNA KARINA.
« Au cinéma, il y a quelque chose en plus : un regard. »

(Roustan.)

JEAN-LUC GODARD.
« Moi, je suis pour le mot : artiste. »

l'on veut. Lui-même n'en est pas très sûr, qui jette pêle-mêle au générique, sans précision, les noms de ses producteurs, de ses acteurs et, au milieu des mots comme : Lubitsch, « 14 juillet », comédie, n'importe quoi.

Quand on lui demande de s'expliquer, il s'en tire généralement par une boutade :

« Comédie ou tragédie, je ne sais pas. En tout cas, c'est un chef-d'œuvre ». Ce chef-d'œuvre, il admet par la suite que ce n'en est pas un. Il dit : « Il y a dans ce film une faiblesse de principe. C'est un film en couleurs (très remarquablement jolies) théoriquement fait pour être tourné comme du Visconti. Je veux dire : avec beaucoup de soin, de goût dans les détails. Un film de décorateur. Exprès, je l'ai tourné de la manière contraire à celle qui aurait dû être. En allant vite, en bâclant, en improvisant. Mais finalement, je suis content parce que j'ai tourné d'une seule traite, comme j'avais écrit le scénario il y a deux ans, en une demi-heure. Tourner comme ça au cinéma, on ne l'a jamais fait. C'est presque de l'écriture automatique.

En porte-à-faux

« Ce qui m'a amusé, c'est de mettre un plan de larmes, un plan de rires presque systématiquement. De mettre des gags à la Tati ou à la Mack Sennett puis, tout à coup, de brouiller les cartes avec une vraie situation sérieuse. Bref, d'être constamment en porte-à-faux. »

Godard peut être content. Son film porte à faux d'un bout à l'autre, mais l'on y trouve un ton très particulier, qui n'appartient qu'à lui, celui d'une certaine vérité qui doit être la sienne, et qui transforme brusquement le cinéma en un art spontané.

« Ce que j'essaie de faire, dit-il, c'est garder l'indépendance de l'artiste, du peintre qui peut abandonner son tableau pour boire un verre s'il en a envie, ou pour chercher l'inspiration. Je peux le faire parce que je travaille vite et que le producteur sait que je suis consciencieux et que je ne dépasserai pas mon devis. »

Pour Godard, adapter un roman, ou même travailler sur un scénario très élaboré, n'offre aucun intérêt.

Le principe du Journal

« Je pars du principe que si j'arrive à m'exprimer sur du papier, à raconter mon film, à bâtir mon découpage, je n'ai plus besoin de faire le film.

« A dix-sept ans, quand on a envie de faire du cinéma, dès qu'on lit un bouquin, on se dit : « Formidable, je vais en faire un film ». Même les essais, même la philo. Moi, je voulais faire un film avec « Le mythe de Sisyphe ». Maintenant, la seule idée d'adaptation qui me reste, c'est « La nouvelle histoire de Mouchette » de Bernanos, et encore j'aurais honte parce que je me dis que ce livre est si extraordinaire que le cinéma ne peut rien lui apporter. Si quelqu'un a écrit un livre, c'est qu'il était écrivain. Si Faulkner avait voulu faire du cinéma, il aurait été cinéaste. Il se trouve qu'il fait des livres, je ne vois pas pourquoi il faudrait les transformer. »

Godard, lui, fait du cinéma comme s'il écrivait. C'est lui-même qui se dévoile à travers ses films et, comme un écrivain écrit toujours le même livre, il fait toujours un peu le même film. Il le sent bien quand il dit :

« Dans mes trois films, c'est toujours au fond le même sujet. Je prends un individu qui a une idée, et qui essaie d'arriver au bout de son idée.

« Ce que j'aime aussi, c'est le principe du Journal. J'aimerais, par exemple, faire un film sur moi, qui raconterait ma vie pendant... mettons quinze jours, où je chercherais une idée, l'idée d'un roman. Je crois que c'est ça. Je chercherais à écrire un roman. Je ne sais pas si j'y arriverais ou pas. Ce serait ma vie en train d'essayer d'écrire un roman. Les gens que je vois, ceux avec lesquels je discute. Et puis moi en train d'essayer d'écrire un roman. Je vais demander à Sartre comment on fait pour écrire un roman, alors il y a l'entretien, etc.

Moi, je ne suis pas un vrai metteur en scène. Clouzot non plus d'ailleurs, parce que son seul film-vérité, ce n'est pas « La Vérité », c'était son journal de bord quand il s'est marié, qu'il est allé au Brésil et il n'a pas réussi à le faire. Rossellini, lui, a fait « Voyage en Italie ». On peut au cinéma raconter une histoire, mais on peut aussi raconter l'histoire d'une idée. »

La performance de Godard, et de quelques autres, est justement d'avoir créé en même temps une nouvelle forme de l'expression cinématographique et un public pour la comprendre.

Certains gestes de la vie

Il dit : « Il n'y a pas de raison quand même que ce que je fais ne plaise pas à quelques personnes. Je ne vois pas pourquoi on dit que le cinéma doit plaire à tout le monde. On n'a jamais dit qu'un livre, ou une peinture, ou la musique, ça doit plaire à tout le monde. Ça doit plaire à ceux qui l'aiment. Bien sûr, on est triste si ça ne plaît pas. Surtout après avoir fait deux ou trois films, parce que l'on se sent plus responsable qu'au premier, mais je ne crois plus que le cinéma s'adresse à la masse. Autrefois, la masse allait voir des films moyens. Il y avait une masse moyenne et des films moyens. Aujourd'hui, peu à peu, tous ces films moyens vont vers la télévision, et la masse des gens les voient à la télévision. Alors, il reste d'une part les grandes, les énormes productions, que ce soit « Lola Montès » ou « Ben Hur », et les petites. Comme ça, on peut faire des films magnifiques ou des films ratés ».

Godard écrit directement ses dialogues. Au jour le jour. Il tourne chronologiquement. Entre ce qu'il veut dire et lui-même, le cinéma lui impose quand même un intermédiaire : les acteurs. Qu'en pense-t-il ?

« Je ne pense pas comme Stanislavsky qu'un acteur doive se mettre dans la peau de son personnage, mais plutôt que le personnage change selon la personnalité de l'acteur. Au début, « A bout de souffle » devait se faire avec Aznavour et Bernadette Laffont, ensuite avec Sacha Distel et Annette Vadim. Cela m'était égal. Finalement, ça s'est fait avec Seberg et Belmondo et j'étais très content. J'aurais fait, non pas le même film, mais pour moi, j'aurais fait « A bout de souffle » de toute façon.

« L'acteur intervient, mais il ne le sait pas. Il n'a qu'à rester lui-même. Les vrais acteurs n'apportent rien, ils attendent qu'on leur dise comment il faut bouger, parler, etc. Moi, j'aime que mes acteurs gardent dans le film certains gestes que j'aime leur voir faire dans la vie. Une façon de prendre sa cigarette, de se coiffer. Je leur apporte mes pensées, mais leurs pensées restent aussi, puisqu'ils sont eux-mêmes. J'essaye de ne jamais prendre plus de deux prises. Plus on répète, plus cela devient mécanique. Plus cela s'éloigne de la vie. »

Avec des lavallières

A propos des metteurs en scène, Godard a aussi une idée personnelle : « Il y a un snobisme du metteur en scène. Le metteur en scène est bien vu dans les salons, tandis qu'avant il était considéré comme un ouvrier. Avant la guerre, des gens comme Duvivier, Carné, étaient des artisans. Ils n'étaient pas considérés comme Proust ou Malraux, même s'ils les valaient. Aujourd'hui, on interviewe les metteurs en scène, on les invite dans les salons. Je le sais. J'ai loué une villa sur la Côte à une dame de Passy. Elle a dit : « Ah ! un metteur en scène... » C'était aussi bien que banquier.

« Pourtant, il y a des artistes et puis il y a les autres. Moi, je suis pour le mot : artiste. C'est un très beau mot, qui était décrié autrefois. C'était Alphonse Daudet, des gens avec de grands chapeaux, des lavallières, etc.

« Aujourd'hui, les metteurs en scène sont presque toujours habillés comme tout le monde. Mais pour moi, un artiste est forcément de gauche. Même Drieu La Rochelle était de gauche.

→

LA PAGODE
M. (LE MAUDIT) de FRITZ LANG

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

C'est un état d'esprit. De même, Krouchtchev et Kennedy sont de droite, ils sont totalitaires.

« Etre de gauche ne signifie pas montrer un ouvrier au travail. Un film comme « Samedi-soir-Dimanche matin » est ce que j'appelle un film de droite. Réactionnaire, paternaliste, dans le sens où il impose au spectateur une idée que le spectateur aime bien. On spécule d'avance sur lui. C'est comme « Un taxi pour Tobrouk », c'est malhonnête. »

Godard paraît souvent paradoxal. Dans son film « Le Petit Soldat », la torture est pratiquée par des Algériens et, dans ses trois films, on retrouve des personnages d'indicateurs, de dénonciateurs. Pourquoi ?

Au sens balzacien

« Il ne faut faire un film que lorsque l'on est directement concerné. Faire un film aujourd'hui sur les camps de concentration, je trouve ça malhonnête. Il fallait le faire en 1943. Le seul qui l'ait bien fait, c'est Resnais parce qu'il n'a pas fait son film sur les camps, mais sur le souvenir. Pour moi, par exemple, dans « Le Petit Soldat », l'honnêteté, c'était de montrer que les amis, enfin les gens avec lesquels j'irais me battre, s'il le fallait et même si je ne suis pas de leur bord, disons le peuple algérien, de les montrer, eux, torturant. Je pensais que l'accusation contre la torture est plus forte si l'on voit son propre ami la pratiquer. Or, justement, on m'accuse d'être malhonnête.

« Des dénonciateurs ? Peut-être oui, il y en a dans la vie. N'importe qui peut donner. Une apologie de la police ? Oh... oui. Oui et non, parce que moi, je suis contre la police, et puis je suis pour. Au sens balzacien, dans la mesure où c'est mystérieux... ».

Godard préfère parler de Balzac et puis pourquoi pas de Husserl...

« Balzac, c'est la philosophie et l'aventure. Ça va très bien avec le cinéma. Ce n'est pas pour ça que l'on doit adapter des romans de Balzac, mais je veux dire le cinéma, c'est ça : une aventure, avec la philosophie de cette aventure en même temps.

« La mise en scène, c'est comme la philosophie moderne, disons Husserl, Merleau-Ponty. Il n'y a pas les mots d'un côté et la pensée de l'autre. La pensée et ensuite les mots. Le langage n'est pas quelque chose en soi, n'est pas une simple traduction. La mise en scène, c'est pareil. Quand je dis que la mise en scène n'est pas un langage, je veux dire que c'est en même temps une pensée.

« Elle est la vie et la réflexion sur la vie. C'est pourquoi, dans mes films, je fais parler de tout à mes personnages. Je les prends sur le vif. »

Rouch et Kazan

Est-ce cette « prise sur le vif » que Godard recherche par-dessus tout ?

« Oui et non. J'aime mêler une certaine fiction au documentaire. Sans être aussi documentaire que Rouch, quoique « La Pyramide humaine » me semble être le plus beau film de l'année.

« Rouch a commencé par faire du documentaire et, aujourd'hui, c'est un vrai cinéaste. Il a découvert le cinéma à force d'en faire.

« Il y a des trouvailles dans « La Pyramide humaine », des trucs purement mis en scène qu'il n'aurait jamais fait avant. Par exemple, il y a une scène, quand le jeune type joue du piano à la fille dans la maison déserte, c'est « A l'Est d'Eden ». Si vous le dites à Rouch, il est ravi, parce qu'il adore Kazan.

« Rouch est un ethnologue pris au piège du cinéma. Il reste ethnologue, mais je crois qu'il ne l'est presque plus. Maintenant, il va devenir un cinéaste qui s'intéresse à l'ethnologie.

« Moi, évidemment, ce n'est pas pareil puisque je crée mes personnages.

« Ce qu'il y a de beau dans le cinéma, c'est quand la fiction vient dans le documentaire. Le plus beau film, c'est « Nanouk », c'est un documentaire. Mais Flaherty mettait en scène les documentaires. Quand il filmait des danseurs balinais, polynésiens, il ne leur laissait pas faire n'importe quoi.

« Maintenant, on découvre le documentaire, le pris sur le vif, « Cinq Colonnes à la une » ou des choses comme ça. C'est bien, c'est intéressant, mais dans le cinéma, il y a quelque chose en plus. Il y a un regard. »

MICHELE MANCEAUX.

LES MEILLEURS DISQUES DE LA SEMAINE

● Une première française. « La suite pour luth » de J.-S. Bach. Cette œuvre était toujours donnée dans la transcription pour clavecin. Fraîcheur, simplicité. Guitare solo : Abel Carlevard. Disque Ducretet-Thomson n° 300 C 122.

Autre face : Variation et fugue sur « La Folia de Espania » de Corelli.

● « Concerto n° 1 en si bémol majeur pour basson et orchestre » K 191 de Mozart. Œuvre toute d'agrément, d'éclat et peu commune, enregistrée par The Royal Philharmonic Orchestra dirigé par Sir Thomas Beecham. Disque « La Voix de son Maître » n° Falp 657.

Autre face : « Concerto en la majeur pour clarinette et orchestre » K. 622.

● A signaler la parution en 33 tours 30 cm Columbia n° FCX 30 196, d'extraits de « Faust » de Gounod, chantés par Georges Thill. Excellente reproduction. Sans « pleurage ».

● Dans le domaine du jazz, Odéon poursuit l'intégrale Armstrong de 1925 à 1931. Voici le volume IV n° XOC 173.

Il est évident qu'Armstrong est une valeur sûre, mais sortir intégralement et dans l'ordre chronologique tous les enregistrements de Louis faits chez Okey (marque d'origine) est une preuve de courage, de probité et de goût. Ainsi les jeunes amateurs pourront compléter leur collection. Auparavant, on éditait toujours les mêmes enregistrements, sans un effort pour ressortir d'autres morceaux aussi intéressants.

Au dos de la pochette, discographie très bien faite avec dates, musiciens et numéro d'origine de chaque morceau.

● « Swingin' and Dancin' to Paradise with Buck Clayton ». Disque POP n° 71 007-30. Le titre correspond exactement à la musique que l'on entend. Nuances, douceur et swing. Du plaisir pour les jazz fans et pour les danseurs.

● Brigitte Bardot inspire les Brésiliens et Barclay nous donne un 45 tours d'un certain Jorge Veiga qui s'intitule... « Brigitte Bardot ». Samba brésilienne, typiquement populaire, avec une mélodie facile à retenir.

B.B. l'ayant entendu en avant-première a déclaré beaucoup l'aimer.

Sorti lundi après-midi, ce disque se vend déjà dans un magasin des Champs-Elysées au rythme de cent par jour.

Disque Barclay 45 tours, simple, n° 62 132.

● «Chants et danses d'Israël». L'atmosphère d'un pays jeune et encore mal connu : Israël. Avec un disque Philips Réalités n° V 36. Comme toujours dans cette série, belle présentation, beau texte, belle photo.

PICK-UP.

JAZZ

A Antibes

● D'outre - Atlantique, d'outre - Manche, et même d'outre-Rideau de fer.

COTE D'AZUR aux airs de fête foraine, faite pour les festivals, comme si les coulisses d'un immense music-hall s'étaient transportées dans les rues, sur les plages, débordant presque sur la mer et à l'orée des pinèdes.

Festival d'Antibes-Juan-les-Pins qui, pour sa seconde année d'existence, déchire quelques nuits de l'été de ses appels arrachés au lointain folklore noir. Le blues et le jazz d'outre-Atlantique, d'outre-Manche et même d'outre-Rideau de fer. De France aussi, où les fanatiques ne manquent pas.

Chaque soir de cette semaine qui va du 18 au 25 juillet, ils sont là environ trois mille, graves comme on l'est en face de ce qu'on aime, puis laissant déferler une joie soudaine, ils écoutent les grands présents cette année, Count Basie, le trio Lambert-Hendricks-Ross.

Ils écoutent Ray Charles, chanteur aveugle, Ray Charles « The Genius ».

Ray Charles, et les autres

Je sais bien : il y a les autres, venus témoigner d'un art qui commence seulement à conquérir ses galons en Europe. L'orchestre de la radio de Ljubljana, le moins convaincant certes avec le « Roman New Orleans Orchestra » (Italie).

Sans doute, l'adhésion corps et âme qu'exige le jazz ne correspond-elle pas, vraiment, au caractère slave, et surtout... italien ? Il y a, moins décevants, les Suédois du « Bjorn Netz Quintet », qui compte quelques musiciens plus personnels, particulièrement un saxo ténor fort imprégné de Wayne Shorter.

Les Français aussi : jazz d'une indiscutable musicalité mais qu'aucune passion ne transfigure.

Et enfin les Anglais, sans génie, mais qui apportent à ceux qui les écoutent ce qu'ils en attendent. Ni plus, ni moins.

De même, du reste, Les Mac Cann, ce pianiste apôtre du « soul jazz » qui déborde de swing, mais dont le style souffre de réduire au procédé ce qui fait la saveur même de l'art de Ray Charles.

Efforts sympathiques, recherches valables, qualités instrumentales réelles... Tout cela cependant balayé par les orchestres de Count Basie et de Ray Charles, devant lesquels les pas trop sages ou trop maladroits ou trop précautionneux des autres s'effacent comme traces d'oiseaux sur le sable lorsqu'une vague les submerge. C'est d'abord Count Basie avec sa grande formation où l'on note quelques changements : Bud Johnson (saxo-ténor) et Quentin Jackson (trombone), transfuges de l'orchestre Quincy Jones, y remplacent Billy Mitchel et Algrey... enfin Ocie Smith nous propose avec beaucoup de tempérament une copie malheureusement un peu trop conforme de Joe Williams.

L'envoûteur envoûté

Sa courte silhouette ventrue, ses gestes tout en courbes, sa tête de rongeur repu qui demeure sur le qui-vive, sa vivacité de regard donne au Count un air de sorcier bon enfant qui dirige à sa guise ses hommes et son piano.

Que ce soit sur le podium en plein air, ou dans la pénombre surchauffée du Vieux-Colombier, il n'aura pas déçu ses admirateurs. On en dira autant de l'extraordinaire trio vocal Lambert-Hendricks-Ross qui nous a proposé de stupéfiantes transpositions vocales d'arrangements instrumentaux.

Si Basie joue les sorciers débonnaires, tout autre apparaît Ray Charles qui envoûte dans la mesure même où il paraît lui-même être envoûté.

Ray Charles, ce corps de pantin mal articulé que l'on mène à son piano, et que l'on ramène en lui posant la main d'un garde du corps sur l'épaule, comme à un malfaiteur : c'est lui la vedette, la vraie !

Avec sa voix d'homme livré à sa solitude, cette voix qui tour à tour se révolte, accepte, pleure, espère, clame une joie aussitôt brisée.

Les spécialistes étiquettent son art, lui donnent une place bien précise dans l'historique du Rhythm and Blues, guettent des influences, suivent une évolution.

Depuis Armstrong

Mais ceux qui aiment sans savoir, qui se laissent bouleverser sans analyser, ceux qui comprennent seulement que Ray Charles, c'est le plus grand chanteur noir depuis Armstrong, ceux-là auront aimé sa présence.

Etrange présence, d'ailleurs. Inhumaine presque, sur scène, avec ce visage de l'homme invisible, ce sourire mécanique, ce balancement hallucinant, comme s'il préparait l'inévitable transe et qui crée un phénomène fascinant : Ray Charles empêchant d'entendre Ray Charles.

Il faut lui avoir parlé, avoir vu de près sa figure aux paupières blessées, ses longues mains nerveuses, avoir entendu sa voix qui avoue le regret d'un monde où elle ne serait plus que celle d'un homme comme les autres pour comprendre, je crois, l'âme de cette voix où l'espoir ne se débarrasse jamais d'une inguérissable et amère tristesse, celle des prisonniers de leur destin.

ANNE CAPELLE.

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

L'EXPRESS Petites annonces L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes

Par correspondance :
Service des Petites Annonces
RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire, ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de RÉGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 26 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes). Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 1 NF

Offres d'emploi

CADRES

Collège secondaire de garçons, ayant demandé contrat, cherche professeur anglais pour septembre. Logement assuré. Institut. N.-Dame, CHARTRES

DIVERS

Importante maison familiale en montagne recherche FOYER DIRECTEUR. Ecr. av. références à Renouveau, Courchevel (Sav.)

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

PHOTOGRAPHES

Suisse. Photographe complet spéc. reportage et couleur, Etud. séc. français, allemand, anglais cherche travail pour agence, presse, publicité, possède carte travail française, permis conduire. Peut voyager. Ecrire nº 88.838 Journal.

CADRES

A **35 ANS** J'OFFRE : instruct. supér., format. techn., comptable et commerc. Langue angl., notions allem., sens des contacts humains et problèmes sociaux, référ. 1er ordre. Dernier poste directeur de comptabilité société connue.
JE DESIRE DEVENIR **L'ADJOINT** D'UN CHEF D'ENTREPRISE.
Ecr. nº G 7538 au Journal.

DIVERS

Jn Angl. parl. fr. allem. bonnes réf., libre 19 août après colon. vac. cherche poste instituteur ou précepteur, logé si possible. Ecrire Journal nº 88.339

GRAPHOLOGIE

Votre caractère, votre tempérament, vos qualités, vos défauts, vos dons, vos possibilités. Adressez lettre manuscrite signée à GRAPHOLOGUE DIPLOMEE nº 227.056 Agence HAVAS à CHAUMONT (H.-M.)

Propriétés

VENTES

Vends maison confort. GASSIN près St-Tropez. Ecr. JI 88.718.

Appartements

VENTES

RUEIL
près gare, sur rue, jardin vds 4 pces (dt 1 tr. gd living) entr., cuis., s. d. b., ch. centr., tt cft, soleil, prix intér. Crédit Foncier - TRI. 01-86

LOCATIONS DEMANDE

Instit. ch. chambre ds fam. pr fils 17 a. élève éc. hôt. Strasbourg, repas seulem. sam. soir., dim. Ec. Rouvet Langrune, Calv.

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE
60 %
PARIS-5e 25, RUE HENRI-BARBUSSE
(à 150 m. Jardins Luxembourg)
Studios et Appts 2 et 3 pces grand stand., 6e ét. en cours livraison hiver 61
Renseignements :
G.E.C. 31, rue Balzac **BAL. 99-19**

Propositions commerciales

Pour une mise de fonds de 15.000 à 17.500 NF possibilité crédit longue durée, amortissement record et bénéfices très importants, exploitation facile, garantie totale (Machine à glaces dégustation). Ecrire à : A.C.C.F., 8, rue du Helder-9e PRO. 04-08

Locaux commerciaux

RECHERCHE LOCAL
300 m2 minimum
Très clair
Plain-pied
près métro Sentier
Ecrire Journal nº E 7.379

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.

sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Vacances

VILLEGIATURES

Vacances, rep., château XVe Anjou près Saumur. Vie fam., cuis. soign. Px mod. Ecr. JI 766.265

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ....
....
....
....

Adresse de vacances :
....
....
....
....
....

désire souscrire un abonnement vacances de :

1 mois à 5 NF
2 mois à 9 NF
3 mois à 13 NF

et vous règle la somme
— par chèque
de NF
par virement à votre CCP 73-78-19 Paris

LA FAILLITE DE BOURGUIBA

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

M. BOURGUIBA a fait sur Bizerte un double pari qu'il a doublement perdu. C'est un événement qui apparaîtra, avec un peu de recul, comme historique.

Depuis huit jours, en France, le débat public sur cette affaire s'est centré autour d'une question : qui a commencé, à qui incombe la responsabilité de la tuerie ? La réponse d'ailleurs ne fait généralement aucun doute. A la tribune de l'Assemblée Nationale, M. Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères, a déclaré : « La chronologie des événements démontre à l'évidence que la responsabilité des incidents, et donc des pertes, incombe exclusivement au gouvernement tunisien. »

Il voulait dire, bien sûr, que c'est une mitrailleuse tunisienne qui a tiré la première sur des avions français survolant le territoire de Bizerte, puis sur les parachutistes arrivant d'Algérie en renfort. Personne ne le conteste.

On comprendrait très bien que l'amiral commandant la base s'exprimât de la sorte sur la « chronologie ». C'est son rôle strict. On comprendrait même que le ministre de la Défense nationale confondît ainsi chronologie militaire et responsabilité politique. Il est stupéfiant que ce soit le ministre des Affaires étrangères.

Car il sait, lui, ou il devrait savoir, que la première rafale de mitrailleuse tirée par une section d'artillerie sur le territoire de Bizerte n'était que l'acte ultime, local, et en somme minuscule, d'un drame politique infiniment plus étendu qui dure depuis des années et qui seul peut rendre compte de la situation lamentable où nous nous trouvons, M. Bourguiba et nous, aujourd'hui.

POUR ne pas remonter trop loin, plaçons-nous en janvier 1960. Il y a quatre ans déjà que la promesse faite solennellement à la Tunisie de négocier sur Bizerte n'est pas tenue. M. Bourguiba décide, selon sa méthode, de « faire mûrir » les choses en mobilisant ses cadres politiques pour une « Semaine de manifestations sur Bizerte ». Eclate à Alger l'affaires des Barricades, à laquelle le général de Gaulle doit péniblement faire face, aux prises pour la première fois avec son Armée. Bourguiba, fervent gaulliste depuis le début et anxieux à tous égards de sauvegarder les chances d'une paix rapide en Algérie, annule immédiatement sa « semaine de Bizerte » et rend un hommage public au chef de l'Etat.

Un an plus tard. Février 1961. Bourguiba, meilleur agent de modération auprès du F.L.N., est invité officiellement à Paris et reçu avec faste par le général de Gaulle. Il fait, pendant et après la visite, des déclarations catégoriques sur la volonté du Général de négocier la paix algérienne, quels que soient les obstacles. Cette caution arabe devient l'un des atouts majeurs de la France, et permet un peu plus tard que l'ouverture d'Evian efface le fiasco de Melun.

Pour lui-même, c'est-à-dire sur Bizerte, Bourguiba n'a rien demandé. Son calcul est intelligent : il pense qu'il est de l'intérêt évident de la France de démontrer, à propos de la Tunisie, qu'elle est vraiment résolue à décoloniser, sans y être contrainte, donc d'avoir une négociation sur Bizerte avec Bourguiba sans qu'il la réclame. Ce serait à la fois donner raison avec éclat à sa politique de coopération et mettre toutes les cartes dans notre jeu pour la discussion avec le F.L.N.

Six mois s'écoulent. Rien. Bourguiba et ce qu'il représente perdent rapidement de leur prestige, de leur influence, de leur raison d'être. Le F.L.N., lui, obtient de la France, des concessions en chaîne à mesure qu'il se montre plus intransigeant, et qu'il sait provoquer des manifestations sanglantes en Algérie. De Gaulle ne serait-il sensible qu'aux démonstrations de force ?

Bourguiba chancelle et hésite. Si les choses prennent vraiment cette tournure — de Gaulle méprisant ceux qui le traitent en ami et cédant aux adversaires les plus farouches — bien des choses vont passer à la poubelle de l'Histoire. Entre autres : l'avenir de la France en Afrique du Nord, et celui de M. Bourguiba.

Il y a trois semaines donc, Bourguiba décide d'écrire une lettre personnelle à l'homme avec qui, à Rambouillet, il s'est senti en accord solide sur quelques principes fondamentaux. Il demande au général de Gaulle de faire un geste sur Bizerte et lui rappelle que le Général, depuis Rambouillet, n'a même pas encore consenti à nommer un ambassadeur à Tunis.

Bourguiba écrit : « J'ai consacré ma vie depuis trente ans à réaliser une libre coopération entre **la France et la Tunisie. » Personne ne peut le contester. Il passe à l'actualité :** « Il y a des symptômes inquiétants qui montrent qu'à Bizerte les autorités militaires ont l'intention non seulement de maintenir le statu quo mais de le consolider. Je suis obligé de vous faire part de notre résolution irrévocable de ne pas permettre à cette situation de se prolonger. »

Il attend la réponse de de Gaulle. C'est l'heure de la vérité.

REPONSE : on ne négocie pas sous la menace. Bourguiba devient fou.

C'est à partir de là (18 juillet) que notre ministre des Affaires étrangères fait partir sa chronologie et la responsabilité. Nous ne qualifierons pas ce tour de passe-passe car en matière de gaullisme il est lâche, toujours, de s'en prendre aux ministres. Ils ne sont que les dociles instruments du chef de l'Etat.

De Gaulle donc a liquidé le bourguibisme. Et les mitrailleuses ont commencé à cracher. C'est le premier pari perdu de M. Bourguiba. Le pari gaulliste.

Ce n'est pas le plus grave. Une fois le feu ouvert sur Bizerte et le matraquage aérien ayant commencé, le bras droit du Président tunisien, M. Bahi Ladgham, convoque l'ambassadeur des Etats-Unis à Tunis, M. Walter Walmsley, un ami, et lui déclare solennellement : « Le soutien de l'Amérique nous a toujours été promis pour le cas où la Tunisie serait sérieusement menacée. Voici le moment de démontrer dans les faits que Washington n'est pas solidaire du colonialisme. Nous attendons la manifestation de votre appui. »

Le message est aussitôt transmis avec avis favorable au Département d'Etat.

Mais le Département et le président Kennedy sont entièrement absorbés par la mobilisation psychologique et militaire, face à l'U.R.S.S., sur Berlin. La priorité n° 1 étant donnée à l'affaire de Berlin, le moindre accrochage avec le général de Gaulle est à éviter absolument. La décision fut donc prise de ne rien faire qui puisse contrarier la France. Berlin d'abord.

La Confédération Générale des Syndicats américains (A.F.L.-C.I.O.) fit une démarche pressante lundi à la Maison-Blanche, et l'appuya mardi par un communiqué déclarant : « Nous recommandons l'appui total des Etats-Unis au peuple tunisien pour sa lutte en vue du retrait des forces françaises de son territoire. Nous proposons que notre gouvernement offre ses bons offices pour accélérer l'évacuation de tout le territoire tunisien par les forces françaises. » **Il n'y a pas plus anticommuniste que l'A.F.L.-C.I.O. C'est pour cette raison que son comité directeur, s'exprimant au nom de 50 millions de salariés, met tout son poids dans la balance. Il s'agit d'éviter que le plus pro-occidental des hommes d'Etat arabes ne bascule à son tour — comme en Extrême-Orient, comme au Moyen-Orient, comme déjà en Amérique latine — du côté de Moscou. La question, pour les syndicalistes américains, est extrêmement simple : on a raté l'opération avec Fidel Castro, ne recommencer à aucun prix la même erreur avec Bourguiba.**

L'intérêt de l'Amérique paraissait plus évident encore que celui de la France. Mais de même que le général de Gaulle a réagi en fonction de la nervosité de son armée, le président Kennedy a pris la décision d'abandonner la Tunisie à elle-même, obsédé, lui, par M. Krouchtchev et les inquiétudes allemandes. M. Bourguiba a perdu alors son second pari, le pari américain.

Le bilan militaire de la bataille de Bizerte est lamentable : 30 tués, 50 blessés du côté français (dont notre ami Jean Daniel, gravement atteint) ; 600 morts et plus de mille blessés du côté tunisien. Aussi atroce que soit ce massacre inutile, il est peu de chose en comparaison du bilan politique.

1° Si un accord négocié était concevable sur l'utilisation de Bizerte, il est maintenant totalement exclu ; la base sera évacuée, il n'y restera pas un Français. C'est toujours à ce résultat qu'aboutit la méthode de la brutalité : on y gagne un court répit, on perd tout à terme. Ce sera pour l'Armée française une nouvelle, et bien dangereuse, humiliation. Ces hommes on les comprend. Etre transformés en matraqueurs pour partir ensuite la tête basse, c'est intolérable.

D'autant qu'au moment même où l'on traitait Bourguiba le modéré avec une extrême violence on concédait de plus en plus à l'intransigeant F.L.N. Et après l'épisode de Bizerte il est totalement exclu, entre autres, d'obtenir des garanties sur Mers-El-Kébir. Devant un pareil comportement, et de pareils résultats, comment imagine-t-on que les hommes dont on se sert puissent ne pas exploser ?

Ce que nous avons vu le 22 avril à Alger, ce qui vient de se passer à Bizerte, ce que l'on sait maintenant des événements de Metz, tout cela multiplié par dix, nous le connaîtrons à Paris même. N'en doutons plus : la chute du Régime sera terrible.

Voilà pour la France, et cela bien sûr nous touche très directement. Mais ce n'est rien encore.

2° Car M. Krouchtchev vient d'empocher, sans coup férir, un fantastique bénéfice. En faisant perdre la tête aux Occidentaux, de plus en plus menés par leurs militaires, avec son tam-tam berlinois, il a gagné une bataille majeure sur le seul terrain qui l'intéresse : celui des pays neufs (les 2/3 du monde).

L'abandon de Bourguiba par l'Amérique est une tragédie dont nous commençons à peine à entrevoir les conséquences. La semaine écoulée risque d'avoir marqué l'instant où le déséquilibre entre l'Est et l'Ouest sera devenu irréparable. Car si tous les continents qui émergent se tournent contre l'Amérique, celle-ci, acculée à une situation désespérée, connaîtra une prépondérance croissante des militaires, et n'importe quoi peut arriver. La paix n'est concevable que si un certain équilibre est maintenu. Cet équilibre dont Bourguiba était, pour l'Afrique, le symbole et le champion.

Tels sont les vainqueurs et les vaincus de la tuerie de Bizerte. M. Couve de Murville et le Président de la République peuvent se plonger dans les détails de leur fameuse chronologie, ils peuvent même démontrer que Bourguiba a perdu. C'est vrai : il a perdu. Ne voient-ils pas qu'avec lui s'engloutiront dans la même faillite le président Kennedy, le général de Gaulle et, bien sûr, M. Couve de Murville. Le règne de l'O.A.S. ici, du Pentagone là-bas, s'installe. Un règne meurtrier.

J.-J. S.-S.

Tonic Water perrier
Licence de la société anonyme Source
LA MEILLEURE SIGNATURE CONTRE LA SOIF
NOUVEAU

L & C